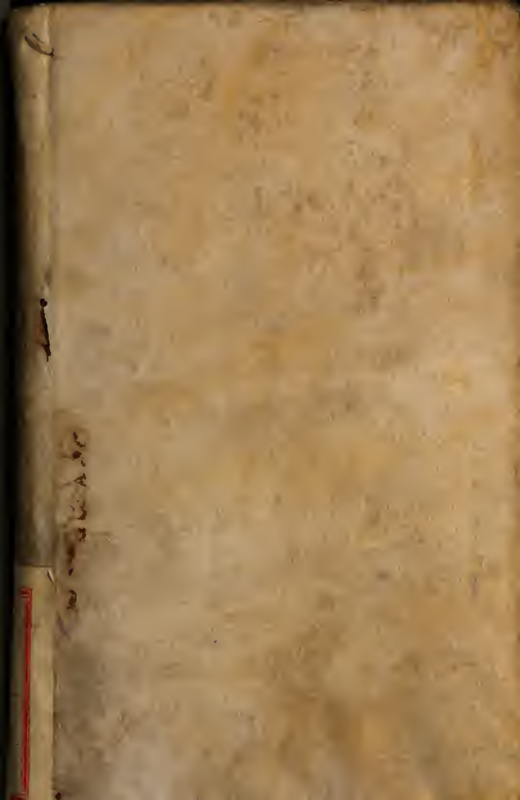




2

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE OU HISTOIRE DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde,

EXTRAIT des Relations les plus exactes & des Voyageurs les plus véridiques,

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARGE.

TOME PREMIER.

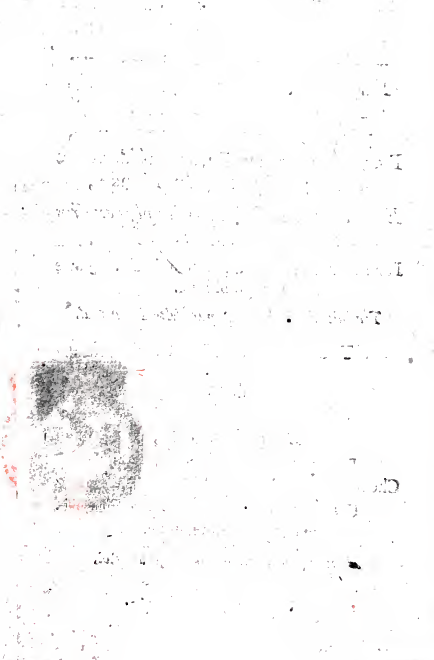


A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DESORMEE, rue du Foin.
DESAINT, rue du Foin.
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



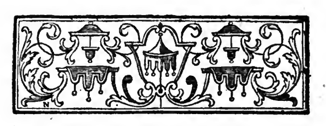
PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

LA premiere Edition de l'Ouvrage, dont on donne aujourd'hui latraduction, parut à Londres en 1756, sans nom d'Auteur; & je formai dès-lors, le projet de le faire passer en notre Langue. D'autres occupations m'en ayant totalement détourné, ce que j'en avois commencé, seroit peut-être resté long-temps dans l'oubli, si le même Ouvrage n'avoit reparu en 1765, avec le nom bien connu de M. Barrow, qui a ajouté dans cette nouvelle Edition, plusieurs Découvertes importantes. Il mérite sans doute tout le succès qu'il a eu en Angleterre, & j'espérois en augmen-

ter l'intérêt, en y joignant un extrait des Voyages de terre, tiré des Auteurs, ſur la fidélité deſquels on peut compter avec le plus de certitude; mais le *Proſpectus* qui vient de paroître, pour la continuation des grands Voyages de M. l'Abbé Prevôt, m'a fait renoncer à cette entrepriſe. Quoiqu'il ſoit permis à tous les Auteurs de puiſer dans les mêmes ſources, particulierement pour l'Hiſtoire, mon intention n'eſt point de courir dans la même carriere que Monſieur de Kerlon, ni d'employer à une ſimple cabane, les matériaux qui, dans ſes mains, ſerviront à conſtruire un palais. Les Anglois ont jugé que l'Auteur que je traduis, pouvoit marcher à côté de ceux qui ont ſervi de guides à M. l'Abbé Prevôt. Ils ont trouvé quelque avantage à

voir une Histoire des progrès de la navigation dans l'ordre Chronologique, suivi par M. Barrow : ils ont vu avec plaisir quelques détails intéressants, qui ne se trouvent pas dans les grands Voyages, & qui sont dégagés des variations de l'aiguille aimantée, des Journaux minutieux de tous les changements de temps, & de beaucoup d'autres parties, très-bonnes pour instruire des Navigateurs ; mais inutiles pour ceux qui ne veulent pas entreprendre de faire les mêmes Voyages. Ce sont ces considérations qui m'ont déterminé à en donner la Traduction ; mais je me tiendrai dans les mêmes limites où s'est arrêté l'Auteur Anglois. Il est cependant une autre partie très-intéressante dans l'Histoire des Découvertes que je pourrois entrepren-

dre, après avoir rempli d'autres engagements, & dont je pense qu'on pourroit faire un ouvrage particulier. C'eſt de raſſembler en un corps d'Hiſtoire, toutes les tentatives qu'on a faites pour la recherche des longitudes, juſqu'à la derniere machine de M. Harriſſon, quand le temps en aura bien aſſuré le ſuccès, & d'y joindre les opérations, par leſquelles nos Aſtronomes Européens, particulierement les François, ont déterminé la vraie figure de la terre. Elles ſont répandues en différents Ouvrages, dont on pourroit donner d'excellents Extraits : ſi j'en fais naître l'idée à quelqu'un, en état de la bien remplir, je rendrai peut-être plus de ſervice au Public, que ſi je me chargeois moi-même de l'exécution.



HISTOIRE

DES DÉCOUVERTES

Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.

CHRISTOPHE COLOMB.

CHAPITRE PREMIER.

Commencements de Colomb : Il est trompé par le Roi de Portugal : est traversé à la Cour d'Espagne : Il est nommé Amiral de l'Océan : Il met à la voile pour faire des Découvertes : Son départ des Isles Canaries : Variations de la Boussole : Apparences de la proximité de la Terre : Ses gens commencent à murmurer : Persévérance de Colomb.

NOTRE objet dans cet Ouvrage n'étant pas de donner un détail circonstancié de toutes les Découvertes

COLOMB, Chap. I. Introduction.

COLOMB, Chap. I.

des Européens, nous nous attacherons uniquement à celles qui peuvent intéresser & exciter la curiosité. Nous ne parlerons pas des premieres entreprises des Portugais sur les côtes d'Afrique, & nous commencerons par les Découvertes de Christophe Colomb dans les Indes Occidentales. Ses expéditions, accompagnées des circonstances les plus extraordinaires, ont eu des suites si intéressantes pour les puissances maritimes de l'Europe, qu'elles sont dignes de toute l'attention du Lecteur éclairé. L'authenticité de cette Histoire ne peut être révoquée en doute, puisqu'elle a été écrite originairement par le fils de Colomb, qui accompagnoit son père dans ses derniers voyages. Il a été lui-même témoin oculaire d'un grand nombre de faits importants, & a tiré les autres, tant des propres papiers de l'Amiral, que des lumieres qu'il a reçues de ceux qui ont eu part à ses découvertes, lorsqu'il forma son premier établissement dans l'Isle espagnole, qu'on nomme aujourd'hui Saint-Domingue.

Objet de l'Auteur de cet Ouvrage.

Commencements de Colomb.

Christophe Colomb, Génois, s'appliqua dès son enfance à l'étude de

la Géographie & de la Cosmographie. Il passa sur mer la plus grande partie de sa jeunesse, & paroît avoir acquis une parfaite connoissance de toutes les Découvertes des Portugais depuis le Cap Nao, Dans le Royaume de Maroc, jusqu'au Cap Verd, qui bornoit alors leur domination.

Christophe étoit monté sur un des vaisseaux de Colomb le jeune, lorsque ce fameux Corsaire attaqua quatre grandes Galères Vénitiennes près le Cap Saint-Vincent. Le feu se mit dans son navire, & pour éviter la fureur des flammes, il fut obligé de se livrer à celle des ondes: mais comme il étoit excellent nageur, il rejoignit la flotte, & revint avec elle à Lisbonne. La droiture de sa conduite, & son humeur insinuante lui acquirent bien-tôt un grand nombre d'amis. Il y gagna l'affection d'une Demoiselle dont le père étoit mort depuis peu, & qui obtint le consentement de sa mère pour l'épouser. Ce mariage lui procura quelque fortune; mais rien ne flatta plus agréablement son gout pour l'étude de la Cosmographie, que de trouver dans les papiers du père de sa femme un

COLOMB, Chap. I.

grand nombre de cartes & de manuſcrits, dont la lecture enflamma ſon ardeur naturelle, & alluma en lui le déſir le plus vif de faire des Découvertes qui puſſent éclipſer toutes les entrepriſes de cette nature qu'on avoit exécutées juſqu'alors.

La juſteſſe de ſon eſprit lui fit juger que la plus grande partie du globe qui étoit encore inconnue ne devoit pas être occupée uniquement par des mers. Il penſa qu'on pouvoit trouver pour aller aux Indes un chemin du côté de l'Oueſt beaucoup plus court que celui des Portugais, qui faiſoient le tour de l'Afrique par le Sud, & il fut convaincu que ſi les Indes Orientales s'étendoient beaucoup du côté de l'Eſt, comme il le croyoit, on devoit y arriver en peu de temps, en ſuivant la direction de l'Oueſt.

Il eſt trompé par le Roi de Portugal.

Plein de cette penſée, qu'il ſoutenoit par un grand nombre de raiſons très vraiſemblables, il s'adreſſa à Jean II. Roi de Portugal, grand protecteur des nouvelles Découvertes. Ce Prince écouta attentivement ſon projet, quoique Colomb ſe réſervât une partie des moyens qui pouvoient le faire réuſſir, pour les

employer à son propre avantage, si ses sollicitations n'avoient pas tout le succès qu'il en espéroit. Jean l'amusa quelque temps; & quand il crut avoir bien saisi toute l'idée de Colomb, il fit préparer un vaisseau, sous prétexte d'envoyer du renfort à la Colonie du Cap Verd: mais en effet dans l'intention qu'il allât pour son compte à la Découverte des Indes. Cette entreprise, qui marquoit si peu de générosité de la part du Roi ne réussit pas; ceux qui étoient chargés de l'exécution parcoururent inutilement la mer pendant quelque temps, & revinrent au Cap, pleinement persuadés que le projet étoit chimérique.

Il est passé à la Cour d'Espagne.

Colomb, vivement piqué de la conduite clandestine du Roi, résolut de quitter le Portugal, & d'offrir ses services à quelque autre puissance. Il passa en Castille pour présenter son plan, & ses projets à Ferdinand & Isabelle, qui étoient alors sur le trône. Cependant il ne fit cette démarche, qu'après avoir envoyé en Angleterre son frère Barthelemi faire offre de ses services au Monarque Henri VII. Ce Prince seroit probablement devenu maître du nouveau monde si Barthelemi n'eût

été pris & dépouillé dans le passage par des Pyrates. Il arriva à Londres dans une si grande misère qu'il fut hors d'état de se présenter, & d'obtenir une audience du Roi. Il passa plusieurs années à faire & à vendre des Cartes marines pour subsister : s'acquit quelque réputation, & parvint enfin à communiquer son projet. Il fut reçu avec tout l'encouragement qu'il pouvoit désirer : mais son frère qui ignoroit son sort, avoit mis alors à la voile pour le service de leurs Majestés Castillanes. Christophe n'avoit lui-même réussi qu'après huit années de sollicitations & de persévérances, pendant lesquelles il avoit eu à combattre tout ce que pouvoit lui opposer l'ignorance, l'opiniâtreté & l'envie des Espagnols. Sa patience étoit totalement épuisée ; il avoit pris congé de Ferdinand & d'Isabelle dans le dessein d'éprouver la fortune à la Cour de France, & de passer ensuite en Angleterre pour tâcher d'y apprendre quelques nouvelles de son frère, lorsque la Reine de Castille le fit rappeller. Elle y fut engagée par son Confesseur Louis de Saint Angelo, qui lui fit les plus vives

instances pour qu'elle acquiesçât à la demande de Colomb, & qui prêta même de l'argent pour avancer l'expédition.

COLOMB, Chap. I.

Christophe fut aussi-tôt nommé Amiral de l'Océan, pour y jouir de tous les appointements, privilèges & prérogatives attachés aux pavillons de Castille & de Leon dans leurs mers respectives. Il lui fut accordé que tous les emplois civils seroient totalement à sa disposition dans les Isles & Continents qu'il pourroit découvrir: qu'il auroit droit de présenter des sujets pour chaque gouvernement qu'on y établiroit: qu'il choisiroit des Juges en Espagne pour les affaires des Indes: qu'outre les appointements & profits attachés aux places d'Amiral, de Viceroi & de Gouverneur, il auroit la dixieme partie de tout ce qui seroit acheté, échangé, établi, ou acquis dans les limites de son Amirauté, déduction faite des dépenses nécessaires pour les conquêtes, & que de plus il auroit le huitieme de tout ce qu'on chargeroit sur sa flotte, à condition de suporter la huitieme partie de la dépense.

Il est nommé Amiral de l'Océan.

An. 1492.

Lorsque sa commission & ses pri-

COLOMB, Chap. I. An. 1492.

vileges eurent été confirmés par la ſignature & le ſceau de leurs Majeſtés Catholiques, l'Amiral ſe rendit à Palos pour preſſer ſon armement. Il fut composé de trois petits vaiſſeaux : la ſainte Marie, commandé par l'Amiral Colomb : la Pinta, Capitaine Alonzo Pinçon, & la Nina, qui portoit des voiles latines, commandée par ſon frere Vincent Yanez Pinçon, l'un & l'autre natifs de Palos.

Il met à la voile pour faire des découvertes.

Ces Caravelles étant munies de proviſions, de vivres, & de quatre-vingt-dix hommes d'équipage mirent à la voile le ſamedi 3 d'Août 1492. Le lendemain matin, le gouvernail de la Pinta ſe détacha, & l'Amiral fut obligé de s'arrêter : mais le temps étoit ſi rude qu'il ne put lui donner d'autre ſecours que d'encourager l'équipage par ſa préſence. Le Capitaine Pinçon, très bon marin répara promptement le dommage, qu'on ſoupçonna venir du maître qui étoit très oppoſé à ce voyage : cependant ils continuerent aſſez bien leur route juſqu'au mardi ; mais la Mer étant alors fort élevée, les cordes dont on s'étoit ſervi pour retenir le gouvernail ſe détacherent, & l'on fut en-

core obligé de s'arrêter jusqu'à ce qu'il eût été remis en état de conduire le vaisseau jusqu'aux Isles Canaries qu'on découvrit le jeudi vers le point du jour. Le vent leur étant contraire, ils ne purent mouiller que deux jours après à la Grande Canarie; l'Amiral y laissa Pinçon, en lui recommandant de se procurer un autre vaisseau s'il étoit possible, & lui-même accompagné de la Nina fit voile pour l'Isle de Gomera, où il arriva le Dimanche. Il envoya sa chaloupe à terre, s'informer si l'on pouvoit trouver un vaisseau; elle revint le lendemain, & il apprit alors qu'il n'y en avoit pas un dans toute l'Isle. Cependant on lui dit que les habitans attendoient de jour en jour Dona Beatrix de Bobadilla leur Souveraine, qui venoit de la Grande Canarie dans un vaisseau de quarante tonneaux qu'on pourroit aisément équiper pour son voyage. Colomb résolu d'attendre son arrivée, envoya un homme dans une barque à la Grande Canarie pour informer Pinçon du lieu où il étoit, & pour l'aider à raccommoder son gouvernail, s'il n'étoit pas possible de trouver un autre vaisseau. Après

COLOMB, Chap. I.

An. 1492.

avoir attendu plusieurs jours sans recevoir de réponse, il prit la résolution de retourner à la Grande Canarie : mit à la voile le 24, & rejoignit le même jour la barque, qui avoit été retenue par les vents contraires. Il approcha dans la nuit de l'Isle de Teneriffe : vit une grande abondance de flammes qui sortoient du sommet de la montagne appellée le Pic, & le lendemain il jetta l'ancre à la Grande Canarie. Il y retrouva Pinçon, qui lui dit que Dona Beatrix en étoit partie quelques jours avant dans le vaisseau qu'il avoit attendu si longtemps. Il fut très fâché de ce contretemps : résolut de réparer le dommage de la Caravelle de Pinçon, en lui faisant faire un nouveau gouvernail, & fit en même temps changer les voiles de la Nina, pour que ce navire fût en état de ne point se séparer des autres.

Son départ des Isles Canaries.

Après s'être ainsi rétabli, Colomb partit de la Grande Canarie le premier de Septembre, & arriva le lendemain à Gomera. Il y resta quelques jours à se fournir de provisions d'eau & de bois : enfin il mit à la voile le jeudi 6, & porta à l'Ouest : mais le

vent étoit si foible qu'il ne fit que très peu de chemin. Le Dimanche, vers le point du jour l'Amiral se trouva neuf lieues à l'Ouest de l'Isle de Fer, où il perdit la terre de vue. Ce fut alors que plusieurs de ceux qui étoient montés sur les vaisseaux, commencerent à pleurer amèrement, s'imaginant que peut-être ils ne la reverroient jamais. Colomb qui craignoit que leur découragement ne se communiquât à tout son équipage, les rassura en leur faisant espérer toutes sortes de richesses & de bonheur. Il avoit fait 18 lieues ce même jour: mais il leur dit qu'ils n'en avoient fait que 15, étant résolu de déguiser ainsi son Journal durant tout le voyage, pour qu'ils se crussent toujours moins éloignés d'Espagne qu'ils ne le feroient réellement.

Variations de la Boussole.

Continuant leur cours, ils virent le mercredi 12 de Septembre à cent cinquante lieues Ouest de l'Isle de Fer, un gros tronc d'arbre, qui paroissoit avoir été long-temps dans l'eau, & trouverent dans le même lieu un courant très rapide qui portoit vers le Nord-Est. Le 13, étant encore cinquante lieues plus loin à l'Ouest: Co-

COLOMB, Chap. I.

An. 1492.

lomb remarqua ſur le ſoir que l'aiguille aimantée déclinoit d'un demi degré au Nord-Eſt, & au point du jour il trouva ſa déclinaiſon encore augmentée d'un demi degré. Il fut très ſurpris de cette variation dont il n'avoit jamais vu d'exemple : mais il eut ſujet de l'être encore plus, lorſque s'étant avancé environ cent lieues plus loin, il vit que l'aiguille déclinoit le ſoir d'environ un degré Nord-Eſt, & que le matin ſa direction étoit exactement vers l'Etoile polaire.

Le ſamedi 15 environ trois cents lieues à l'Oueſt de l'Iſle de Fer, le courant portant au Nord-Eſt, il apperçut avec étonnement pendant la nuit un grand corps lumineux qui tomboit de la moyenne région dans la Mer, à la diſtance de quatre ou cinq lieues de ſon vaiſſeau, vers le Sud-Oueſt, quoique le temps fût très beau, le vent favorable & la Mer tranquille.

Apparences de la proximité de la terre.

L'équipage de la Nina avoit également été ſurpris la veille à la vue d'un Héron, & d'un oiſeau que les Eſpagnols nomment *Rabo de junco*. Le jour ſuivant, ils le furent encore plus de voir preſque toute la Mer

An. 1492.

couverte d'herbes jaunes & vertes, qui paroiſſoient nouvellement détachées de quelque Iſle ou Rocher. Ils jugerent qu'ils étoient proches de terre, & furent confirmés dans cette opinion lorſqu'ils virent une écreviſſe vivante entre ces herbes, remarquerent que l'eau de la Mer étoit moins ſalée à meſure qu'ils avançoient, & rencontrerent une grande multitude de Tons.

Le mardi 18 de Septembre, Martin Alonzo Pinçon, Capitaine de la Pinta, qui étoit alors à la tête, fit ſavoir à l'Amiral qu'il avoit vu un grand nombre d'oiſeaux volants du côté de l'Oueſt, ce qui lui faiſoit juger qu'ils trouveroient la terre cette même nuit, ajoutant qu'il penſoit l'avoir déja découverte à la diſtance de 15 lieues vers le Nord. L'Amiral, convaincu que Pinçon ſe trompoit, ne ſe rendit pas à cet avis, & ne voulut rien changer à ſon cours: malgré les ſollicitations de ſon équipage, fort diſpoſé à ajouter foi à une auſſi agréable illuſion. Cependant comme le vent vint à fraîchir, il ne ſe ſervit toute la nuit que de la voile de Péroquet, & ce fut la premiere fois qu'il eut occaſion

COLOMB, Chap. I.

An. 1492.

de diminuer ses voiles depuis onze jours qu'il faisoit route en suivant la direction de l'Ouest.

Le 19 l'Amiral apperçut le matin un grand nombre de Mouettes, ce qui lui fit espérer de trouver la terre, dont ces oiseaux ne s'écartent ordinairement que très peu. Il jetta la sonde avec une corde de deux cents brasses sans pouvoir trouver de fonds, & il remarqua seulement que le courant portoit au Sud-Ouest.

Le jeudi 20 il prit un oiseau semblable à un Héron, de couleur noire, avec une touffe blanche sur la tête, & les pieds faits en patte d'oye : il vit aussi une grande quantité d'herbes, & le soir ils furent visités par trois oiseaux terrestres, qui vinrent en chantant, & s'envolerent au point du jour, ce qui confirma l'Amiral dans le sentiment qu'ils n'étoient pas éloignés de terre. Le lendemain ils virent un Alcatraz, un Rabo de junco, & une si grande quantité d'herbes que l'équipage en fut allarmé, craignant qu'elles ne les empêchassent de faire route.

Ses Gens commencent à murmurer.

Vers le même temps, le vent commença à souffler du Sud-Ouest; ce

qui causa beaucoup de joye à l'Amiral, quoiqu'il lui fût contraire, parce qu'il en prit occasion de faire voir à ses gens combien étoit peu fondée la crainte qu'ils avoient eu de ne pouvoir retrouver un vent favorable pour retourner en arriere. Cependant malgré toutes ses raisons & ses remontrances, ils commencerent à murmurer, dans la crainte de périr sur mer, en cherchant un pays qu'on ne trouveroit jamais. Leur mécontentement éclata par des clameurs si fortes qu'il étoit prêt à se tourner en une mutinerie ouverte, quand il survint un vent frais de l'Ouest-Nord-Ouest, ce qui leur prouva qu'ils seroient toujours en état de retourner: malgré les insinuations de quelques-uns, qui assuroient que ce changement ne seroit pas durable, & que ce n'étoit qu'une bouffée, qui ne feroit aucune impression sur la surface de la Mer. Leur espérance de gagner bien-tôt la terre, se renouvella à la vue d'une tourterelle, qui vola au-dessus de leur vaisseau, & de plusieurs autres petits oiseaux, qui venoient du côté de l'Ouest.

Plus ces signes causoient de joye

COLOMB, Chap. I.

An. 1492.

aux gens de l'équipage, & plus ils avoient de chagrin lorſqu'ils étoient trompés dans leur attente. Leurs murmures augmenterent à un tel point que non-ſeulement ils les firent éclater à haute voix : mais qu'ils commencerent même à cabaler contre l'Amiral, qui par une imagination extravagante & mal conçue avoit, diſoient-ils, formé le projet d'élever ſa propre famille & ſa fortune aux dépens de leurs vies & de leurs travaux. Ils ſe ſuggererent réciproquement, qu'ayant été aſſez loin pour faire connoître leur courage & leur perſévérance, il étoit temps qu'ils retournaſſent vers leurs amis & dans leur pays, & que ſi Colomb refuſoit d'y conſentir, il falloit le forcer de condeſcendre à leurs volontés. Ils étoient d'autant plus hardis à éxécuter ce deſſein, qu'ils penſoient que Colomb étant étranger n'auroit pas aſſez de crédit à la Cour pour les faire punir de leur rébellion, & qu'il avoit des ennemis puiſſants qui ne cherchoient que les occaſions de le troubler dans ſes vues. Enfin la terreur & le déſeſpoir les pouſſerent à un tel degré de fureur, que quelques-uns

d'entr'eux proposerent de jetter l'Amiral en mer, & d'affirmer en Espagne qu'il y étoit tombé par accident, lorsqu'il étoit le plus attaché à faire ses observations.

Persévérance de Colomb.

Colomb, qui n'ignoroit pas que l'esprit de mutinerie s'étoit emparé de son monde, employoit toute son industrie pour le dompter : quelquefois il leur représentoit que le devoir les attachoit à lui, étant revêtu d'une autorité juridique, qu'il étoit résolu de maintenir au risque de sa propre vie : d'autres fois il leur reprochoit leur impatience & leur lâcheté, qui ne pouvoit être surmontée, quoiqu'ils eussent les signes les plus assurés de voir dans peu la terre. Il leur faisoit connoître le peu de fondement de leurs craintes, calmoit leurs inquiétudes, encourageoit leurs espérances, & prévenoit toutes les résolutions qu'ils auroient pu prendre contre son entreprise.

Le mardi 25 de septembre vers le Soleil couchant, Pinçon, dont le vaisseau étoit à côté de celui de l'Amiral, cria tout-à-coup, Terre! Terre! & mit la proue au Sud-Ouest, où il avoit apperçu quelque chose qui res-

An. 1492.

sembloit à une Isle à la distance d'environ vingt-cinq lieues. Cette apparence fut si agréable aux hommes d'équipage, qu'ils commencerent à rendre graces à Dieu avec une grande ferveur de dévotion. Quoique Colomb n'ajoutât pas foi à cette découverte, il acquiesça à la demande qu'ils lui faisoient avec de grands cris, & dirigea son cours vers cette Isle prétendue : mais lorsqu'ils virent le matin qu'elle s'évanouissoit avec les nuages, leurs mécontentements & leurs plaintes recommencerent. Malgré toutes ces traverses, l'Amiral poursuivit son projet avec fermeté, & avec cette intrépidité qui lui étoit particuliere. Le vendredi ses gens prirent des poissons avec des écailles dorées, qui probablement étoient des Dauphins, & ils remarquerent que les courants étoient très irréguliers. Le lendemain ils virent quelques Alcatraz ou Mouettes, & un grand nombre de poissons volants de sept à huit pouces de longueur, avec de petites aîles membraneuses, ou plutôt de longues nageoires, qui leur servoient à s'élever au dessus de l'eau quand ils étoient poursuivis par les Dauphins : mais ils re-

tomboient promptement dans la mer, parce que leurs aîles se sechoient en peu de temps, ce qui bornoit l'étendue de leur vol à une portée de fléche.

Le lundi premier d'Octobre, le Pilote du vaisseau Amiral se trouva par son calcul à cinq cents soixante & dix-huit lieues à l'Ouest de l'Isle de Fer. Suivant le journal de Colomb, ils en étoient à sept cents sept lieues: mais il ferma les yeux sur l'erreur du Pilote, crainte que les Matelots ne fussent totalement découragés, s'ils savoient au juste combien ils étoient éloignés de leur pays. Le 3 ils ne virent plus aucun oiseau, ce qui leur fit juger qu'ils avoient passé près de quelques Isles, & l'équipage pria l'Amiral de naviguer de côté & d'autre pour chercher la terre qu'ils s'imaginoient avoir manquée. Il ne voulut pas acquiescer à leur demande, tant pour profiter du vent favorable qui le portoit à l'Ouest où il pensoit que le plus sur étoit de poursuivre son cours, que pour ne faire aucune démarche qui pût diminuer la réputation de son entreprise. Il est certain qu'elle auroit perdu son

COLOMB, Chap. I.

An. 1492.

crédit dans l'esprit de ses gens, s'il avoit changé sa direction, après les avoir toujours assurés que celle qu'il suivoit se termineroit par l'accomplissement de leurs désirs. Cette constance fut regardée comme une opiniâtreté & une folie, & ils étoient prêts de prendre quelque résolution désespérée à son préjudice, lorsque leur furie fut appaisée par l'arrivée d'environ quarante moineaux, & de quelques autres oiseaux de terre qui venoient du côté de l'Ouest.



CHAPITRE II.

An. 1492.

On promet une récompense au premier qui verra la terre : L'Amiral est le premier qui la découvre : Il descend dans une Isle : Il la nomme San Salvador : Description des habitants : Il remet à la voile avec sept Insulaires : Il découvre deux autres Isles : Il en découvre une qu'il nomme Isabella : Il arrive à l'Isle Cuba : Description de cette Isle.

On promet une récompense au premier qui verra la terre.

LE Dimanche 7 d'Octobre, il parut quelques signes imparfaits de terre de ce côté : mais personne de l'équipage ne voulut en parler. Leurs Majestés Catholiques qui avoient promis une pension de trente écus d'or à celui qui découvriroit le premier la terre, avoient aussi ordonné, pour prévenir les exclamations tumultueuses aux moindres apparences, ou suivant l'imagination, que quiconque auroit crié Terre, trois jours avant qu'on la trouvât, ne feroit plus admis à la récompense, quand même l'événe-

COLOMB, Chap. II. ment prouveroit ensuite la vérité de sa découverte.

An. 1492. Malgré cette précaution, le navire la Nina, qui étoit le mieux voilé & toujours à la tête, tira un coup de canon, & leva le pavillon pour marquer qu'il voyoit la terre : mais leur ardeur à s'avancer ne servit qu'à les convaincre plus promptement de leur erreur, & les apparences qui les avoient trompées furent bien-tôt évanouies. Ils en furent consolés le lendemain par le vol d'un grand oiseau & de plusieurs petits, qui alloient de l'Ouest au Sud-Ouest. L'Amiral, pleinement persuadé qu'ils ne pouvoient tenir long-temps la mer, imita les Portugais, qui avoient découvert plusieurs Isles, en suivant la direction de ces sortes d'oiseaux. Il changea son cours, & le dirigea vers le Sud-Ouest, se trouvant alors sept cents cinquante lieues Ouest des Canaries, quoiqu'il eût espéré trouver dans cet espace l'Isle nommée depuis Hispaniola, qu'il cherchoit sous le nom de Cipango.

Le lundi 8 d'Octobre, ils furent visités par deux oiseaux chantants, de différentes couleurs, & en virent un

grand nombre d'autres, grands & petits, tant Geais que Mouettes & Canards, qui venoient tous du Sud-Oueſt. Ils trouvèrent l'air auſſi frais & auſſi odoriférant qu'il l'eſt au mois d'Avril à Seville : mais l'équipage avoit été ſi ſouvent trompé, que les ſignes les plus certains ne pouvoient plus appaiſer les murmures. Ils augmentèrent les deux jours ſuivants à un tel point, que malgré tous les efforts de l'Amiral, il ne lui auroit pas été poſſible d'arrêter plus long-temps l'éclat du mécontentement prêt à ſe tourner en une rébellion ouverte, ſi la Providence ne l'eut diſſipée par des marques ſi évidentes du voiſinage de la terre, qu'il n'étoit plus permis d'en douter.

Le jeudi 11, ceux qui étoient à bord de l'Amiral apperçurent du jonc verd, avec un grand poiſſon qui nageoit près le vaiſſeau : l'équipage de la Pinta vit des roſeaux flottans, & prit un bâton curieuſement travaillé, avec une petite planche, au milieu d'une grande quantité d'herbes nouvellement détachées du rivage ; & en même-temps ceux de la Nina trouvèrent une branche d'épine remplie de grains rouges.

COLOMB, Chap. II.

An. 1492.

L'Amiral est le premier qui la découvre.

L'Amiral, assuré du voisinage de terre, harangua ses gens le soir après la priere; leur représenta la grace que Dieu leur avoit faite, en leur accordant un beau temps pendant un si long voyage, & les exhorta à être très-vigilants pendant la nuit, parce qu'il étoit très-persuadé qu'ils verroient la terre le lendemain. Pour les y encourager, il leur rappella la pension de trente écus d'or, & promit de plus de donner un pourpoint de velours à celui qui feroit la premiere découverte. Il se retira vers dix heures du soir dans la chambre de poupe : vit une apparence de lumiere du côté où ils alloient; appella un nommé Pierre Goutieres, & lui dit de l'observer. Celui-ci l'assura qu'il la voyoit clairement, & qu'il jugeoit que c'étoit une chandelle ou un flambeau de quelque Pêcheur ou de quelque Voyageur, parce que cette lumiere paroissoit se mouvoir, disparoissoit quelquefois, & sembloit tourner. Cette vue augmenta leur vigilance & leur précaution : cependant ils continuerent leur cours jusques vers deux heures du matin : alors la Pinta, qui étoit beaucoup plus avancé que les autres,

autres, fit le signe de terre. Elle avoit d'abord été découverte à la distance de deux lieues par un Matelot nommé Rodrigue de Triana : mais il ne put jouir de la pension, & elle fut accordée à l'Amiral, qui avoit vu le premier la lumiere.

Il descend dans une Isle.

Etant aussi près du rivage, tous les vaisseaux s'arrêterent, & les équipages attendirent le matin avec la plus grande impatience, dans l'espérance de satisfaire leurs yeux par cette vue qu'ils avoient si long-temps & si ardemment désirée.

Le jour paroissoit à peine lorsqu'ils virent une Isle d'environ quinze lieues de longueur, qui n'étoit presque qu'une plaine continuelle, sans hauteurs, couverte d'arbres verds, coupée de ruisseaux charmants, avec un grand lac au milieu, & habitée par un Peuple nombreux, qui courut sur le rivage, fort étonné à la vue des vaisseaux, qu'il prit d'abord pour des créatures vivantes. Les Espagnols étoient enflammés par la plus vive curiosité de conoître les particularités d'une découverte aussi intéressante, & aussi-tôt que les vaisseaux furent à l'ancre, l'Amiral descendit à

COLOMB, Chap. II. An. 1492.

terre avec sa chaloupe bien armée, & l'Etendard Royal déployé. Il étoit accompagné des deux autres Capitaines dans leurs chaloupes, avec les enseignes particulieres à cette entreprise, ornées d'un côté par une F & une Croix verte, & de l'autre, par les Noms couronnés de Ferdinand & Isabelle.

Il la nomme San Salvador.

Aussi-tôt qu'ils furent descendus, ils se mirent à genoux pour rendre grace à Dieu de sa miséricorde, & baiserent la terre, en répandant des larmes de joie; l'Amiral s'étant relevé, nomma cette Isle *San-Salvador*, & en prit possession pour Sa Majesté Catholique, avec les formalités & les solemnités requises en pareille circonstance. Après cette cérémonie, il fut de nouveau reconnu Amiral & Viceroi par les Espagnols, qui jurerent avec joie de lui obéir, comme représentant Leurs Majestés, & lui demanderent pardon des insultes que leurs craintes & leur manque de résolution les avoient portés à lui faire.

Description de ses habitans.

Un grand nombre d'Indiens, qui paroissoient fort simples, tranquilles & paisibles, étoient présents, &

Colomb leur fit distribuer des bonnets rouges, des colliers de verre, & d'autres effets de peu de valeur, qu'ils reçurent avec transport, paroissant les estimer beaucoup. Lorsqu'il retournoit à son vaisseau, quelques-uns nagerent après lui, & d'autres le suivirent dans des canots avec des Perroquets, des pelottons de Coton filé, des Javelots & d'autres bagatelles, pour les échanger contre des grains de verre, des sonnettes & d'autres objets d'aussi peu de valeur. La plupart de ceux qui se présenterent en cette occasion paroissoient avoir environ trente ans; ils étoient de moyenne taille, bienfaits & de couleur olivâtre, avec des cheveux droits, noirs & épais, coupés en général au-dessus des oreilles, quoique plusieurs les portassent assez longs pour descendre sur leurs épaules, & pour les attacher derriere leurs têtes, comme les tresses des femmes. Ils avoient l'air ouvert & les traits réguliers, cependant leurs fronts élevés présentoient au premier aspect quelque chose de sauvage. Les visages de quelques-uns & les corps des autres étoient peints de noir, de blanc

COLOMB, Chap. II.

An. 1492.

& de rouge, quoiqu'un petit nombre n'eussent que les yeux & le nez colorés. Tous étoient entierement nuds, tant hommes que femmes : ils avoient si peu de connoissance des armes européennes, qu'ils levoient des sabres par le tranchant, sans soupçonner qu'ils en pussent recevoir aucun mal : ils n'avoient point de fer, & se servoient de javelots de bois, armés d'os de poissons.

Quelques-uns d'entr'eux avoient des marques de blessures sur leurs corps, & on leur demanda par signe comment ils les avoient gagnées. Ils répondirent dans le même langage, qu'ils les avoient reçues en défendant leur liberté contre les habitants des autres Isles, qui étoient venus à dessein de les réduire en esclavage. Ce peuple paroissoit ingénieux, & avoit une si grande volubilité de langue qu'il répétoit avec une prononciation très-distincte tous les mots qu'il entendoit. La seule espece de créatures vivantes que produisoit cette Isle étoit des Péroquets, & ils en vinrent faire des échanges avec les Chrétiens, comme nous l'avons déja rapporté.

Le lendemain 13 d'Octobre, un grand

nombre de ces Indiens vinrent le matin dans leurs canots de troncs d'arbres creusés. Quelques-uns étoient si petits qu'ils ne pouvoient contenir qu'un seul homme, & d'autres étoient assez grands pour en contenir quarante. Ils les conduisoient à la rame avec de ces avirons qu'on nomme Pagayes, & ils étoient si légers que lorsqu'il s'en renversoit quelqu'un, les rameurs le redressoient aisément, en vuidant l'eau avec des callebasses, qu'ils portoient pour cet usage.

Ils n'avoient point de joyaux, & l'on ne vit chez eux aucune espece de métal, excepté quelques petites plaques d'or pendues à leurs narines. Ils firent connoître par signes que cet ornement venoit du côté du Sud & du Sud-Ouest, où il y avoit plusieurs Princes, Isles & Contrées.

Ils étoient si avides de posséder quelque chose qui vint des Espagnols que lorsqu'ils pouvoient prendre un morceau de pot de terre brisé sur le pont ils se jettoient aussi-tôt dans la mer pour l'emporter sur le rivage. Ils échangeoient ce qu'ils avoient pour des bagatelles de la plus petite valeur, & quelques-uns donnerent vingt-cinq

COLOMB, Chap. II.

An. 1492.

livres de très-beau fil de coton pour trois petites pieces de cuivre de Portugal, qui ne valoient pas un liard. Ce n'étoit pas qu'ils s'imaginassent que les choses pour lesquelles ils marquoient tant d'ardeur fussent par elles-mêmes de grand prix : mais ils les estimoient parce qu'elles appartenoient à des hommes blancs qu'ils croyoient descendus du Ciel, & dont ils désiroient conserver quelque chose.

Il remet à la voile avec sept Insulaires.

Le Dimanche suivant 15 d'Octobre, l'Amiral cotoya l'Isle avec ses chaloupes du côté du Nord-Est, & trouva une grande baye ou havre capable de contenir tous les vaisseaux européens. Il fut accompagné d'une multitude d'habitants, qui le suivirent par mer & par terre, marquant leur étonnement & leur attention par mille gestes différents. Il arriva dans une péninsule, où il vit cinq ou six maisons & plantations aussi agréables que le sont celles de Castille au mois de Mai. Cependant voyant que cette Isle n'étoit pas la terre qu'il cherchoit, il retint sept de ces Indiens pour lui servir d'interpretes : retourna à ses vaisseaux & mit à la voile pour aller à la découverte de celles qu'on voyoit de la péninsule,

COLOMB, Chap. II.

An. 1492.

& que les habitans de San-Salvador l'assurerent être très-fertile & très-peuplée.

Il découvre deux autres Isles.

Le lundi après avoir fait sept lieues, il arriva à l'extrêmité d'une Isle d'environ dix lieues de long, qu'il nomma Sainte-Marie-de-la-Conception. Il ne trouva aucune différence entre les habitants & ceux de San-Salvador, ni rien de remarquable dans les productions; continua son cours à l'Ouest, & jetta l'ancre sur la côte d'une autre Isle fort agréable d'environ vingt-huit lieues de longueur du Nord-Ouest au Sud-Ouest. Il lui donna le nom de Fernandine, & prit sur la côte un petit canot avec un Indien muni d'un morceau de leur pain, d'une callebasse pleine d'eau, d'un peu de terre semblable à du vermillon, dont se servent ces peuples pour se peindre le corps, & de quelques feuilles séches fort estimées dans le pays pour leur odeur agréable & salutaire. Il portoit aussi dans un petit panier un collier de grains de verre & deux petites pieces de monnoie de Portugal, ce qui fit connoître qu'il étoit venu de San-Salvador à Fernandine apporter l'étrange nouvelle de l'arrivée des

COLOMB, Chap. II.

An. 1492.

Espagnols : mais comme le voyage étoit long, il s'ennuyoit de ramer & demanda d'être reçu à bord. Colomb lui accorda sa demande, le traita avec amitié & le fit descendre sur le rivage pour prévenir les habitants en faveur des nouveaux venus. Le succès répondit à l'attente de l'Amiral ; sur le récit de l'Indien, les Insulaires vinrent l'aborder dans leurs canots, avec des denrées pareilles à celles de San-Salvador pour faire des échanges : mais ils paroissoient avoir plus d'industrie, & faisoient des marchés plus avantageux. Ils avoient quelques toiles de coton dans leurs cabanes, & leurs femmes portoient une espece de petit jupon fort court, ou plutôt un voile pour se cacher. On trouva dans ce lieu des arbres dont les feuilles & les dernieres branches étoient de cinq ou six sortes, ce qui fit juger qu'ils avoient été greffés. Il y avoit du poisson en abondance de différentes formes & de diverses couleurs, des Lézards, des Serpens & quelques Chiens qui n'aboyoient pas. Les demeures des habitans étoient semblables à des tentes, sans aucuns meubles, & au lieu de lits ils reposoient dans des especes de filets dont les côtés se rejoi-

An. 1492.

gnoient comme une fronde, & qui étoient suspendus à des poteaux.

Ne trouvant encore rien de considérable dans cette Isle, Colomb fit voile le vendredi 19 vers une autre, qu'il nomma Isabella, en l'honneur de Sa Majesté Catholique. Elle surpassoit de beaucoup les premieres en bonté, en beauté & en étendue. Outre qu'elle abondoit en ruisseaux délicieux, en prairies & en bocages agréables, la vue y étoit diversifiée par quelques hauteurs, ce qui manquoit dans les autres Isles où l'on avoit abordé. L'Amiral, frappé de la beauté de cette Isle, descendit pour en prendre possession, & s'avança par quelques prairies aussi vastes & aussi agréables que le sont celles d'Espagne au mois d'Avril. Les oreilles étoient enchantées par le chant des Rossignols, & des autres espèces d'oiseaux, qui sautoient de branches en branches, & traversoient l'air en si grande quantité que le jour en étoit obscurci. Auprès d'un lac, dont il y avoit une grande quantité, les Espagnols tuerent à coups de lance un Crocodile, de ceux qu'on nomme Alligators, & que les Indiens appellent Yvanas. Il avoit sept pieds de long

Il en découvre une qu'il nomme Isabella.

COLOMB, Chap. II.

An. 1492.

& les Européens le regardoient avec horreur, mais depuis ils écorcherent ces animaux, & en mangerent, leur chair étant la nouriture la plus délicieuse du pays.

Ils avancerent vers une des parties de l'Isle, où il y avoit une Ville, d'où les habitans avoient pris la fuite avec tout ce qu'ils avoient pu emporter. L'Amiral défendit de toucher à rien de ce qu'ils avoient laissé : leur frayeur se dissipa bien-tôt, & ils vinrent de leur propre mouvement faire des échanges aux vaisseaux.

Il arrive à l'Isle de Cuba.

Colomb ayant vu les productions d'Isabella, & les usages des habitants, ne crut pas devoir demeurer plus long-temps entre ces Isles, qui avoient tant de ressemblance : il remit à la voile avec un bon vent, pour gagner un grand pays situé vers le Sud, que les Indiens vantoient beaucoup sous le nom de Cuba, & il arriva dans la partie septentrionale le Dimanche 28 d'Octobre.

Cette Isle justifioit au premier coup d'œil ce qu'on avoit dit en sa faveur : on y voyoit la variété la plus charmante de collines & de vallons, de bois & de plaines, & elle paroissoit

très-importante par l'étendue de ses côtes & par la grandeur de ses rivieres.

Pour connoître les habitants, Colomb jetta l'ancre dans une belle riviere, dont les bords étoient ombragés par un grand nombre d'arbres épais & étendus, garnis d'une multitude d'oiseaux, & chargés de fleurs & de fruits entierement inconnus en Europe. La terre étoit couverte d'herbes extrêmement hautes. Assez près de cet endroit les Espagnols trouverent deux maisons, dont les habitants, épouvantés par l'arrivée des vaisseaux avoient pris la fuite, laissant leurs filets & leurs cordages, avec un Chien, qui n'aboyoit point. Ils ne souffrirent aucun dommage : les Chrétiens se rembarquerent sans rien emporter de leurs ustenciles, & continuerent leur route vers l'Ouest, où ils arriverent à l'embouchure d'une autre riviere que l'Amiral nomma *de Mares*, ou des Juments. Elle étoit plus considérable que la premiere : les bords en étoient peuplés, & les vaisseaux y entrerent assez avant : mais les habitants chargés de tout ce qu'ils avoient pu emporter s'étoient retirés dans les montagnes,

COLOMB, Chap. II.

An. 1492.

qui paroiſſoient rondes & élevées, couvertes de plantes vertes & d'arbres d'une grande beauté.

Colomb ne pouvoit rien apprendre de la nature de cette Iſle, ſi les habitants continuoient à fuir, & jugeant que s'il deſcendoit avec une grande ſuite leur terreur s'en augmenteroit, il donna ordre à deux Chrétiens, accompagnés d'un Indien de San-Salvador, & d'un de Cuba qui s'étoit hazardé de venir à bord avec ſon canot, de s'avancer dans le pays, & de ſe comporter avec douceur envers les habitans qu'ils pourroient rencontrer. Cependant il fit radouber ſon vaiſſeau, & eut occaſion de remarquer que tout le chauffage étoit de bois de Maſtic, dont il y a une grande quantité dans cette Iſle.

Deſcription de cette Iſle.

Le 5 de Novembre, les deux Députés revinrent avec deux Indiens diſtingués. Ils rapporterent à l'Amiral que s'étant avancés douze lieues dans le pays, ils avoient trouvé une Ville de cinquante maiſons de bois, couvertes de paille ſemblables à celles des autres Iſles, & que toutes enſemble contenoient environ mille perſonnes. Que les principaux étoient venus au-

devant d'eux : les avoient conduits par les bras à la Ville, où ils avoient été logés dans une maison spacieuse, & qu'on les avoit fait asseoir sur des siéges de bois, qui avoient la forme d'animaux singuliers dont les yeux & les oreilles étoient d'or, avec le dos élevé pour servir d'appui : que lorsqu'ils avoient été sur ces siéges nommés *Duchi*, les Indiens s'étoient assis en rond autour d'eux sur le plancher, & qu'ils étoient venus un à un baiser les pieds de ces étrangers, qu'ils croyoient descendus du Ciel : qu'ils les avoient régalés de racines bouillies, dont le goût ne différoit pas de celui des chataignes, & les avoient priés avec instances de rester quelques jours chez eux pour se reposer & pour se rafraîchir : que les hommes ayant ainsi accompli les usages de l'hospitalité s'étoient retirés, & avoient fait place aux femmes, qui leur avoient aussi baisé les pieds & les mains, avec les mêmes marques de vénération, & les avoient semblablement régalés de leurs mets grossiers : que cette favorable réception étoit due à leurs Compagnons Indiens, qui avoient représenté les Chrétiens comme un peuple

humain & généreux : que lorſqu'ils avoient voulu retourner aux vaiſſeaux, après s'être repoſés, un grand nombre d'habitants avoient voulu les accompagner : mais qu'ils avoient refuſé cette offre gracieuſe, & n'avoient accepté que la compagnie du Roi & de ſon fils, que l'Amiral reçut avec beaucoup de civilité & de reſpect. Les Eſpagnols ajouterent que ſous la protection de cette eſcorte ils avoient été reçus très-favorablement dans pluſieurs petites Villes à leur retour : qu'un grand nombre d'habitants étoient venus à leur rencontre, avec des bois ardents, pour faire cuire les racines qui étoient leur plus grand feſtin, & pour les parfumer de certaines herbes qu'ils ramaſſoient pour cet uſage. On trouva dans l'Iſle une grande quantité d'oiſeaux & de volailles de diverſes eſpeces, entre autres des Perdrix & des Roſſignols : mais il n'y avoit pas de quadrupédes excepté ces Chiens muets dont nous avons déja parlé. Le terroir étoit fertile & une grande partie étoit cultivé : outre les racines qui ſervoient de pain aux Inſulaires, ils avoient une eſpece de fêve, & une ſorte de grain nommé *Maiz* dont la

fleur sert à faire une nouriture de fort bon goût. Leur principale Manufacture étoit le Coton, dont les Chrétiens virent une grande quantité très-bien filé. On le recueilloit des arbres qui croissoient sans aucun soin ni culture. Les Indiens en apporterent beaucoup aux vaisseaux, où ils en échangerent de pleins paniers pour une courroye de cuir. Il est vrai qu'il leur étoit de peu d'usage, puisqu'ils alloient nuds, & il ne leur servoit que pour faire des hamacs, & de petits tabliers courts pour les femmes.

On ne trouva ni or, ni perles, ni épiceries dans cette Isle: mais ils montrerent qu'il y en avoit une grande quantité du côté de l'Est, dans un pays nommé Bohio. L'Amiral resolut d'y faire voile: & avant de partir de Cuba, il prit douze indiens, hommes, femmes & enfans, dans l'intention de les emmener en Espagne. On les arrêta avec si peu de trouble que le mari d'une des femmes vint à bord dans son canot, & demanda la permission de ne pas se séparer d'elle & de ses enfans. L'Amiral, fort satisfait de cette marque d'affection naturelle, lui accorda sa demande, & le traita avec toutes sortes de bontés.

An. 1492.

CHAPITRE III.

Suite du voyage de Colomb : Il retourne à Cuba : Il arrive à l'Isle de Bohio : Il lui donne le nom d'Hispaniola : Les Espagnols sont bien reçus par un Cacique : Le vaisseau de Colomb fait naufrage : Il forme le projet d'établir une Colonie : Il part pour retourner en Espagne.

Suite de son voyage.

LE même jour 13 de Novembre, Colomb retourna à l'Est, pour trouver l'Isle de Bohio : mais le vent de Nord soufflant fortement, l'obligea de se mettre à l'ancre sous quelques coteaux, près d'un grand port, qu'il nomma le Port-du-Prince. Les environs étoient remplis d'Isles si voisines les unes des autres, que la plus grande distance entr'elles n'étoit pas d'un quart de lieue. Elles produisent un grand nombre d'arbres toujours verds, entr'autres le Mastic, l'Aloës & le Palmier, & quoiqu'elles ne fussent pas habitées, ceux de Cuba y venoient dans des canots pour y passer quelque temps, s'y nourissant des poissons

& des oiseaux qu'ils prenoient, à quoi ils ajoutoient ce qui se trouvoit sur la surface de la terre. Ils n'étoient nullement délicats sur la nouriture, & ne se faisoient aucune peine de manger ce que nous regardons comme sale & même comme venimeux : par exemple des araignées, du poisson crud, & des vers qui s'engendrent dans le bois pourri. Dans une de ces Isles, les Espagnols tuerent une bête semblable à un Blereau : prirent un poisson qui ressembloit à un Porc, trouverent dans la mer une assez grande quantité d'Huîtres à perles, & observerent que le montant & le décroissement de la marée y étoient moindres qu'en aucun des endroits qu'ils eussent visités dans ces mers.

Le lundi 19 de Novembre, Colomb partit du Port-au-Prince, & fit route à l'Ouest dans l'intention de chercher l'Isle de Bohio : mais le vent étant contraire, il fut obligé de rester entre les Isles Cuba & Isabella. Martin Alonzo Pinçon informé par quelque Indien, qu'il avoit caché dans sa caravelle, que Bohio abondoit en or, profita de l'avantage qu'avoit son vaisseau d'être le meilleur voilier, &

COLOMB, Chap. III. An 1492.

quitta Colomb dans la nuit avec intention de le prévenir, & d'enlever e s trésors de cette riche Contrée.

Il retourne à Cuba.

L'Amiral, ainsi abandonné d'un de ses Consorts, & voyant que la violence du vent l'empêchoit de tenir la mer, retourna à Cuba dans un autre port, qu'il nomma de Sainte-Catherine. Pendant que ses gens étoient occupés à faire du bois & de l'eau, il remarqua quelques indices d'or sur des pierres de la riviere, & plus loin dans le pays, il vit une montagne couverte de pins si élevés qu'ils auroient pu fournir des mâts pour les plus grands vaisseaux, avec une quantité de chênes propres à faire des planches. Continuant à naviguer le long des côtes, il trouva dix ou douze lieues plus loin au Sud-Est une riviere fort large, & des ports très-spacieux. Il fut si enchanté de la beauté de cette Contrée qu'en parlant lui-même de cet endroit, auquel il donna le nom de Puerto-Santo, il dit qu'il étoit entré dans une rivière, où il avoit trouvé depuis cinq brasses d'eau jusqu'à huit : que l'ayant remontée assez haut dans sa chaloupe, il avoit été charmé de la clarté de l'eau, au travers de

laquelle on voyoit nettement le fond ſabloneux; de l'abondance & de la variété des plaines couvertes de verdure; d'une multitude de grands arbres, habités par des oyſeaux de toutes ſortes de ramages & de plumages, enſorte qu'il avoit été tenté de fixer pour ſa vie ſon habitation dans ce délicieux ſéjour. Il rencontra dans ce voyage un canot tiré ſur la terre, auſſi grand qu'un batteau à douze rames, & dans une méchante cabane voiſine, il trouva une boule de cire avec le crâne d'un homme dans deux paniers pendus à un poteau : mais il ne vit perſonne d'où il put recevoir aucune information. Il trouva enſuite un autre canot de 70 pieds de long, capable de contenir cinquante hommes, quoiqu'il ne fût que d'un ſeul tronc d'arbre.

Il arrive à l'Iſle de Bohio.

Colomb ayant fait cent ſix lieues le long de la côte, arriva à l'extrémité orientale de Cuba, qu'il nomma Alpha, & le mercredi 5 de Décembre il partit pour Bohio: mais quoiqu'il n'en fût éloigné que de ſeize lieues, les courants l'empêcherent d'y arriver avant le jour ſuivant. Il jetta l'ancre dans un port qu'il nomma Saint-Nicolas, en l'honneur du Saint dont ce jour étoit la

COLOMB, Chap. III. An. 1492.

Fête. Ce port eſt grand, profond, ſûr, & entouré d'arbres fort élevés: le pays eſt rempli de roches, & en général les arbres n'y ſont pas auſſi hauts que ceux de l'Iſle Cuba, cependant il y trouva de petits chênes, des myrtes, & d'autres arbriſſeaux, avec une riviere très-agréable, qui après avoir traverſé une plaine vient tomber dans le port, autour duquel il y avoit des canots auſſi grands que des barques à quinze rames. Voyant qu'il ne pouvoit établir aucun commerce avec les habitants, qui fuyoient tous à ſon approche, il continua ſa route en ſuivant la côte vers le Nord, juſqu'à ce qu'il fût arrivé à un port, qu'il nomma de la Conception, ſitué preſqu'au Nord d'une petite Iſle connue depuis ſous le nom de Tortuga.

Il lui donne le nom d'Hiſpaniola.

L'Amiral remarqua que cette Terre de Bohio étoit fort grande, & reſſembloit aſſez aux côtes d'Eſpagne, non-ſeulement par les arbres & les plantes: mais auſſi par les poiſſons puiſqu'il y trouva des Soles, des Saumons, des Pélamides & des Chevrettes, ce qui le porta à lui donner le nom d'Hiſpaniola. Il y vit un grand nombre d'habitants, qui prirent précipitamment la

fuite : mais à la fin on prit une jeune femme, qui avoit une plaque d'or pendue au nez. Elle fut emmenée au vaisseau, où on lui fit présent de plusieurs bagatelles, comme des sonnettes & des miroirs : ensuite, sans lui avoir fait aucune insulte, on la renvoya dans la Ville ou elle demeuroit, accompagnée de trois Indiens & d'autant d'Espagnols.

Le lendemain onze hommes bien armés descendirent sur le rivage, avancerent quatre lieües dans le pays, & trouverent une Ville ou Village, qui contenoit environ mille maisons. Les habitans prirent d'abord la fuite, comme avoient fait tous les autres : mais ils retournerent bien-tôt à la persuasion d'un Indien de San-Salvador, qui les avoit suivis, & leur avoit dit beaucoup de bien des Chrétiens. Pleinement convaincus que ces étrangers étoient descendus du Ciel, ils les regarderent avec autant d'étonnement que de respect, leur présenterent des vivres, & les presserent de s'arrêter toute la nuit dans leur Village. Les Espagnols ne crurent pas devoir accepter l'invitation : ils retournerent aux vaisseaux, & rapporterent que

COLOMB, Chap. III.

An. 1492.

cette contrée étoit fertile & agréable: que le peuple en étoit plus blanc & plus beau que ceux qu'ils avoient vus jusqu'alors : qu'ils étoient doux & traitables, & leur avoient fait entendre que plus loin vers l'Est on trouveroit une Contrée abondante en or.

Aussi-tôt que l'Amiral eut entendu ce récit, il mit à la voile, & le 15 de Décembre, pendant qu'il navigeoit avec peine dans une mer fort rude, entre Hispaniola & Tortuga, il prit un petit canot avec un Indien. On fut surpris de ce qu'il n'avoit pas péri par un temps aussi orageux, & on le mit en sûreté sur le rivage après lui avoir fait quelques présents de peu de valeur. Cet homme rapporta à ses compagnons la bonté avec laquelle on l'avoit traité, & ils se hazarderent à venir à bord, sans apporter rien de conséquence, excepté quelques petits grains d'or, qui pendoient à leurs oreilles & à leurs nez: mais il marquerent par signe qu'il y en avoit une grande quantité dans une Contrée plus éloignée.

Les Espagnols sont bien reçus par un Cacique.

Le lendemain, pendant que les Espagnols étoient sur le rivage, à faire des échanges avec le Cacique ou Chef

de ce Canton, diſtingué par une plaque d'or: un canot chargé de quarante hommes s'approcha venant de l'Iſle de Tortuga. Le Cacique s'aſſit auſſi-tôt ſur le rivage avec ſa ſuite, pour leur marquer qu'ils ne devoient faire aucune hoſtilité : mais ils deſcendirent à terre, malgré ce ſigne de paix. Le Cacique ſe releva, pour les obliger par ſes menaces à ſe rembarquer, & préſenta une pierre à l'un des Eſpagnols, pour qu'il la jettât à ceux de Tortuga, afin de leur marquer qu'il embraſſeroit la cauſe des Chrétiens contre les Indiens du canot, qui retournerent auſſi-tôt dans leur Iſle.

Le mardi 18 de Décembre, le même Cacique les vint trouver avec pompe, porté dans une eſpece de Palanquin, & accompagné de deux cents hommes auſſi nuds que lui. Il monta ſans héſiter ſur le bord de l'Amiral, qui étoit alors à diner : entra dans la chambre ſans cérémonie accompagné de deux anciens, qui paroiſſoient être ſes principaux Conſeillers, & s'aſſit aux pieds de Colomb. On le reçut avec beaucoup de civilité & de reſpect; on lui ſervit du vin, & auſſi-tôt qu'il en eût goûté, il en envoya à ſes gens,

COLOMB, Chap. III.

An. 1492.

qui étoient demeurés ſur le pont. Après le dîner, pendant lequel lui & ſes Miniſtres parlerent fort peu, & même avec gravité & délibération, il préſenta à l'Amiral une ceinture travaillée & deux pieces d'or fort minces. On lui donna en échange une courtepointe, un chapelet de fin ambre, du propre col de l'Amiral, une paire de mules rouges, & une bouteille d'eau de fleur d'orange. Ces préſents furent ſi agréables à ce Prince, que lui & ſes Conſeillers firent entendre à Colomb que toute l'Iſle étoit à ſon commandement. L'Amiral les ſurprit beaucoup en leur faiſant voir une médaille d'or, marquée des portraits de Ferdinand & d'Iſabelle, ce qu'ils conſidérerent avec admiration, & ils exprimerent de même des ſignes d'étonnement à chaque choſe qu'ils virent. Sur le ſoir le Cacique fut mis à terre, dans la chaloupe comme il parut le déſirer & on le ſalua d'une décharge de pluſieurs canons, dont le bruit lui inſpira ainſi qu'à ſa ſuite autant de ſurpriſe que de frayeur : cependant il fut ſi content de cette reception qu'il ordonna à ſes gens de regaler les Eſpagnols qui l'avoient conduit

conduit à terre, & il retourna dans le lieu de sa résidence, faisant porter devant lui les présents de l'Amiral avec autant de pompe que d'ostentation.

Le vaisseau de Colomb fait naufrage.

Le lundi 24 de Décembre, l'Amiral mit à la voile, alla à Punta-Sancta, & jetta l'ancre environ à une lieue du rivage. Le temps étoit fort calme, & il se retira pour prendre du repos, ce qu'il n'avoit pas fait depuis deux jours. Ses gens suivirent son exemple, & contre les ordres qu'il leur avoit donnés, confierent le gouvernail à un jeune matelot. Leur désobéissance & leur négligence furent fatales au vaisseau qu'un courant porta vers minuit sur la pointe d'un roc, avant que personne de l'équipage s'apperçût du danger. L'Amiral, éveillé le premier par les cris du jeune homme, sauta sur le pont, où voyant leur situation, il ordonna au pilote & à trois matelots de prendre la chaloupe pour jetter encore une ancre à l'arrière. Ils sauterent aussi-tôt dans la chaloupe: mais au lieu d'obéir à ses ordres, ils ramerent vers l'autre caravelle pour sauver leur vie. Alors Colomb fit couper les mâts, & décharger le vaisseau

autant que cela fut possible : mais ses efforts furent inutiles, l'eau entra en abondance : les coutures s'ouvrirent & tout le pont d'enbas fut submergé. Dans cette conjoncture, la chaloupe revint de l'autre caravelle, qui ne voulut pas en recevoir les hommes, & l'Amiral ne voyant aucune espérance de sauver son vaisseau, fit passer son monde sur l'autre. Le matin étant venu il s'approcha de terre, & dépêcha des messagers tant pour informer le Roi, de son malheur, que pour demander l'aide des habitants afin de décharger le vaisseau. Le Cacique très-sensible à l'accident des Chrétiens, donna ordre les larmes aux yeux à ses gens d'aller dans leurs canots pour ce déchargement, & d'obéir aux ordres de l'Amiral. Avec le secours de ces honnêtes sauvages, on retira tout ce qui pouvoit être de quelque valeur, & on le déposa dans des cabanes, qui furent gardées avec tant de soin que rien d'important ne fût perdu.

Le mercredi 26 ce Prince hospitalier fit une nouvelle visite à l'Amiral : le consola de sa perte avec les plus fortes démonstrations de tristesse & de compassion : lui fit entendre qu'il étoit

An. 1492.

le maître de sa propre fortune, & lui fit présent de quelques masques, dont les yeux, le nez & les oreilles étoient d'or. Voyant combien les Espagnols étoient passionnés pour ce métal, il promit de lui en envoyer une plus grande quantité, qui venoit d'un Canton nommé Cibao. En même temps arriva un canot d'une autre Isle, avec des Indiens qui apportoient des plaques d'or, pour les échanger contre des clochettes, qu'ils estimoient plus que toute autre chose. Les mariniers firent aussi le même trafic sur le rivage avec les habitans d'Hispaniola, qui venoient de l'intérieur du pays, & donnoient de l'or pour des éguilles, ou pour d'autres bagatelles.

Il forme le projet d'établir une Colonie.

L'agrément que trouva Colomb dans la nature & les productions de cette Isle, ainsi que dans les manieres des naturels, le détermina à y établir une Colonie d'Espagnols, afin d'entretenir une correspondance amicale avec les habitants, d'en apprendre la langue & les coutumes, & de s'instruire autant qu'il seroit possible de la richesse & de la situation des différentes parties de l'Isle, ce qui ne pouvoit manquer de procurer de grands avan-

COLOMB, Chap. III. An. 1492.

tages à l'Espagne Il étoit d'autant plus encouragé à former cet établissement, que plusieurs de ses hommes s'offroient volontairement à rester, & que le Cacique bien loin d'en prendre ombrage, les regardoit comme des alliés très-utiles, qui pourroient le protéger contre les invasions des Caraïbes Indiens, race sauvage de Cannibales, qui souvent tuoient & dévoroient ses sujets. Colomb voulant convaincre ce Prince, nommé Guacanagari de l'importance de son amitié, fit pointer une piece de canon de gros calibre contre le flanc du vaisseau naufragé, qui fut aussi-tôt percé par le boulet, & tomba de l'autre côté dans la mer au grand étonnement des Indiens, qui implorerent ardemment la protection de leurs hôtes, qu'ils crurent possesseurs du feu du Ciel.

Il part pour retourner en Espagne.

L'Amiral feignant de se rendre à la demande du Cacique, ordonna de bâtir un Fort avec les débris du vaisseau naufragé. Il le fournit de provisions, de munitions, d'armes & de canons, avec une garnison de trente-six hommes sous les ordres conjoints de Jacques d'Arana, Pierre Guttiere & Rodrigue d'Escovedo, qu'il recommanda

fortement à la faveur & aux bons offiçes du Roi & de ſon peuple. Après avoir pourvu ce Fort de tout ce qui étoit néceſſaire, & y avoir laiſſé la chaloupe du vaiſſeau nauffragé, il réſolut de retourner directement en Caſtille crainte qu'il n'arrivât quelque malheur au ſeul bâtiment qui lui reſtoit, ce qui l'auroit mis pour toujours hors d'état d'informer Leurs Majeſtés Catholiques des Découvertes importantes qu'il avoit faites, & des Pays qu'il avoit joints à leur Empire. Lorſque tous les préparatifs pour le voyage furent faits, il partit le vendredi 4 de Janvier 1493 au Soleil levant du Port de la Nativité, où il avoit établi cette premiere Colonie Chrétienne, & s'arrêtant du côté du Nord-Oueſt pour faire de l'eau, il prit toutes les précautions néceſſaires, afin de réconnoître l'entrée du port dans une autre expédition. Le vent étoit alors contraire, & il n'avoit encore fait que très-peu de chemin du côté de l'Oueſt lorſque le Dimanche matin il retrouva la caravelle la Pinta. Martin Alonzo Pinçon qui la commandoit vint à bord, & fit tous ſes efforts pour excuſer ſa déſertion, diſant qu'il avoit perdu l'Amiral

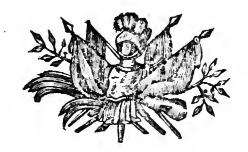
An. 1492.

An. 1493.

COLOMB, Chap. III.

An. 1493.

de vue pendant la nuit, & alléguant d'autres raisons frivoles, dont Colomb connut clairement l'illusion : mais il dissimula son ressentiment pour ne pas nuire à la cause commune par de dangereuses dissentions, d'autant que presque tous les hommes engagés dans cette expédition étoient parents ou compatriotes de Pinçon.



An. 1493.

CHAPITRE IV.

Colomb retrouve Pinçon : Petit combat avec les Indiens : Il essuye une furieuse tempête : Il arrive à sainte Marie des Açores : Trahison du Gouverneur Portugais : Colomb arrive à Lisbonne : Il est bien reçu du Roi de Portugal : Son arrivée en Espagne : Honneurs que lui accorde le Roi.

Colomb retrouve Pinçon.

PINÇON après avoir quitté l'Amiral, avoit fait quatre lieues jusqu'à une riviere à l'Est de la Nativité, où il étoit demeuré 16 jours à faire des échanges avec les habitants, ce qui lui avoit procuré une grande quantité d'or, dont il avoit distribué la moitié à ses gens, tant pour acquérir leur confiance, que pour les empêcher de faire connoître ce qu'il en gardoit pour lui-même; aussi, eut-il grand soin de cacher ce succès à l'Amiral. Il avoit ensuite mouillé à Monte-Christo, endroit couvert de hauteurs, & semblable à un pavillon, environ à 18 lieues Est de Capo-Santo;

COLOMB, Chap. IV.

An. 1493.

mais le temps contraire ne lui ayant pas permis d'avancer plus loin, il étoit allé dans sa chaloupe sur une riviere au Sud-Ouest de la montagne, dont la situation est à dix-sept lieues Est de la Nativité. Il la nomma la riviere d'or, parce qu'il trouva plusieurs indices de ce métail dans le sable sur lequel elle coule.

Petit Combat avec des Indiens.

Le Dimanche 13 de Janvier, étant proche du Cap Enamorado, l'Amiral envoya sa chaloupe à terre, où l'on trouva quelques Indiens armés d'arcs & de fléches avec une contenance farouche. Ils parurent d'abord vouloir faire quelque opposition, quoiqu'ils fussent dans une grande consternation; cependant par la médiation de l'interpréte de San Salvador, ils furent amenés à une espece de conférence, & l'un d'entr'eux se hazardant de venir à bord de l'Amiral, parut si feroce dans sa parole & dans sa figure noircie de charbon, que les Espagnols jugerent que c'étoit un des Cannibales Caraïbes, & qu'ils étoient partis de ce lieu pour Hispaniola: mais quand l'Amiral se fut informé de quel côté étoient les Caraïbes, il montra du doigt que c'étoit dans

une Isle plus loin à l'Est. Il lui fit aussi entendre qu'il y avoit une autre Isle voisine, totalement habitée par des femmes, qui dans une certaine saison de l'année avoient commerce avec les Caraïbes, & que ceux-ci emportoient tous les enfants mâles qui venoient de leur union. Après avoir répondu à toutes ces interrogations, partie par signe, partie par le secours de l'interpréte Indien, on regala ce sauvage de vivres, & on le mit sur le rivage avec des présents de chapelets de verre, & de quelque partie d'habillements rouges & verds, afin qu'il persuadât à ses compatriotes d'apporter de l'or pour faire des échanges. Ceux-ci avoient formé dans le lieu où l'on avoit pris terre, une espece d'embuscade de cinquante hommes, qui portoient de longs cheveux, ornés de plumes de perroquets. Ils étoient armés d'arcs & de fléches, avec de grands bâtons au lieu d'épée, & ils refuserent de faire aucun marché avec les Espagnols, malgré les exhortations de leurs amis : au contraire ils les traiterent avec mépris, & commencerent même à commettre des hostilités.

An. 1493.

Les Chrétiens qui n'étoient que sept, les voyant avancer avec des regards furieux, firent la moitié du chemin, & les chargerent avec grande intrépidité. Ils en frapperent un d'un coup de sabre sur les parties charnues du derriere, & tirerent un coup de fléche dans la poitrine d'un autre, ce qui jetta la terreur dans tout le parti. Les Indiens tournerent le dos, & prirent la fuite, laissant à terre leurs arcs & leurs fléches. Une grande partie auroient été tués, si le Pilote de la Caravelle n'eût intercedé en leur faveur. L'Amiral ne fut pas fâché de cette escarmouche, parce qu'il jugea qu'elle leur inspireroit une haute idée de la valeur des Chrétiens pour les empêcher de former aucune entreprise contre l'établissement de la Nativité : car il ne douta pas que les habitants de l'Isle n'apprissent bien-tôt que sept Espagnols avoient attaqué & mis en déroute plus de cinquante de leurs plus braves guerriers.

Leurs arcs étoient d'If, & à peu près aussi grands que ceux dont on se servoit en France & en Angleterre : les fléches étoient faites de petits branchages minces & durs, d'envi-

ron trois pieds de longueur, armés d'os de poiſſon trempés dans des liqueurs empoiſonnées, ce qui fut cauſe que l'Amiral donna à ce Golphe, que les Indiens appelloient Samana, le nom de *Golphos de flechas*, ou Golphe des fléches. Les Eſpagnols virent en cet endroit une grande quantité de beau coton & d'axi, qui eſt une eſpèce de poivre fort piquante & très recherchée par les naturels du pays. Ils remarquerent auſſi ſur le rivage beaucoup de ces herbes qu'ils avoient vu flotter ſur la mer, dans leur paſſage des Canaries.

Le mardi 16 de Janvier, quoique les Caravelles fiſſent beaucoup d'eau, l'Amiral mit à la voile pour l'Eſpagne du Golphe de Samana, & le Cap ſaint Elme fut la derniere terre qu'il perdit de vue. Quand les Eſpagnols eurent fait environ quarante lieues au Nord-eſt, la Mer parut toute couverte de petits Tons, dont ils virent une grande abondance, ainſi que d'oiſeaux de Mer pendant deux ou trois jours de ſuite. Le vent leur étoit favorable, & ils firent tant de chemin que le 9 de Février, ils étoient au Sud des Iſles Açores, ſuivant l'eſtimation des

COLOMB, Chap. IV. An. 1493.

Pilotes, mais par le journal de Colomb ils avoient fait cent cinquante lieues de moins, ce qui se trouva d'accord avec la vérité : car ils virent encore beaucoup de ces mêmes herbes qu'ils n'avoient trouvées dans leur passage aux Indes Occidentales qu'à deux cents soixante & trois lieues Ouest de l'Isle de Fer.

Il essuye une furieuse tempête.

Ils avoient joui jusqu'alors d'un temps favorable : mais le vent commençant à s'élever, & la Mer à former des vagues furieuses, ils furent attaqués le quatorze de Février d'une tempête si violente que ne pouvant plus gouverner le vaisseau, il étoit poussé de tous côtés à la merci des flots. La Pinta se laissa également aller au gré des vents, qui la poussérent vers le Nord, & elle perdit bien-tôt la vue de l'Amiral, qui naviguoit au Nord-est, pour gagner les côtes d'Espagne. L'équipage de chaque Caravelle jugea alors que l'autre avoit péri : chacun se livra aux actes de dévotion : il fut décidé par le sort que l'Amiral feroit un pélerinage pour tout son monde, à Notre-Dame de la Guadeloupe : qu'un des Mariniers iroit à Lorette, & qu'un autre passeroit une

nuit entiere à ſaint Olave de Moguer. La fureur du vent & des flots augmentant encore, tout l'équipage fit vœu d'aller pieds nuds & en chemiſe à quelque Egliſe dédiée à la ſainte Vierge, dans la premiere terre où ils aborderoient. Leur ſituation étoit d'autant plus déplorable qu'ils manquoient de proviſions, & que leur Navire n'étoit pas aſſés leſté, ce qui le mettoit continuellement en danger d'être renverſé. Pour remédier à cet inconvénient, l'Amiral ordonna de remplir les tonneaux d'eau de Mer, & pour ne pas perdre totalement l'eſpérance de faire connoître ſes découvertes, il écrivit en abregé ce qui les concernoit ſur deux différentes feuilles de Parchemin, qu'il enveloppa dans des toiles cirées, les cacheta & les mit dans des tonneaux ſéparés, qu'il jetta dans la Mer, après en avoir bien tamponné les bondons, ſe flattant que l'un ou l'autre pourroit être enlevé par quelque vaiſſeau Européen.

Il arrive à ſainte Marie des Açores.

Le Vendredi 15 de Février au point du jour, pendant que la tempête ſe ſoutenoit encore dans toute ſa force, un des Matelots monté à la hune

COLOMB, Chap. IV.

An. 1493.

apperçut la terre à l'Eſt-nord-eſt. Le Pilote jugea que c'étoient les rochers de Lisbonne : mais l'Amiral penſa que c'étoit une des Açores. Le temps étant toujours furieux, & le vent ſoufflant de terre, ils en découvrirent une autre qui ſe trouva être ſainte Marie, où ils jetterent l'ancre le lundi avec des difficultés & des peines exceſſives. L'Amiral étant boiteux des deux jambes, par la fatigue qu'il avoit ſoufferte, les habitants de l'Iſle vinrent à bord avec des proviſions fraîches, & firent beaucoup de compliments de la part du Gouverneur, qui habitoit la ville, aſſés éloignée de cet endroit. Ils furent très étonnés du ſuccès de cette expédition; parurent ſe réjouir des découvertes de Colomb, & furent auſſi très ſurpris de ce qu'il avoit ſoutenu la tempête, qui ſuivant leur compte avoit duré 15 jours ſans ntermiſſion. Ils dirent qu'il y avoit dans le voiſinage, un hermitage dédié à la ſainte Vierge, & l'Amiral, ainſi que tout ſon monde, réſolurent d'accomplir leur vœu, en y allant pieds nuds. Ils s'y porterent d'autant plus volontiers que le peuple & le Gouverneur leur

marquoient la plus grande affection, & que cette Isle appartenoit à un Prince ami de leurs Majestés Castillanes.

An. 1493.

Trahison du Gouverneur Portugais.

Colomb envoya la chaloupe de la caravelle avec la moitié de son monde pour accomplir leur vœu, & leur donna ordre de revenir aussi-tôt, afin que le reste pût également satisfaire sa dévotion : mais à peine les premiers se furent déshabillés & eurent commencé leur procession, qu'ils furent attaqués & faits prisonniers par le Gouverneur, qui s'étoit mis en embuscade avec un corps de ses gens. Colomb, ayant attendu en vain le retour de la Chaloupe, depuis le point du jour jusqu'à midi, commença à soupçonner quelque tromperie, & comme il ne pouvoit voir l'hermitage de l'endroit où il étoit, il fit le tour d'une pointe, afin de le découvrir. Il apperçut un gros de Cavaliers Portugais qui avoient mis pied à terre, & entroient dans la Chaloupe : il jugea que leur dessein étoit d'attaquer sa Caravelle, & donna ordre à ses gens de se tenir sur leurs gardes, dans l'espérance que le Commandant viendroit à bord, & qu'il pourroit le retenir pour ôtage. Les

COLOMB, Chap. IV.

An. 1493.

Portugais ne s'avancerent qu'à une certaine diſtance : l'Amiral leur demanda par quelle raiſon ils avoient fait un tel outrage à ſes gens, qui étoient deſcendus ſur la foi d'un ſaufconduit, & fit entendre que le Roi de Portugal ſeroit très mécontent de cette conduite contre les ſujets de ſa Majeſté Catholique, avec laquelle il étoit en alliance. Le Capitaine Portugais répondit qu'il avoit agi par les ordres exprès du Roi, & Colomb penſant qu'il y avoit quelque rupture entre les deux Couronnes, appella tout ſon monde pour être témoin de ce qui ſe diroit. Il adreſſa ſon diſcours au Portugais, & jura qu'il ne quitteroit point la Caravelle qu'il n'en eût pris cent d'entr'eux & détruit toute l'Iſle. Cependant il retourna au port d'où il étoit parti : mais le vent s'étant augmenté le lendemain, & l'ancrage n'y étant pas ſur, il y perdit ſes ancres, & fut obligé de tenir la Mer vers l'Iſle de ſaint Michel, quoiqu'il ſe trouvât expoſé à un grand danger, parce qu'il ne lui étoit reſté que trois bons Matelots, le reſte n'étant que des Mouſſes, des Indiens & des gens de terre, qui ne con-

noissoient rien à la Mer. Le lendemain, le temps se calma, & il essaya de regagner l'Isle de sainte Marie, où il arriva le jeudi 21 après midi. La Chaloupe vint aussi-tôt avec cinq hommes, & un Notaire, qui monterent à bord sur sa parole, & demanderent au nom du Gouverneur d'où venoit le vaisseau, & si l'Amiral avoit ou n'avoit pas une commission du Roi d'Espagne. Satisfaits sur tous ces points ils retournerent à terre, & l'on relâcha les Espagnols, par lesquels on apprit que le Roi de Portugal avoit envoyé des ordres à tous les Gouverneurs, pour qu'ils se saisissent de la personne de l'Amiral : mais que ce dessein n'ayant pas réussi, on avoit pris le parti de renvoyer les prisonniers.

Colomb arrive à Lisbonne.

Colomb, ayant recouvré ses gens, partit de l'Isle sainte Marie le Dimanche 24 de Février, étant en grande disette de bois & de lest, mais avec un vent favorable. Le 3 de Mars ils furent exposés à une nouvelle tempête, accompagnée d'éclairs & de tonnerres, leur voile se fendit, & ils firent vœu d'un autre Pélerinage à Notre-Dame de Cinta, à Guelva. Ils coururent sous

COLOMB, Chap. IV.

An. 1493.

leurs mats nuds par une Mer terrible; & furent bien près de se perdre sur les rochers de Lisbonne, qu'ils découvrirent par hazard à minuit. Ils les doublerent avec la plus grande difficulté, & le lendemain, étant obligés de se mettre sur une ancre dans la riviere du Tage, l'Amiral envoya un exprès à leurs Majestés Catholiques, pour leur faire savoir son arrivée, & un autre au Roi de Portugal, pour lui demander la permission d'ancrer devant la ville, parce qu'il ne se croyoit pas en sureté dans sa position actuelle.

Le mardi 5 de Mars, le maître du grand Garde-côte vint avec une Chaloupe pleine de gens armés le long du bord de l'Amiral : il lui dit de descendre & de déclarer qui il étoit aux Officiers du Roi, suivant l'usage de tous les vaisseaux qui entroient dans cette riviere. Colomb répondit que comme Amiral du Roi d'Espagne il ne vouloit pas se dégrader en s'assujettissant à une telle coutume, & qu'il n'envoyeroit pas la moindre personne de son vaisseau sur un pareil message. Le Portugais, voyant sa résolution, demanda communication

des lettres du Roi d'Espagne pour satisfaire son Capitaine ; Colomb les lui communiqua, il retourna à son vaisseau, & en fit son rapport au Commandant Alvaro de Acunha. Cet Officier vint aussi-tôt à bord de la Caravelle, accompagné de tambours, de fifres & de trompettes, & il accueillit l'Amiral avec toutes sortes d'expressions d'amitié & de bonne volonté. Aussi-tôt qu'on apprit son arrivée à Lisbonne, une multitude de peuple accourut pour voir les Indiens, & pour apprendre le détail de cette étonnante découverte. Toute la riviere étoit couverte de barques pleines de monde : les uns remercioient Dieu du succès de Colomb, & d'autres déploroient amérement le malheur de leur nation, qui étoit privée d'un si grand avantage par l'avarice & par l'incrédulité de son Roi.

Il est bien reçu du Roi de Portugal.

Ce Monarque ayant reçu la lettre de l'Amiral, ordonna à ses Officiers de lui fournir gratis toutes sortes de rafraîchissements, & tout ce qu'il auroit besoin ; en même temps il écrivit à Colomb, pour le féciliter sur son heureux retour, & pour lui mar-

COLOMB, Chap. IV. An. 1493.

quer qu'il désiroit le voir avant qu'il quittât son Royaume. Colomb hésitoit à répondre à cette invitation : mais considérant que le Roi de Portugal étoit en paix avec ses Souverains, & qu'on le traitoit avec une hospitalité & des égards extraordinaires : il résolut d'aller trouver sa Majesté Portugaise, qui résidoit à 9 lieues de Lisbonne dans un endroit nommé Valparaiso, où l'Amiral arriva la nuit du samedi 9 de Mars. Le Roi donna ordre à toute sa Cour d'aller au-devant de lui, & lorsqu'il fut conduit en sa présence, il l'obligea de mettre son chapeau & de s'asseoir. Le Monarque écouta avec un plaisir apparent les particularités du voyage de Colomb, & offrit de lui donner tout ce qui lui manquoit; cependant il ne put s'empêcher d'observer que cette conquête lui appartenoit de droit, d'autant que l'Amiral avoit été d'abord au service de Portugal. Colomb exposa modestement les raisons qu'il avoit pour être d'un sentiment contraire, à quoi le Roi répliqua » que cela étoit fort bien, mais » qu'il ne doutoit pas qu'on ne lui » rendît justice. » Cette conversation

An. 1493.

finie, il ordonna au Prieur de Crato de recevoir Colomb chez lui, où il resta tout le Dimanche, & une partie du lundi. Il reçut son congé après avoir été traité avec de grands honneurs par sa Majesté, qui le fit tenter de rentrer à son service, en lui faisant des offres très considérables. Il fut accompagné à son retour par Dom Martin de Noronha, & par plusieurs autres personnes de distinction : passa près d'un Couvent où étoit la Reine, qui désira le voir, & reçut sa visite avec grande considération. La même nuit, un Gentilhomme vint de la part du Roi, lui dire que s'il vouloit retourner par terre en Castille, il l'accompagneroit, & lui fourniroit tout ce qui lui seroit nécessaire sur la route jusqu'aux frontières de Portugal. Colomb ne crut pas devoir accepter cette offre : mais il la reçut avec la plus grande reconnoissance, & ayant mis à la voile de la riviere de Lisbonne le mercredi 13 de Mars, il arriva le vendredi suivant à Saltes, d'où il étoit parti le 3 d'Août de l'année précédente.

Son arrivée en Espagne.

A sa descente il fut reçu en procession par tout le peuple, qui rendoit

COLOMB, Chap. IV.

An. 1493.

graces à Dieu de ses heureux succès, dans l'espérance qu'ils tourneroient autant à l'avantage du Christianisme qu'à la grandeur de leurs Majestés Catholiques. En même temps Pinçon arriva en Galice, & voulut porter à la Cour les nouvelles des découvertes qu'on avoit faites ; mais il lui fut défendu d'y venir sans l'Amiral, sous le commandement duquel il avoit été envoyé pour cette expédition. Ce refus fit une telle impression sur lui qu'il en tomba malade, & retournant dans la ville où il étoit né, il y mourut de chagrin peu de jours après.

Honneurs que lui accorde le Roi.

Colomb s'avança de Seville, en suivant la route de Barcelonne, où étoient alors leurs Majestés Catholiques. Le chemin étoit couvert de gens de tous états, qui s'assembloient en troupes pour le voir, ainsi que les Indiens qui étoient à sa suite. Vers le milieu d'Avril il arriva à Barcelonne, où il fut reçu de la maniere la plus solemnelle par toute la Cour & la ville. Leurs Majestés Catholiques assises sur de riches tapis & sous un dais de drap d'or, lui donnerent une audience publique. Elles se leverent lorsqu'il s'approcha pour leur

baiser la main, l'obligerent de s'asseoir en leur présence, & le traiterent comme un Grand de la premiere classe, qui avoit rendu le plus important service à leur pays. Son mérite & ses succès lui acquirent même une telle faveur, que lorsque le Roi se promenoit aux environs de Barcelonne, Colomb étoit toujours à son côté; honneur qui n'avoit jamais été accordé qu'aux Princes du Sang.

Pour donner une forme solide à toutes ces marques d'honneur, il fut gratifié de nouvelles Patentes, qui augmentoient, éclaircissoient & confirmoient les privilèges qu'il avoit déja obtenus, & étendoient sa vice-royauté & son amirauté sur tous les pays qu'il avoit découverts, ou pourroit découvrir. On résolut qu'il retourneroit aux Indes Occidentales, avec un puissant armement pour soutenir la Colonie qu'il y avoit établie, & pour faire de nouvelles découvertes. En même temps on sollicita & l'on obtint du Pape Alexandre VI. un titre exclusif pour tous les pays qu'on pourroit trouver & soumettre dans la même direction jusqu'aux Indes Occidentales.

An. 1493.

CHAPITRE V.

Colomb se prépare pour un second voyage : Il découvre la Dominique & Marigalante : Il découvre la Guadeloupe, & plusieurs autres Isles : Il arrive à Hispaniola : Il trouve la Colonie en mauvais état.

Colomb se prépare pour un second voyage.

LORSQUE la Cour eut pris toutes les mesures nécessaires pour le succès d'une seconde expédition, l'Amiral Colomb partit pour Seville, où il prépara toutes choses avec tant de diligence, qu'en très peu de temps dix-sept vaisseaux de différentes grandeurs furent prêts à mettre à la voile, bien munis de provisions, & de tout ce qui pouvoit être utile pour l'accroissement de la Colonie des Indes. On engagea un grand nombre d'Artisans & de Laboureurs pour son service, & le desir de l'or, ainsi que le succès de la premiere entreprise attira tant de Volontaires, qu'on fut obligé d'en renvoyer beaucoup, pour les reprendre à la premiere

miere occasion favorable, l'Amiral se bornant pour lors à quinze cents personnes de différents états, qu'il fit aussi-tôt embarquer.

COLOMB, Chap. V. An. 1493.

Il met à la voile.

On mit aussi sur les vaisseaux, des chevaux, des ânes, & d'autres animaux, qui se multiplierent par la suite, & furent d'un grand usage pour les plantations. Enfin l'Amiral s'étant bien fourni de toutes sortes d'ustensiles, & de tout ce qu'il jugea propre pour le commerce, mit à la voile de la rade de Cadix où il avoit équipé sa flotte, le 25 de Septembre 1493, une heure avant le lever du Soleil, & dirigea son cours au Sud-est pour les Isles Canaries, où il avoit dessein de prendre quelque rafraîchissement. Le 28, étant à cent lieues de l'Espagne, il vit un grand nombre de tourterelles & d'autres petits oiseaux de terre, qui passoient des Isles Açores en Afrique pour y rester durant l'hyver. Le mercredi 2 d'Octobre il jetta l'ancre à la grande Canarie; mais il remit à la voile vers minuit pour Gomara, où il arriva le 5, & donna aussi-tôt ordre d'embarquer avec toute la diligence possible ce qui étoit nécessaire pour les vaisseaux.

COLOMB, Chap. V.

An. 1493.

Ayant pris toutes ces précautions, il partit le 7 pour les Indes, après avoir donné des ordres cachetés à chaque vaiſſeau, avec défenſe de les ouvrir, à moins qu'on ne fût ſéparé de lui par le fort temps. Ils firent quatre cents lieues à l'Oueſt de Gomara, pouſſés par un vent favorable, & furent très ſurpris de ne trouver aucunes de ces herbes qu'ils avoient vues dans leur premier voyage, avant d'avoir fait la moitié du même chemin. Le ſamedi 26 un Marinier qui étoit à la hune apperçut pendant la nuit pluſieurs de ces lumieres qu'on appelle Feu ſaint Elme, ce qui leur fit chanter des litanies & des prieres, avec pleine confiance qu'il ne leur arriveroit aucun accident, quelque violente tempête qui pût ſurvenir par la ſuite.

Il découvre la Dominique & Marigalante.

Le ſoir du ſamedi 2 de Novembre, l'Amiral remarqua une grande altération dans les vents & dans le Ciel, qui verſoit un déluge de pluie. Jugeant qu'ils étoient près de terre, il fit carguer toutes les voiles, & ordonna à ſes gens de ſe tenir ſoigneuſement ſur leurs gardes. Cette précaution n'étoit pas inutile : à peine le jour

commençoit à paroître qu'on apperçut à sept lieues Ouest, une Isle couverte de hautes montagnes, qu'il nomma la Dominique, parce qu'elle avoit été découverte le Dimanche matin. Quelque temps après on en vit encore trois autres, & l'équipage s'assemblant sur la poupe chanta le *Salve Regina* pour rendre graces à Dieu d'un aussi heureux succès, ayant fait près de huit cents lieues en vingt jours. On ne trouva pas d'endroit commode pour jetter l'ancre à l'Est de la Dominique, & l'on s'arrêta à une Isle, que l'Amiral appella Marigalante, du nom du vaisseau qu'il montoit. Ce fut dans cette Isle qu'il descendit à terre, & qu'avec les solemnités d'usage, il confirma la prise de possession qu'il avoit déja faites de toutes les Isles & Continents des Indes Occidentales, au nom du Roi & de la Reine d'Espagne.

COLOMB, Chap. V. An. 1493.

Le samedi 4 de Novembre, il fit route au Nord vers une grande Isle qu'il nomma Sainte Marie de la Guadeloupe, conformément à la promesse qu'il en avoit faite aux Religieux d'un couvent du même nom. Il vit à quelques lieues du rivage un roc fort

Il découvre la Guadeloupe.

COLOMB, Chap. V.

An. 1493.

élevé, qui se termine en pointe, & d'où sort une grande quantité d'eau, avec un bruit prodigieux. Quelques hommes descendirent dans la chaloupe, & trouverent une espece de ville que les habitants avoient abandonnée, n'y laissant qu'un petit nombre d'enfants, dont les Espagnols ornerent les bras de quelques bagatelles pour marques d'amitié. Ils y trouverent des oyes semblables à celles d'Europe, des courges, & des especes de pommes qui paroissent sauvages, mais qui sont excellentes pour l'odeur & pour le goût. *Ils* y virent aussi diverses sortes de fruits inconnus, du coton, des hamacs, des arcs, des fleches, & plusieurs autres choses auxquelles ils ne toucherent point, afin de donner bonne opinion de leur modération aux habitants. Le lendemain, l'Amiral envoya deux chaloupes, avec ordre d'en prendre quelques-uns s'il étoit possible, pour en avoir les éclaircissements qui lui étoient nécessaires. On lui amena deux jeunes hommes : ils lui firent entendre qu'ils étoient d'une autre Isle, & avoient été faits prisonniers par les habitants de la Guadeloupe.

Les Chaloupes étant retournées pour amener quelques personnes de l'équipage restées à terre, on trouva six femmes réfugiées vers eux, qui demanderent d'être conduites à bord. L'Amiral après leur avoir donné des chapelets & de petites sonnettes, les renvoya à terre contre leur inclination : mais d'abord qu'elles y furent, les Caraïbes les dépouillerent de ces ornements à la vue des Espagnols. Quelque temps après, les Gens de la chaloupe étant encore descendus, ces pauvres femmes sauterent dedans, implorant leur protection contre la cruauté des habitants, qui les retenoient en esclavage, après avoir mangé leurs maris. Elles furent amenées à l'Amiral, & lui firent connoître qu'il y avoit du côté du Sud un grand nombre d'Isles, & un grand Continent, d'où il venoit quelque temps auparavant des canots faire des échanges. Elles montroient le côté où étoit située Hispaniola, & l'Amiral donnoit ses ordres pour s'y rendre sans délai, quand il apprit que la veille un Capitaine étoit descendu sans sa permission avec huit hommes, & qu'ils n'étoient pas en-

core de retour. Il fut donc obligé d'arrêter en ce lieu, & il envoya des hommes de son équipage, avec des trompettes & des mousquets, pour qu'on en pût entendre le bruit dans les bois, qui étoient presque impratiquables. Cette recherche fut sans effet, & il envoya un autre détachement de quarante hommes, sous la conduite du Capitaine Hoyéda, avec ordre de parcourir tout le pays, & d'en remarquer les productions. Ils y trouverent du Mastic, de l'Aloès, du Gingembre, de l'Encens, quelques arbres qui avoient l'odeur & le goût de la Canelle, avec une grande quantité de Coton. Ils y virent aussi des Faucons, des Milans, des Hérons, des Choucas, des Tourterelles, des Perdrix, des Oyes, des Rossignols, & assurerent que dans six lieues de terrein qu'ils avoient parcourues, ils avoient traversé vingt-six rivieres, dont plusieurs étoient très profondes. Il paroît qu'ils avoient été trompés par l'inégalité du pays, qui les avoit obligé de traverser un grand nombre de fois la même riviere.

Pendant qu'ils étoient occupés à

cette recherche, les Coureurs revinrent d'eux-mêmes à leur vaiſſeau, & dirent qu'ils s'étoient égarés dans les bois : mais l'Amiral punit leur préſomption en faiſant mettre aux fers le Capitaine, & retrancher une partie de la portion des autres. Après cet exemple, il deſcendit lui-même à terre, & entra dans quelques-unes des maiſons des Indiens, où il trouva une grande quantité de coton filé & non filé, avec beaucoup de crânes & d'os humains dans des corbeilles ſuſpendues. Il obſerva auſſi que les habitants étoient bien mieux logés, & avoient beaucoup plus de proviſions & de choſes utiles à la vie que ceux des Iſles qu'il avoit vues dans ſon premier voyage.

Il découvre pluſieurs autres Iſles.

Le Dimanche 10 de Novembre, il leva l'ancre, & fit voile avec toute ſa flotte vers le Nord-oueſt pour trouver Hiſpaniola. Il paſſa d'abord auprès d'une Iſle, qu'il nomma Mont-Seratte à cauſe de ſes hauteurs, & dont les habitants avoient tous été détruits par les Caraïbes, ſelon ce que les Indiens lui rapporterent. Il cotoya enſuite Sainte Marie de la Rotonde, ainſi nommée de ſa for-

COLOMB, Chap. V. An. 1493.

me, & passa auprès de Sainte Marie la Antigua dont la longueur est d'environ vingt-huit lieues. Continuant sa route, il vit au Nord-ouest & au Sud-est plusieurs autres Isles élevées & couvertes de bois ; dans l'une, qu'il nomma Saint Martin, il fit jetter l'ancre, & l'on amena en la retirant quelques morceaux de Corail attachés à ses bras. Le 13, il jetta encore l'ancre à cause du gros temps près d'une autre Isle, où il donna ordre de prendre quelques habitants qui pussent l'instruire de sa vraie position. On prit sur le rivage quatre femmes avec trois enfants, & ceux qui les amenoient dans la Chaloupe rencontrerent un Canot avec une autre femme & quatre hommes, qui voyant l'impossibilité de s'échaper se mirent en état de défense. La femme tira une fléche avec tant de force & de dextérité qu'elle perça un bouclier très épais : mais les Espagnols s'efforçant de les aborder, ils renverserent leur Canot, & se mirent à la nage, où l'un d'entre eux se servit de son arc aussi adroitement dans l'eau qu'il auroit pu le faire sur la terre ferme. Tous les

mâles étoient Eunuques, les Caraïbes les ayant mis en cet état dans le dessein de les engraisser, comme on fait les Chapons en Europe.

COLOMB, Chap. V.

An. 1493.

L'Amiral continua son cours Ouest-nord-ouest, laissant au Nord une cinquantaine de petites Isles, dont il nomma la plus grande Sainte Ursule, & donna aux autres le nom des Onze mille Vierges. Il jetta l'ancre dans une baye, à l'Ouest d'une, qu'il appella S. Jean-Baptiste, où ses gens prirent des poissons, qui avoient la peau aussi rude que celle des chiens de mer, d'autres qu'on appelle Olaves, des Pélamides & des Alozes. Ils y virent aussi des Faucons & des arbrisseaux semblables à des vignes sauvages. Ils trouverent à l'Est de la baye quelques maisons bien bâties avec une place devant, d'où s'étendoit jusqu'à la mer un beau chemin, bordé de part & d'autre de grands Joncs, dont les sommets étoient curieusement entrelacés de verdure, & terminé du côté du rivage par une grande Galerie ou balcon assés large pour contenir dix ou douze hommes.

Il arrive à Hispaniola.

Le vendredi 14, il arriva à la baye de Samana, située au Nord d'Hispa-

Colomb, Chap. V.

An. 1493.

niola, où il trouva ſur le rivage un des Indiens natifs de ce lieu, qui étant converti à la Religion Chrétienne, tâchoit d'y ſoumettre tous ſes compatriotes. Continuant ſon cours de cet endroit à la ville de la Nativité, il fut viſité au cap Angel par quelques Indiens, qui vinrent à bord pour trafiquer. Il jetta l'ancre dans le port de Monte-Chriſto, où quelques-uns de ſes gens découvrirent près de la riviere deux corps d'hommes attachés avec une corde d'une eſpece de Genêt, qui leur lioit les épaules & les bras, étendus ſur une piece de bois en forme de croix. Cette circonſtance parut d'un mauvais préſage, quoiqu'il fût impoſſible de découvrir ſi ces corps étoient de Chrétiens ou de naturels du pays.

Le lendemain 26, pluſieurs Indiens vinrent à bord avec confiance, & de grandes démonſtrations d'amitié : ils prononcerent différents mots Eſpagnols qu'ils avoient appris des Chrétiens, ce qui fit que l'Amiral commença à perdre la crainte qu'il avoit d'abord conçue, ne pouvant croire qu'ils ſe fuſſent conduits avec tant de liberté & ſi peu d'émotion, s'ils

COLOMB, Chap. V. An. 1493.

eussent été coupables de quelque mauvais traitement contre sa Colonie. Ses doutes furent éclaircis le jour suivant; ayant jetté l'ancre près de la ville de la Nativité, quelques Indiens vinrent le long de son bord dans un Canot, l'appellerent par son nom, parurent très satisfaits de son arrivée, entrerent dans son vaisseau, lui présenterent deux masques, & lui firent un compliment de la part du Cacique Guacanagari. L'Amiral eut le chagrin d'apprendre par eux que la plus grande partie des Espagnols étoient morts, & que le reste s'étoit retiré dans une autre contrée. Il soupçonna fortement quelque trahison, cependant il jugea à propos de cacher sa pensée, & envoya la même nuit des députés au Prince avec quelques présents de Satin & d'autres bagatelles.

Il trouve la Colonie en mauvais état.

En entrant dans le port de la Nativité, il ne vit que ruine & désolation; la ville étoit brûlée raiz-terre, & il ne paroissoit personne sur le rivage. Il fit descendre quelques gens de son équipage pour apprendre des nouvelles: mais ils ne trouverent autre chose que les corps de onze Espa-

COLOMB, Chap. V.

An. 1493.

gnols, qui paroissoient morts depuis un mois. Pendant qu'il refléchissoit avec autant de chagrin que de ressentiment sur ce malheureux événement, il reçut la visite du frere de Guacanagari, accompagné de quelques Indiens. Il lui rapporta que lorsqu'il avoit à peine mis à la voile pour retourner en Espagne, ceux qu'il avoit laissés dans le pays avoient pris querelle entr'eux, chacun s'efforçant de ramasser autant d'or qu'il en pouvoit trouver, & de prendre autant de femmes que ses désirs, ou plutôt son extravagance le demandoient. Que Pierre Goutieres & Escovedo ayant tué un Indien nommé Yago, ils s'étoient retirés avec neuf autres dans une contrée qui étoit sous la domination d'un Cacique nommé Caunabo, à qui appartenoient les mines : Que celui-ci après les avoir tous tués, étoit venu détruire la ville, dans laquelle il n'y avoit alors que Jacques Darana avec dix hommes pour garder le fort, parce que les autres s'étoient dispersés d'eux-mêmes dans toute l'Isle. Que Caunabo les avoit attaqués pendant la nuit, & avoit mis le feu à

leurs maisons, ce qui les avoit obligés de fuir jusqu'à la Mer, où huit d'entr'eux avoient péri, & que les trois autres avoient été tués sur le rivage. Que Guacanagari lui-même s'étant joint aux Espagnols avoit été obligé de prendre la fuite, après avoir reçu une dangereuse blessure, qui le retenoit encore dans sa maison, ce qui l'avoit empêché de venir trouver l'Amiral, comme il y étoit porté par son inclination. Cette Histoire s'accordoit parfaitement avec ce que Colomb avoit appris de quelques Espagnols qu'il avoit envoyés à la découverte, & qui avoient trouvé Guacanagari arrêté chez lui. L'Amiral lui fit une visite le lendemain, & fut reçu avec les plus grandes apparences de cordialité & d'intérêt pour tout ce qui le concernoit. Le Cacique lui répéta avec toutes les marques d'un vrai chagrin ce qu'on lui avoit déja dit, lui fit voir ses blessures, & celles que ses hommes avoient reçues en défendant les Chrétiens, & véritablement elles paroissoient avoir été faites avec des armes Indiennes. Le compliment de condoléance fini, il présenta à l'Ami-

COLOMB, Chap. V. An. 1493.

ral huit bracelets de petites pierres blanches, vertes, & rouges, un autre de grains d'or, une couronne royale du même métal, & trois petites callebasses pleines de poudre d'or du poids de deux livres. En retour de ces présents de prix, Colomb lui donna des bagatelles, qui pouvoient monter à la valeur de trois Réales, dont il fit cependant beaucoup d'estime. Quoiqu'il fût encore malade, il voulut accompagner son hôte jusqu'à la flotte, où il fut très bien reçu, & parut fort surpris à la vue de quelques chevaux. On l'instruisit par la suite des mysteres de la Religion Chrétienne, qu'il se faisoit d'abord scrupule d'embrasser.

L'Amiral, dégouté de ce lieu, qui avoit été le théatre d'un si grand désastre tant pour lui que pour son monde, & trouvant dans le voisinage des endroits plus commodes pour former un établissement, partit avec toute sa flotte le samedi 7 de Décembre, & fit voile du côté de l'Est. Le lendemain, il jetta l'ancre entre les petites Isles de Monte-Christo, qui étoient fort agréables, quoiqu'il n'y eût aucun bois. Dans la saison même

de l'hyver elles étoient couvertes de fleurs, remplies des nids d'une infinité d'oiseaux, & de toutes les autres productions de l'été. Cependant il ne s'y arrêta pas : mais il alla jetter l'ancre devant une ville Indienne où il résolut d'établir une Colonie.

CHAPITRE VI.

Colomb fait bâtir Isabella : Il se rend à Cibao : Il fait construire le fort Saint Thomas : On arrête un Cacique prisonnier : Colomb établit un Conseil : Il remet à la voile : Il arrive à la Jamaïque : Il découvre un grand nombre d'Isles, qu'il nomme le Jardin de la Reine.

Colomb fait bâtir Isabella.

CE dessein étant formé, tous les hommes destinés à y demeurer, furent débarqués avec toutes les provisions & les ustenciles convenables, dans une plaine, où Colomb fit bâtir une ville, qu'il nomma Isabella en l'honneur de la Reine. Il jugea que la situation en étoit très avantageuse, parce qu'elle étoit sous un roc où l'on

pouvoit conſtruire un fort. Il y avoit un très grand port, & à la diſtance d'une portée de fléche couloit une riviere de très bonne eau, qu'on pouvoit aiſément faire paſſer au milieu de la ville. De l'autre côté étoit une grande plaine, & les Indiens diſoient que les mines de Cibao n'en étoient pas fort éloignées. Depuis le 11 de Décembre, l'Amiral s'occupa ſoigneuſement à regler tout ce qui concernoit cet établiſſement, & quand il le vit paſſablement fondé, il envoya Alonzo de Hoyeda avec cinquante hommes à la recherche des mines d'or. Le 2 de Février, il fit partir pour la Caſtille douze des vaiſſeaux de ſa flotte, ſous le commandement du Capitaine Antonio de Torres. Hoyeda revint quelques jours après, lui rendit compte de ſon expédition, & lui dit : que le ſecond jour, il étoit arrivé au paſſage d'une montagne preſque inacceſſible, à quelques lieues de laquelle il avoit rencontré un Cacique dont il avoit été très bien reçu : Que continuant ſon voyage, il étoit arrivé le ſixieme jour aux mines de Cibao, où il avoit vu les Indiens, qui tiroient l'or d'une

petite riviere, ce qu'ils virent aussi par la suite dans plusieurs autres de la même province. Cette information fut très agréable à l'Amiral, qui se rétablissoit alors d'une maladie occasionnée par la fatigue, & le mercredi 12 de Mars, il partit d'Isabella pour Cibao, avec tous ceux de ses gens, qui étoient en bonne santé, tant à pied qu'à cheval, laissant seulement une forte garde pour les deux vaisseaux & les trois caravelles sous le commandement de son frere Jacques Colomb. Cette précaution étoit très nécessaire à cause d'une conspiration qu'il avoit découverte à bord, formée par un certain Bernard de Pize, qu'il avoit amené d'Espagne, en qualité de Contrôleur pour leurs Majestés Catholiques. Ce Bernard avoit pris le temps de la maladie de l'Amiral, pour gagner quelques hommes déja mécontents de ce que sans se donner aucune peine, ils ne trouvoient pas autant d'or qu'ils l'avoient espéré, & mal satisfaits d'ailleurs des dispositions du nouvel établissement. Ils avoient formé le projet de se révolter contre l'Amiral, & de se saisir des vaisseaux dans lesquels

ils se proposoient de retourner en Espagne. La conspiration étant découverte, Colomb fit arrêter le chef, jusqu'à ce qu'il eût occasion de le renvoyer en Europe pour être jugé, & après avoir pris toutes les mesures convenables pour prévenir de pareilles mutineries, il partit pour Cibao, avec ce qui étoit nécessaire pour bâtir un fort dans cette province, & pour mettre en sureté ceux qu'il vouloit y laisser à amasser de l'or au milieu des Indiens. Afin d'intimider les sauvages & de leur inspirer du respect, il voulut faire montre de tout son monde, & fit passer ses gens par leurs villages en ordre de bataille, avec leurs armes & équipages, trompettes sonnantes & enseignes déployées. Il prit sa route le long de la riviere, qui passoit à Isabella : en traversa une autre moins large, d'où il se rendit dans une plaine agréable qui s'étend jusqu'au pied d'une montagne fort escarpée. Il y forma un passage qu'il appella *Puerto de los Hidalgos*, ou Pas des Gentilshommes, parce qu'il en avoit envoyé quelques-uns devant lui faire élargir la route, où les Indiens n'avoient fait qu'un

ſentier capable de donner paſſage à un ſeul homme à la fois. Le lendemain, ils entrerent dans une grande plaine, où ils firent cinq lieues, & arriverent le ſoir près d'une grande riviere qu'ils traverſerent ſur des radeaux & dans des Canots. Cette riviere, qu'ils nommerent de Canes ou des Joncs, tombe dans la Mer à Monte-Chriſto. Dans cette marche, ils paſſerent pluſieurs villes Indiennes, compoſées de maiſons rondes, couvertes de chaume, dont les portes avoient ſi peu de hauteur que pour y entrer il falloit ſe baiſſer exceſſivement. Les habitants paroiſſoient avoir tout en commun, ſans aucune notion de la propriété, comme elle eſt entre les Chrétiens. Ils voulurent prendre des Eſpagnols différentes choſes qui leur plaiſoient, & parurent très ſurpris de ce qu'on les en empêchoit. Toute la route étoit diverſifiée de hauteurs très agréables, couvertes de vignes ſauvages, d'aloës, de caſſiers & de ces arbres qu'on dit qui produiſent la ſcamonée.

Il ſe rend à Cibao.

Le vendredi 14 de Mars, l'Amiral partit de la riviere de Canes, & après avoir fait une lieue & demie,

COLOMB, Chap. VI.

An. 1494.

il arriva ſur le rivage d'une autre qu'il nomma la Riviere d'or, parce qu'il y trouva quelques pouſſieres & quelques grains de ce métal. Cette riviere étoit conſidérable : il la traverſa avec aſſés de difficulté, & trouva de l'autre côté une grande ville, dont les habitants avoient fermé les maiſons & barricadé les portes avec des roſeaux, qu'ils regardoient comme une défenſe impénétrable. Il s'arrêta cette nuit ſur le rivage d'une autre belle riviere, qu'il nomma la Riviere verte, & continuant ſon voyage, il paſſa le lendemain par quelques grandes villes fortifiées comme celles dont nous venons de parler. Ses gens étant fatigués, il s'arrêta la nuit ſuivante au pied d'une montagne eſcarpée, qu'il appella Port Cibao, parce que c'eſt en cet endroit que commence la Province de ce nom. Il fit partir de ce lieu quelques mulets pour aller chercher des rafraîchiſſements à Iſabella, & lorſqu'ils furent de retour, il entra le 16 de Mars dans la Province de Cibao. Elle eſt fort rude & fort pierreuſe : cependant elle a de bons paturages, & eſt arroſée par différentes rivieres

dans lesquelles on trouve beaucoup d'or, entraîné des montagnes. Dans toute cette Province, dont la grandeur égale celle du Portugal, il n'y a point d'arbres, ou au moins très peu, excepté sur les bords des rivieres, qui sont ornés de quelques Pins & de quelques Palmiers.

Il fait construire le fort S. Thomas.

Ce pays étant raboteux, & à 18 lieues au Nord d'Isabella, Colomb y fit bâtir un fort dans un endroit dont il trouva la situation agréable, & très avantageuse pour commander à tout le pays aux environs des mines, & pour protéger les Avanturiers Chrétiens. Il lui donna le nom de Saint Thomas, & y mit une garnison de cinquante-six hommes sous les ordres de Pierre Margaritte. Dans ce nombre il y avoit des Ouvriers de toute espece en état d'achever & de réparer le fort, qui fut construit de terre glaise & de bois, capable de résister aux entreprises des Indiens en quelque nombre qu'ils pussent être.

Après avoir reglé tout ce qui concernoit le nouvel établissement, l'Amiral retourna à Isabella, & trouva en chemin beaucoup de naturels du

COLOMB, Chap. VI. An. 1494.

pays, qui lui apportoient de leurs provisions, consistant principalement en ail & en une espece de pain. Le Dimanche 29 de Mars, il arriva à sa Colonie, où il trouva des melons en état d'être mangés, quoique la graine n'eût été qu'environ deux mois en terre. Les concombres vinrent à maturité en vingt jours, & les vignes sauvages du pays ayant été taillées produisirent des raisins très gros & très excellents. Le 30, un paysan moissonna des épis de bled semé à la fin de Janvier. La vesse, cultivée dans ce terrein, parvint à maturité vingt-six jours après qu'on l'eût mise en terre. Les pepins de fruits commencerent à bourgeonner en sept jours : le bois de vignes poussa dans le même temps : porta des grapes vertes en vingt-deux jours, & des cannes de sucre produisirent des boutons en aussi peu de temps. Ainsi l'Amiral fut également content du climat, du terrein & de l'eau qu'on trouva très pure, fraîche, saine & agréable au goût.

Le mardi premier d'Avril, il vint un exprès de Saint Thomas lui donner avis que le Cacique Caunabo

faisoit des préparatifs pour attaquer le fort. Cette nouvelle causa peu d'inquiétude à Colomb, qui savoit combien on devoit peu craindre les naturels du pays, tellement épouvantés à la vue des chevaux qu'aucun d'eux n'osoit en approcher. Cependant son intention étant de se remettre en mer avec ses trois caravelles pour aller à la découverte du Continent, il voulut laisser tout tranquille, & dans ce dessein, il renvoya à Saint Thomas un renfort de soixante & dix hommes, dont la plus grande partie eurent ordre de rendre les chemins plus praticables, & de sonder les gués des rivieres. Il finit aussi sa ville, qui fut percée de rues tirées au cordeau, avec une place convenable pour un marché, & y fit conduire de l'eau par un canal artificiel, sur lequel on bâtit un moulin à bled, ses gens n'étant pas habitués à la nourriture des habitants. Les provisions commençant à diminuer, il résolut de renvoyer toutes les bouches inutiles en Espagne, & de laisser seulement trois cents hommes dans l'Isle, ce qu'il jugea suffisant pour conserver ce pays sous la domination de leurs

COLOMB, Chap. VI.

An. 1494.

Majestés Catholiques. Il fut d'autant plus engagé à prendre ce parti qu'il y en avoit beaucoup à qui le climat ne pouvoit convenir, & qui y étoient malades, ou dans un état languissant. A l'égard de ceux qui jouissoient d'une bonne santé, & qui cependant étoient inutiles pour la ville, il leur ordonna de traverser l'Isle, afin de bien reconnoître le terrein, de s'accoutumer à la nourriture des Indiens, & d'imprimer la terreur dans l'esprit des habitants. Il les mit sous le commandement d'Hoyeda, qui eut ordre de marcher à Cibao, & de les donner à Pierre Margaritte, pour qu'il leur fît faire le tour de l'Isle, pendant qu'Hoyeda commanderoit dans Saint Thomas.

On arrête un Cacique prisonnier.

Le mardi 29 d'Avril, ils partirent d'Isabella au nombre de quatre cents, & après avoir traversé la riviere del Oro, ils prirent un Cacique, qu'Hoyeda fit mettre aux fers avec un de ses freres, pour l'envoyer à l'Amiral, après avoir ordonné de couper les oreilles à l'un de ses sujets dans le marché de la ville. Cette sévérité fut la suite d'une faute qu'ils avoient commise contre les Chrétiens dans la

route

route de Saint Thomas à Isabella : ce Cacique avoit envoyé cinq Indiens pour se joindre à trois Espagnols, & pour les aider à porter le bagage. Aussi-tôt qu'ils furent au milieu de la riviere, ils prirent la fuite avec les paquets dont ils étoient chargés, on s'en plaignit au Cacique, & au lieu de les punir de ce vol, il refusa de le rendre, & le convertit à son usage.

Un autre Cacique, qui demeuroit au-delà de la riviere, se confiant dans les services qu'il avoit rendus aux Espagnols, accompagna les prisonniers à Isabella, afin d'intercéder en leur faveur auprès de l'Amiral. Il fut reçu très gracieusement : mais Colomb, pour augmenter le prix de la grace qu'il avoit résolu d'accorder, ordonna que les criminels fussent conduits dans l'instant au supplice. Le médiateur, les voyant dans cette dangereuse situation, répandit un torrent de larmes, & demanda leur vie avec les plus vives instances : enfin l'Amiral la leur accorda & les fit remettre en liberté. Peu de temps après arriva un Cavalier de Saint Thomas ; il rapporta à l'Amiral qu'il avoit passé dans sa route par la ville du Cacique

COLOMB, Chap. VI.

An. 1494.

prisonnier, avoit délivré l'un après l'autre quatre Espagnols, dont les Indiens s'étoient rendus maîtres par forme de représailles, & avoit chassé environ quatre hommes que la seule vue de son cheval avoit mis en fuite.

Colomb établit un Conseil. Il remet à la voile.

Les vaisseaux étant préparés pour une nouvelle expédition, Colomb établit pour gouverner l'Isle un Conseil, composé de son frere Jacques Colomb, qu'il nomma Président, de F. Boyle & de Pierre Ferdinand Coronell pour Régents, avec Alonzo Sanchès de Carvajal, Recteur de Basca & Jean de Luxan de Madrid, Gentilshommes de leurs Majestés Catholiques. Ensuite il mit à la voile pour le port de Guacanagari, & ce Cacique prit la fuite à son approche. Le samedi 26 d'Avril, il toucha à l'Isle de Tortuga, où les courants l'obligerent de jetter l'ancre, & d'y demeurer jusqu'au mardi 29. Alors étant favorisé d'un bon vent, il doubla le Cap Saint Nicolas, d'où il s'avança vers Cuba, dont il rangea la côte occidentale, & entra dans une grande Baye, qu'il nomma Puerto-Grande, à cause de son étendue, & de la pro-

An. 1494.

fondeur de l'eau. Il y jetta l'ancre, & ses gens prirent une grande quantité d'huitres & d'autres poissons. Continuant son cours le long de cette côte, un grand nombre d'Indiens vinrent à bord dans leurs canots, avec des présents de pain, d'eau & de poissons: on leur donna en échange quelques petites sonnettes, des bracelets, & d'autres bagatelles, dont ils se trouverent très contents.

Il arrive à la Jamaïque.

Le samedi 3 de Mai, l'Amiral fit voile pour la Jamaïque, où on lui dit qu'il y avoit une grande quantité d'or: il jetta l'ancre le lundi suivant dans cette Isle, qu'il trouva la plus belle & la plus peuplée de toutes celles qu'il avoit vues jusqu'alors. Une multitude étonnante des naturels du pays vint à bord dans des canots de différentes grandeurs pour faire des échanges de leurs provisions, qu'ils troquerent contre des bagatelles de la plus petite valeur. Le lendemain, il cotoya l'Isle, & envoya ses chaloupes sonder l'entrée de quelques ports: mais elles furent entourées par des canots pleins d'hommes armés, qui paroissoient disposés à des actes d'hostilité. Les Espagnols,

COLOMB, Chap. VI.

An 1494.

résolus d'entrer dans Puerto-bueno, les saluerent d'une volée de fléches, six ou sept furent blessés & les autres si intimidés qu'ils prirent précipitamment la fuite. Dans ce port fait en fer à cheval, on radouba le vaisseau de l'Amiral, qui avoit fait une voye d'eau, & il en partit le mardi 13 pour retourner à Cuba, & pour s'assurer si c'étoit une Isle ou un Continent. Le même jour, un Indien très jeune de la Jamaïque vint à bord demander à accompagner l'Amiral en Espagne, & quoique plusieurs de ses parents & de ses compatriotes le suivissent les larmes aux yeux, le pressant vivement de retourner, il persista dans sa résolution, & Colomb donna ordre de le traiter avec douceur.

Il découvre un grand nombre d'Isles qu'il nomme le Jardin de la Reine.

Le mercredi, il doubla un Cap de Cuba, qu'il nomma de Santa-cruz, & comme il suivoit toujours la côte, il fut surpris par un orage furieux, accompagné de tonnerres & d'éclairs, & d'autant plus dangereux qu'ils étoient embarrassés dans des bas fonds & des courants, qui les empêchoient de tenir sur leurs voiles. Toute cette mer est parsemée tant

au Nord qu'au Nord-eſt, d'un grand nombre d'Iſles baſſes, petites & couvertes de ſable ; dont quelques-unes paroiſſent à peine ſur la ſurface de l'eau, ce qui rend la navigation extrêmement difficile : mais à meſure qu'ils approchoient de Cuba, elles leur paroiſſoient plus élevées & plus agréables. Ne pouvant leur donner un nom à chacune en particulier, il les nomma toutes enſemble le Jardin de la Reine. Le lendemain, elles parurent ſe multiplier de tous les côtés, & les hommes d'équipage en compterent juſqu'à cent ſoixante, ſéparées par des canaux navigables, dont quelques-uns ſervirent à faire paſſer les vaiſſeaux. Ils apperçurent ſur ces Iſles un grand nombre de Grues auſſi rouges que de l'écarlate, & beaucoup de Tortues, qui laiſſoient leurs œufs ſur le ſable où le ſoleil les fait éclorre. Ils virent auſſi des Corneilles ſemblables à celles d'Eſpagne, & un nombre infini de petits oiſeaux, qui chantoient mélodieuſement ; enfin ils y trouverent l'air auſſi doux que s'il eût été chargé de l'odeur des roſes, & de toutes ſortes d'autres fleurs odoriférantes.

An. 1494.

CHAPITRE VII.

Pêche ſinguliere des Indiens : Colomb revient à Cuba : Il retourne à Hiſpaniola : Il eſt attaqué d'une fievre putride : Il eſt joint par ſon frere Barthelemi : Révolte des Indiens : Mauvaiſe conduite de quelques Eſpagnols.

Pêche ſinguliere des Indiens.

DANS un de ces paſſages, ils trouverent un canot avec des pêcheurs, qui voyant approcher la chaloupe, lui firent ſigne de s'arrêter juſqu'à ce qu'ils euſſent achevé leurs opérations, qui étoient aſſés ſingulieres. Ils avoient attachés par la queue à des lignes ou filets faits en rond certains petits poiſſons, nommés Rèves, qui ſont accoutumés à chercher les autres poiſſons, auxquels ils s'attachent ſi fortement par le moyen d'une glu ou viſcoſité qui leur eſt particuliere, que les pêcheurs les tirent tous les deux enſemble. On leur vit prendre de cette façon une Tortue, mais le Rève étoit bleſſé au dos,

partie par laquelle il s'attache ordinairement pour éviter les dents de sa proye. C'est ainsi qu'ils attaquent des Goulus de mer, & d'autres poissons très gros. Les Indiens ayant retiré tranquillement leurs lignes, vinrent à bord de l'Amiral, & lui présenterent le poisson qu'ils avoient pris, pour lequel il leur donna quelques bagatelles. Il continua son cours, quoiqu'il commençât à manquer de provisions, & que sa santé fût très alterée par la fatigue & le peu de repos. Il n'osoit s'y livrer au milieu d'un si grand nombre d'Isles inconnues, qui chaque nuit produisoient du côté de l'Est un brouillard épais, suivi de tonnerres & d'éclairs, qui se dissipoient au lever de la lune. Durant la nuit, le vent venoit ordinairement du rivage : mais au point du jour, il se tournoit presque toujours à l'Est, & paroissoit suivre le mouvement diurne du soleil.

Le jeudi 22 de Mai, l'Amiral descendit dans une Isle un peu plus grande que les autres; il la nomma Sainte Marie, & entra dans une ville abandonnée des habitants, où il ne trouva que du poisson, avec quelques

COLOMB, Chap. VII. An. 1494.

chiens semblables à des mâtins. Il dirigea ensuite son cours au Nord-est, & trouva encore beaucoup d'embarras & de fatigue, étant obligé de naviguer au milieu d'une quantité d'Isles & de bas-fonds, où il falloit avoir toujours la sonde à la main. Malgré cette précaution, & toutes les autres qu'ils pouvoient prendre, le vaisseau touchoit souvent, sans qu'il fût possible d'éviter ce danger. Toutes ces difficultés jointes aux autres considérations dont nous avons déja parlé, l'obligerent enfin d'abandonner le dessein qu'il avoit formé de continuer ses recherches du côté de l'Est, avant de retourner en Espagne.

Colomb revient à Cuba.

Comme il manquoit d'eau, il descendit encore à Cuba, où l'un de ses mariniers s'étant avancé entre les arbres pour chercher du gibier, vit environ trente hommes armés de lances & de bâtons qu'ils nomment Macanas. L'un d'eux avoit un habit ou veste blanche, qui lui descendoit jusqu'aux genoux, & il étoit porté par deux autres hommes avec de longs habillements de la même étoffe. Le marinier remarqua que ces trois

An. 1494.

étoient aussi blancs que des Espagnols: mais il ne put lier conversation avec eux, parce que les voyant en aussi grand nombre, il retourna à ses compagnons, & que les Indiens continuerent leur chemin, sans regarder derriere eux. Le lendemain, l'Amiral envoya une partie de son équipage à terre pour vérifier ce rapport : mais ses gens trouverent les bois & les marais si impraticables qu'il ne leur fut pas pas possible de rien découvrir.

A dix lieues environ de cet endroit ils virent des maisons, dont les habitants vinrent à eux dans des canots avec de l'eau & des provisions de la nourriture du pays. L'Amiral en fit retenir un pour servir d'interpréte, en lui promettant de le renvoyer en sureté, aussi-tôt qu'il leur auroit donné des instructions convenables pour leur voyage, & des éclaircissements nécessaires sur le pays. L'Indien, content de cette promesse, fit entendre que Cuba étoit une Isle, dont toutes les côtes étoient fort basses, & entourées d'autres petites Isles: Que le Roi ou Cacique de la partie occidentale ne parloit jamais à ses sujets:

COLOMB, Chap VII.

An. 1494.

mais qu'il faisoit connoître ses volontés par certains signes, & qu'elles étoient aussi-tôt exécutées. Le lendemain 11 de Juin, l'Amiral se trouva enfermé entre deux de ces Isles, & obligé de faire remorquer les vaisseaux par-dessus un bas-fonds où il n'y avoit pas plus d'un pied d'eau. Lorsqu'ils furent encore plus proches de Cuba, ils virent une telle quantité de grandes Tortues qu'elles couvroient presque la surface de la mer. Le lendemain le soleil leur fut caché par une nuée de Corneilles qui venoient du côté de la mer, & s'arrêterent sur les Isles, où ils virent aussi une multitude de pigeons & d'autres oiseaux : ce qui fut suivi de tant de papillons que le jour en fut obscurci depuis le matin jusqu'au soir, où ils furent entraînés par un deluge de pluye.

Le vendredi 13 de Juin, l'Amiral manquant d'eau & de bois, jetta l'ancre à l'Isle Evangelista, qui peut avoir environ trente lieues de tour, & après avoir pourvu ses vaisseaux de ce qui leur manquoit, il dirigea son cours vers le Sud, dans l'espérance de trouver un autre passage : mais après

avoir fait quelques lieues dans une eſpèce de canal, il trouva que c'étoit une baye, & fut obligé d'en regagner l'embouchure. Il s'avança le 25 vers quelques autres petites Iſles qu'il voyoit au Nord-oueſt, où la mer paroiſſoit de différentes couleurs, ſans doute à cauſe du peu de profondeur de l'eau & de la nature du fond qu'on voyoit au travers. Retournant à la côte de Cuba, il fut obligé faute de vent de s'arrêter du côté de l'Eſt, & le 30, pendant qu'il étoit occupé à écrire ſur ſon journal, ſon vaiſſeau toucha ſi fortement qu'on ne put le dégager qu'avec beaucoup de difficulté & même de dommage. Enfin outre les peines que lui cauſoit le peu de profondeur de l'eau & le peu de paſſage entre les Iſles, il étoit encore exceſſivement incommodé de pluyes, qui tomboient régulierement tous les ſoirs en grande abondance.

Le 7 de Juillet, ils deſcendirent pour entendre la Meſſe, & furent viſités par un vieux Cacique de la Province, qui aſſiſta au ſervice Divin avec beaucoup d'attention. Il leur fit connoître qu'il croyoit en un Être ſuprême, qui dans une autre vie récompenſe la

vertu & punit le vice : Il avoit formé liaiſon avec quelques chefs d'Hiſpaniola, qui avoient été à la Jamaïque, & à la partie occidentale de Cuba, où le Cacique portoit un habillement ſemblable à celui des Prêtres.

Le mercredi 16 de Juillet, l'Amiral remit en mer, quoique très incommodé de la pluye & des vents, qui à ſon approche du Cap de Santa-cruz formerent tout-à-coup une ſi furieuſe tempête que les vaiſſeaux furent preſque renverſés avant qu'on pût freſler les voiles. Ils prirent une ſi grande quantité d'eau que les hommes ne purent les en ſoulager qu'avec une extrême difficulté & à force de pomper, quoiqu'ils fuſſent déja épuiſés par la fatigue & le manque de proviſions. On avoit été obligé de réduire la portion de chacun à une livre de biſcuit gâté, & à une chopine de vin par jour, à quoi l'Amiral s'étoit lui-même aſſujetti. Dans cette détreſſe, ils doublerent le Cap de Santa-cruz le 18, & furent reçus très favorablement par les Indiens, qui leur fournirent du pain de racines grattées qu'ils appelloient Cazabi, beaucoup de poiſſons, & quantité

d'excellents fruits. Après ce rafraîchissement, ils gagnerent la Jamaïque le 22 de Juillet : la cotoyerent du côté de l'Ouest : y trouverent de très bons ports, & jugerent qu'elle pouvoit avoir quatre-vingt miles de tour.

COLOMB, Chap. VII.

An. 1494.

Il retourne à Hispaniola.

Le temps étant redevenu favorable, Colomb remit à la voile, faisant route à l'Est, & le mercredi 20 d'Aout, il aborda à la côte occidentale d'Hispaniola. Il nomma Cap Saint Michel, la Pointe la plus avancée, éloignée d'environ trente lieues de la partie la plus orientale de la Jamaïque : mais on le connoît à présent sous le nom de Cap Tiburon. Le samedi 23., il reçut à bord la visite d'un Cacique, qui l'appella par son nom, & prononça quelques mots Espagnols. Vers la fin du mois, il jetta l'ancre dans une Isle qu'on nomma Alto-Velo, après avoir perdu de vue les deux autres vaisseaux qui étoient sous ses ordres. Dans cet endroit, les hommes tuerent huit veaux marins endormis sur le rivage, & prirent une grande quantité de pigeons & d'autres oiseaux, qui n'étant pas accoutumés à la cruauté de l'espèce humaine,

restoient tranquilles, & sembloient présenter d'eux-mêmes la tête au coup dont on les assommoit. Six jours après, les autres vaisseaux l'ayant rejoint, ils gagnerent une Isle nommée Beata, à douze lieues d'Alto-Velo, & cotoyerent ensuite Hispaniola, où ils virent une plaine charmante, qui s'étendoit environ à un mile de la mer, & étoit tellement peuplée que dans l'espace d'une lieue, il sembloit que ce fût une ville continuelle, auprès de laquelle étoit un lac de cinq lieues de long de l'Est à l'Ouest. Les habitants vinrent à bord dans leurs canots, & rapporterent à l'Amiral qu'ils avoient été visités par quelques Espagnols d'Isabella, où tout étoit en bon état. Il fut très satisfait de cette nouvelle, & envoya aussi-tôt neuf hommes pour joindre sa colonie en traversant l'Isle, & pour lui apprendre son heureux retour, pendant qu'il cotoyeroit la partie orientale avec ses vaisseaux. Ce fut dans ce cours qu'ayant envoyé sa chaloupe faire de l'eau près d'une grande ville, les Indiens vinrent pour s'opposer à la descente de ses gens, avec des arcs & des fléches empoi-

sonnées: montrant des cordes, dont ils menaçoient de lier les Chrétiens: mais à peine les chaloupes eurent joint le rivage qu'ils jetterent bas les armes, demanderent l'Amiral, & lui offrirent tout ce qu'ils possédoient.

An. 1494.

Il est attaqué d'une fievre putride.

Près de cet endroit, les Espagnols virent dans la mer un poisson gros comme une baleine, avec des écailles sur le dos aussi grandes que des Tortues. Il élevoit au-dessus de l'eau une tête de la grosseur d'un tonneau, & montroit une longue queue semblable à celle des Tons, avec deux grandes nageoires sur les côtés. La vue de cet Animal, jointe à quelques autres signes, fit juger à l'Amiral que le temps changeroit dans peu, & cherchant quelque endroit où il pût être en sureté, sa bonne fortune lui fit découvrir une Isle, que les habitants nommoient Adamanai près de la partie orientale d'Hispaniola. Il jetta l'ancre entre les deux, & près d'une autre petite Isle. Il y eut alors une éclipse de lune, suivie d'une furieuse tempête, qui dura plusieurs jours, & il fut obligé de rester en cet endroit jusqu'au 20, très inquiet du sort des deux autres vaisseaux, qui

COLOMB, Chap. VII.

An. 1494.

n'avoient pu se ranger avec lui. Cependant il ne leur arriva aucun accident, & ils rejoignirent bien-tôt l'Amiral, qui remit à la voile, gagna le 24 la pointe la plus orientale d'Hispaniola, & passa ensuite près d'une petite Isle que les Indiens appellent Mona. Lorsqu'il alloit de cette Isle à Saint Jean de Borriguen, il fut attaqué d'une fievre putride & léthargique, causée par la fatigue qu'il avoit soufferte. Il fut tout-à-coup privé de sa mémoire & de ses sens, & ses gens le voyant dans cette situation résolurent d'abandonner le dessein qu'il avoit de découvrir les Caraïbes. Ils prirent la résolution de retourner à Isabella, où ils arriverent en cinq jours. Le 25 de Septembre, l'Amiral recouvra l'usage de la raison, & la fievre le quitta: mais il lui resta une foiblesse qui dura cinq mois.

Il est joint par son frere Barthelemi.

Il trouva à Isabella son frère Barthelemi, dont les offres avoient enfin été favorablement écoutées à la Cour d'Angleterre. Il en étoit parti pour retourner en Espagne, & avoit appris les succès de son frère Christophe par le Roi de France Charles VIII. qui lui avoit fait donner cent écus d'or pour

An. 1494.

son voyage. Avec ce secours, Barthelemi fit la plus grande diligence pour retourner en Espagne, dans l'espérance d'y rencontrer l'Amiral : mais il étoit parti pour son second voyage, avant que son frère arrivât à Seville, cependant il le suivit avec trois vaisseaux dont leurs Majestés Catholiques lui donnerent le commandement. Quand les deux frères se furent rejoints, l'Amiral nomma Barthelemi Gouverneur des Indes, ce qui par la suite occasionna quelques disputes, le Roi & la Reine prétendant que Christophe n'avoit pas le pouvoir de conférer une telle place. Cependant ce différent fut accommodé, & leurs Majestés la lui confirmerent sous le titre d'Adelantade, ou Lieutenant des Indes.

Révolte des Indiens.

Mauvaise conduite de quelques Espagnols.

Le secours & la compagnie de Barthelemi furent une grande consolation pour l'Amiral, qui en retira beaucoup de services : mais il eut de grands troubles & de vives inquiétudes, causés par la mauvaise conduite de Pierre Margaritte, qui avoit occasionné une révolte des Indiens. Cet Officier, au lieu d'obéir à Colomb en traversant & réduisant l'Isle

An. 1494.

avec trois cents soixante fantassins & quatorze cavaliers qu'il avoit laissés sous ses ordres, campa dans une grande plaine, nommée Vega-Real, à dix lieues d'Isabella, d'où il écrivit des lettres insolentes, & envoya même des ordres au Conseil, sur lequel il n'avoit aucune autorité. Voyant qu'il lui étoit impossible d'usurper le suprême commandement, & craignant que l'Amiral à son retour ne lui fît rendre compte de sa conduite, il s'embarqua dans le premier vaisseau qui fit voile pour l'Espagne, sans donner aucune raison de son départ, & sans disposer des hommes qui étoient sous son commandement. Chacun d'eux se trouvant libre de suivre sa propre inclination, ils s'étoient dispersés dans tout le pays, avoient enlevé les femmes & les effets des Indiens, & commis tant de violence, qu'ils avoient entiérement aliéné l'esprit des habitants, & les avoient même obligés d'avoir recours à la vengeance.

Gualiguana, Cacique de la Magdelaine, attaqua quelques partis séparés, tua dix Espagnols, & mit le feu à une maison où il y en avoit onze

An. 1494.

malades. On commit de semblables cruautés dans les autres parties de l'Isle, & il en auroit péri un nombre bien plus grand, si l'Amiral ne fût arrivé à temps pour soutenir sa colonie. Il fut extrêmement affligé de ce que l'insolence & la barbarie des Chrétiens avoient rendus les Indiens leurs ennemis mortels, & certainement si les habitants avoient été bien unis pour leur propre défense, ils auroient aisément secoué le joug des Espagnols. Ils étoient quatre Rois ou Caciques principaux, nommés Caunabo, Guacanagari, Béhéchico & Guarconex, dont chacun avoit sous lui soixante & dix ou quatre-vingt petits Princes, qui ne payoient pas de tribut, mais qui étoient obligés quand on les mandoit de les aider dans la guerre, & dans la culture des terres. Guacanagari conservoit une ferme amitié pour les Chrétiens, & lorsqu'il visita l'Amiral à son retour, il lui assura qu'il n'avoit en aucune façon aidé ni assisté ceux qui avoient fait quelque tort aux Espagnols, & qu'au contraire, il avoit protegé & soutenu cent d'entr'eux, ce qui lui avoit attiré le mécontentement des

COLOMB, Chap. VII.

An. 1494.

autres Rois. Il ajouta que Béhéchico avoit tué une de ses femmes ; que Caunabo lui en avoit enlevé une autre, & il implora le secours de Colomb pour r'avoir celle qui étoit vivante, & pour venger la mort de la seconde. L'Amiral avoit eu tant de preuves de l'humanité & de l'affection de ce Cacique, qu'il résolut de réparer le tort qu'on lui avoit fait. Il avoit de plus intérêt à fomenter la division entre les chefs des Indiens, plus aisés à assujettir quand ils seroient désunis. On prit quelques-uns de ceux qui avoient tué des Espagnols, on en fit mourir plusieurs, & l'on envoya les autres en Espagne avec quatre vaisseaux qui partirent au mois de Février sous le commandement d'Antonio de Torres.



CHAPITRE VIII.

Guerre contre les Indiens : Colomb ſoumet toute l'Iſle, & lui impoſe tribut : Productions d'Hiſpaniola : Religion des habitants : Colomb part pour revenir en Europe : Iſle habitée par des femmes : Il arrive en Eſpagne : Dom Juan de Fonſeque devient ſon ennemi.

LE 24 de Mars 1495, Colomb partit d'Iſabella avec Guacanagari pour faire la guerre aux Indiens leurs ennemis, qui s'étoient aſſemblés au nombre de cent mille hommes, au lieu que les Chrétiens n'étoient que deux cents, avec vingt chevaux & autant de dogues. Guerre contre les Indiens.

Il rencontra l'ennemi le ſecond jour de ſa marche, & partageant ſon armée en deux corps, il donna le commandement de la moitié à ſon frere, afin d'attaquer de deux côtés à la fois, pour jetter la terreur & la confuſion parmi les Indiens répandus dans la plaine. Suivant cette diſpo-

COLOMB, Ch. VIII.

An. 1495.

sition, les Espagnols les mirent d'abord en désordre par une décharge d'arbalêtres & de mousquets : tomberent ensuite sur eux avec leurs chevaux & leurs chiens, & les chargegerent avec tant de furie, que cette multitude peu aguérie fut aussi-tôt en déroute, & prit la fuite de différents côtés avec la plus grande précipitation. Plusieurs furent tués dans la poursuite, & l'on fit un grand nombre de prisonniers, entr'autres Caunabo avec toutes ses femmes & ses enfants. Ce Cacique avoua qu'il avoit tué vingt Chrétiens demeurés à la Nativité avec Pierre de Arena, & que son intention avoit été d'en faire de même à Isabella, où il se feroit introduit sous l'apparence d'amitié. Cette confession, jointe à ce qu'il avoit été pris dans une rébellion actuelle, parut si importante, que l'Amiral jugea à propos de l'envoyer avec toute sa famille en Espagne, pour que leurs Majestés Catholiques jugeassent elles-mêmes du traitement qu'il méritoit.

Colomb soumet toute l'Isle, & lui impose un tribut.

Cette victoire, & la prise de Caunabo intimiderent tellement les Indiens qu'en un an l'Amiral réduisit

An. 1495.

toute l'Isle sans tirer l'épée, & imposa un tribut qui devoit être payé tous les trois mois au Roi & à la Reine d'Espagne. Chaque habitant de Cibao, au-dessus de quatorze ans fut taxé à donner plein une clochette de cheval de poudre d'or, & tous les autres à vingt-cinq livres de coton par tête. Ceux qui avoient payé recevoient une marque d'étaim ou de cuivre pour les distinguer de ceux qui n'avoient pas satisfait au payement. Ce réglement ayant été fait à la satisfaction de toutes les parties, les habitants devinrent si tranquilles & si pacifiques qu'un seul Espagnol pouvoit traverser toute l'Isle en sureté, & étoit reçu partout avec autant d'hospitalité que de considération, quoique les maladies du climat, & le changement de nourriture eussent alors réduit la colonie au-dessous du tiers de ceux qui avoient débarqué à Isabella.

Productions d'Hispaniola. Religion des habitants.

Durant cet intervale de paix, les Espagnols acquirent des connoissances plus étendues sur les mœurs & sur les usages des naturels du pays, ainsi que sur plusieurs autres particularités. Ils apprirent que l'Isle pro-

COLOMB, Ch. VIII.

An. 1495.

duisoit du cuivre, de l'azur, de l'ambre, de l'ébène, du cèdre, de l'encens, une espece de canelle amère, des épices, du poivre long, & un grand nombre de mûriers dont les feuilles pouvoient être d'un grand usage pour l'entretien des manufactures de soye. Par rapport à la religion, l'Amiral a écrit lui-même, que non-seulement dans cette Isle, mais encore dans les autres, ainsi que dans le Continent, chaque Roi ou Cacique avoit une maison séparée pour le logement & pour le service de certaines idoles de bois, qu'ils appelloient Cemis, devant lesquelles ils faisoient beaucoup de cérémonies & de prieres avec grande dévotion. Il y avoit dans chacun de ces temples une table ronde en forme de plat, où l'on conservoit une poudre qu'on mettoit sur la tête de l'Idole. Les dévots la respiroient par une cane creuse, formée de deux branches, en répétant un jargon inintelligible, & par le moyen de cette poudre, ils tomboient dans une espece d'ivresse. Ces images avoient différents noms donnés sans doute par les ancêtres du Cacique qui les possédoit:

Quelques-unes

Quelques-unes étoient en plus haute réputation que les autres, d'où il arrivoit qu'un Cémi de distinction étoit souvent dérobé. Dans la célébration de leurs fêtes, ils évitoient avec soin les Chrétiens, & ne souffroient pas qu'ils entrassent dans le lieu de leurs dévotions. Quelques Espagnols s'étant jettés brusquement dans une de ces maisons, le Cémi commença à crier contre eux avec force en langage Indien, parce que l'idole étant creuse, il y avoit un tuyau, dont l'extrémité répondoit à un coin obscur de la maison, où un homme caché dans des feuilles & des branchages disoit ce que lui avoit dicté le Cacique. Les Chrétiens découvrirent cette tromperie en renversant le Cémi d'un coup de pied : mais le Cacique les supplia avec instance de ne pas en parler à ses sujets, parce que cela lui ôteroit le moyen de les contenir sous son obéissance. Presque tous les chefs avoient aussi trois pierres, qu'eux & leurs sujets adoroient avec grande dévotion. Ils disoient que l'une présidoit sur les bleds & sur les autres grains, que la seconde soulageoit les femmes en

COLOMB, Ch. VIII.

An. 1496.

mal d'enfant, & que la troisieme répandoit ses influences sur le temps. Quand un Indien malade paroissoit hors de toute espérance, on l'étrangloit par ordre du Cacique, & ses parents avoient le choix de le faire brûler, enterrer, ou embaumer. Il y en avoit qu'on mettoit dans des hamacs avec du pain & de l'eau auprès de leurs têtes après les avoir embaumés & desséchés : d'autres étoient déposés dans des grottes ou cavernes avec les mêmes provisions. On interrogea Caunabo sur la vie à venir, & il répondit qu'après sa mort, il iroit dans une certaine vallée, où il trouveroit ses parents & ses ancêtres, & que dans cet endroit, ils boiroient, mangeroient & jouiroient de tous les plaisirs des sens dans la plus haute perfection.

Colomb part pour revenir en Europe.

L'Isle d'Hispaniola étant alors dans un état de paix & de soumission, la colonie d'Isabella bien établie, & trois forts élevés dans des cantons différents pour la sureté des Espagnols, l'Amiral résolut de retourner en Castille, rendre compte de tout ce qu'il avoit fait, & se justifier sur plusieurs accusations calomnieuses, que des

personnes envieuses & mal intentionnées avoient formées contre lui, & contre son frere. Il revint donc à ses vaisseaux le jeudi 10 de Mars 1496 avec deux cents vingt-cinq Espagnols & trente Indiens, qu'il embarqua sur deux caravelles nommées la Santa-cruz & la Nina, & après avoir levé l'ancre de grand matin, il partit d'Isabella, & commença à faire route à l'Est.

Le mardi 22, il doubla le Cap le plus oriental de l'Isle, & continua le même cours jusqu'au 6 d'Avril, quoique le vent lui fût contraire : mais voyant alors que ses provisions diminuoient, & que ses hommes étoient fatigués & découragés, il dirigea sa route plus au Sud vers les Isles Caraïbes, & jetta l'ancre à Marigalante le samedi 9. Le lendemain, il s'avança à la Guadeloupe, & envoya sa chaloupe à terre : mais une grande quantité de femmes armées d'arcs & de fléches sortirent d'un bois, pour s'opposer à la descente de ses gens. Les Espagnols envoyerent deux Indiennes à la nage dire à ces femmes qu'ils ne demandoient que des provisions, pour lesquelles

COLOMB, Ch. VIII.

An. 1496.

ils leur donneroient des récompenses considérables. Lorsqu'elles furent instruites des intentions des Chrétiens, elles leur firent signe de faire voile du côté du Nord, où leurs maris leur fourniroient tout ce qui leur seroit nécessaire. Suivant cet avis, les vaisseaux cotoyerent l'Isle: mais un grand nombre d'habitants parurent sur le rivage, envoyerent plusieurs volées de fléches sur les chaloupes, & voyant que les Espagnols faisoient force de rames pour aborder, ils se mirent en embuscade dans les bois voisins : d'où ils furent bientôt chassés par le canon des vaisseaux. Ils abandonnerent aussi-tôt leurs maisons & leurs effets : tout fut pillé & détruit par les Chrétiens, qui savoient la façon de préparer leurs vivres, se mirent aussi-tôt à l'ouvrage, & firent une quantité de pain suffisante pour fournir à leurs besoins. Dans ces maisons Indiennes, qui étoient quarrées, contre la pratique des autres Isles, ils trouverent de grands perroquets, du miel, de la cire & du fer, dont les habitants se faisoient des haches, trouverent aussi des toiles pour les tentes, & virent un bras d'homme qui rôtissoit à une broche,

Pendant qu'une partie de l'équipage étoit occupée à faire du pain, l'Amiral détacha quarante hommes pour prendre quelque connoissance du pays. Ils revinrent le lendemain avec trois enfants & dix femmes, dont l'une étoit celle d'un Cacique, qui avoit été prise par un homme des Canaries extrêmement léger à la course. Malgré son agilité, il n'auroit pu s'en rendre maître, si elle ne se fût retournée le voyant seul, & ne fût venue sur lui avec une pleine confiance de s'en rendre elle-même maîtresse. Elle l'avoit saisi, jetté à terre, & l'auroit étouffé, si quelques-uns de ses compagnons ne fussent accourus à son secours. Ces femmes qui en général étoient extrêmement grasses & épaisses, avoient les jambes couvertes d'une piece de coton, qui leur prenoit depuis les genoux jusqu'à la cheville du pied, & portoient de longs cheveux épars, flottants sur leurs épaules : mais tout le reste de leurs corps étoit entierement nud. Cette Dame Captive leur dit que l'Isle n'étoit habitée que par des femmes, & que dans tout ce qui s'étoit présenté pour

COLOMB, Ch. VIII.

An. 1496.

Isle habitée par des femmes.

COLOMB, Ch. VIII. An. 1496.

s'oppoſer à leur deſcente, il n'y avoit que quatre hommes, leſquels même s'y étoient rencontrés par hazard: mais qu'en certains temps de l'année il en venoit des autres Iſles pour la propagation de l'eſpèce. Il y avoit encore une autre Iſle qu'il nomma Matrimonio, habitée par de ſemblables Amazones, qui paroiſſoient avoir toute la force des hommes, & une étendue de connoiſſances qui ne ſe trouvoit pas dans ceux du Pays, où l'on ſe régloit ſeulement ſur le Soleil pour les jours, & ſur la Lune pour les nuits, au lieu que ces femmes avoient quelque teinture d'Aſtronomie, & meſuroient le temps par le lever & le coucher des Étoiles.

L'Amiral remit à la voile de la Guadeloupe le mercredi 20 d'Avril, après avoir muni ſes vaiſſeaux de pain, de bois & d'eau; fait des préſents aux habitants qu'on avoit pris, & les avoir remis à terre, excepté la principale femme & ſa ſœur, leſquelles préférerent de paſſer en Eſpagne avec Caunabo, qui étoit né aux Caraïbes, quoiqu'il fût Cacique à Hiſpaniola.

Le 20 de Mai, les vaiſſeaux étant à cent lieues Oueſt des Açores, ſe

trouverent encore en disette de provisions, & l'on fut obligé de restraindre chaque homme à six onces de pain, avec un peu moins d'une pinte de vin par jour. L'Amiral remarqua dans cet endroit que les Compas de mer Hollandois varioient d'un degré entier, au lieu que ceux de Gènes n'éprouvoient que très peu de variations.

COLOMB, Ch. VIII.

An. 1496.

Il arrive en Espagne.

Tous les Journaux n'étoient plus d'accord depuis quelque temps: selon celui de l'Amiral, on devoit être près de la terre d'Odenicra entre Lisbonne & le Cap Saint-Vincent, d'autres vouloient qu'on fût vers la Galice, & d'autres prétendoient être dans le Canal d'Angleterre. La disette devint si grande, que plusieurs proposerent de manger les Indiens, & que d'autres opinerent à les jetter dans la mer, pour ménager le peu de provisions qui restoient. L'Amiral rejetta ces cruels expédients, & employa toute son autorité & son adresse en faveur de ces malheureuses créatures. Le lendemain, il reçut la récompense de son humanité, par la découverte de la terre, ce qui s'accorda si bien avec son calcul, que tous ses gens

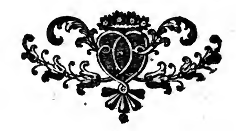
COLOMB, Ch. VIII. le regarderent comme un Prophete en ce qui concernoit la marine.

An. 1496. Auſſi-tôt qu'il fut débarqué, il ſe rendit à Burgos, où il fut reçu très favorablement de leurs Majeſtés Catholiques, qui y célébroient les nôces de leur fils le Prince Dom Juan avec Marguerite d'Autriche, fille de l'Empereur Maximilien. Colomb préſenta au Roi & à la Reine différentes productions particulieres aux Indes, des oiſeaux, des animaux terreſtres, des arbres, des plantes, des inſtruments & des uſtenſiles, avec différentes ceintures, des maſques ornés de plaques d'or, & une grande quantité du même métal, tant en poudre qu'en grains de diverſes groſſeurs, depuis celle d'un grain de veſſe juſqu'à celle d'un œuf de pigeon.

Dom Juan de Fonſeque devient ſon ennemi.

Après avoir rendu compte de ſa conduite, à la ſatisfaction de leurs Majeſtés, l'Amiral demanda avec de preſſantes inſtances qu'on envoyât du ſecours à la Colonie, qu'il avoit laiſſée dans une grande diſette d'hommes & de beaucoup de choſes néceſſaires. Malgré toutes ſes ſollicitations, la Cour agit avec tant de lenteur, qu'il ſe paſſa dix ou douze

mois avant qu'il pût obtenir ce secours. On le fit partir enfin dans deux vaisseaux commandés par Pierre Fernandez Coronell, & Colomb resta à la Cour, pour solliciter l'armement d'une flotte, telle qu'il la jugeoit convenable, afin de la conduire lui-même aux Indes Occidentales. Il fut retardé très long-temps par la négligence & par l'avarice mal entendue des Ministres, principalement de Dom Juan de Fonseca, alors Archidiacre de Seville, & depuis Archevêque de Burgos. Il devint ennemi déclaré de l'Amiral, & fut à la tête de ceux qui par la suite lui attirerent la disgrace de leurs Majestés Catholiques.



CHAPITRE IX.

Colomb part pour un troisieme voyage : Il sépare son Escadre : Il relâche à Saint Jago : Il découvre l'Isle de la Trinité : Il découvre le Continent : Danger qu'il court sur cette côte : Il est bien traité par les habitants de celle de Paria : Il revient à Saint Domingue : Troubles dans la Colonie : Révolte de Roldan. Arrivée de deux vaisseaux Espagnols.

Colomb part pour un troisieme voyage.

COLOMB ayant apporté les plus grands soins pour tout ce qui étoit nécessaire à son expédition, mit à la voile de la baye de San-Lucar de Barrameda le 30 de Mai

An. 1498.

1498, avec six vaisseaux chargés de provisions, & de tout ce qu'il jugea nécessaire pour les plantations d'Hispaniola : il partit avec une ferme résolution de découvrir le Continent.

Le 7 de Juin, il arriva à l'Isle de Puerto-Santo, où il s'arrêta pour faire du bois & de l'eau. Le 9, il arriva à Madere, où il se fournit

An. 1498.

d'autres rafraîchissements, & le 19 gagna Gomera. Il y avoit un vaisseau François, qui s'étoit rendu maître de trois navires Espagnols : mais à la vue de l'Escadre, il leva l'ancre, & se remit en mer avec eux. L'Amiral, informé de cette capture, envoya trois de ses vaisseaux leur donner la chasse : mais ils avoient fait trop de chemin pour qu'il fût possible de les atteindre : cependant une de ces prises fut recouvrée par la bravoure des Espagnols que les François avoient laissés à bord : ils renfermerent leurs vainqueurs sous les Ecoutilles, & ramenerent le vaisseau au port.

Il sépare son Escadre

L'Amiral partit de cette Isle pour celle de Fer, d'où il avoit résolu d'envoyer trois de ses vaisseaux à Hispaniola, pendant qu'avec les autres il feroit voile vers les Isles du Cap-Verd, & iroit ensuite en droiture à la découverte du Continent. En conséquence de cette résolution, il nomma Pierre de Arana, Alonzo Sanchès de Carvajal, & Jean-Antoine Colomb son parent pour Capitaines des trois vaisseaux qu'il envoyoit à Hispaniola, avec ordre que chacun d'eux commandât alternativement

An. 1498.

durant une semaine, & chaque Escadre partit ensuite pour son voyage respectif.

Le 25 de Juin, l'Amiral découvrit l'Isle de Sal : il ne s'y arrêta pas & il alla jetter l'ancre dans une autre nommée Bona-vista, où il n'y avoit que six ou sept maisons, habitées par des Lépreux qu'on y envoye pour être guéris. Le Portugais chargé du soin de cette Isle, vint à bord de l'Amiral pour lui offrir ses services, & en reçut quelques présents de provisions. Elles lui furent d'autant plus agréables qu'il habitoit un pays stérile, où il vivoit dans une grande misere. Colomb curieux de savoir comment les Lépreux y trouvoient leur guérison, apprit qu'ils la devoient principalement à la temperature de l'air, & à ce qu'on les y nourrissoit de Tortues dont on prenoit le sang pour les frotter extérieurement. Ces animaux y viennent en très grand nombre des côtes d'Afrique, déposent leurs œufs sur le sable, pendant les mois de Juin, Juillet & Août, & on les prend aisément en les tournant sur le dos pendant qu'elles dorment. C'est le seul remede & le seul exer-

cice que font ces malheureux Lépreux, qui n'ont pas d'autre subsistance : il n'y a ni arbre ni fontaine dans l'Isle, & ils y boivent de très mauvaise eau qu'ils trouvent dans quelques trous.

Cet endroit a pour chef un seul homme, avec quatre autres sous ses ordres, occupés à tuer & à saler des chevres pour le Portugal. Il y a une si grande quantité de ces animaux dans les montagnes, qu'on en tue quelquefois pour quatre mille ducats dans le cours d'une année : cependant elles viennent toutes de huit, qui y furent apportées par un propriétaire de l'Isle nommé Roderic, Alfonzo.

Il relâche à Saint Jago.

Le samedi 30 de Juin, l'Amiral mit à la voile pour l'Isle de Saint Jago, où il jetta l'ancre le lendemain au soir. Il envoya aussi-tôt à terre pour faire acheter des Taureaux & des Vaches, afin de les faire multiplier dans sa Colonie d'Hispaniola. Voyant qu'il ne pouvoit les avoir qu'avec assés de difficulté, il ne voulut pas s'arrêter dans un endroit aussi mal sain, toujours couvert d'un épais brouillard, & il remit à la voile le jeudi, dirigeant son cours au Sud-

COLOMB, Chap. IX.

AN. 1498.

Oueſt. Son intention étoit de continuer la même route juſqu'à ce qu'il fût ſous la ligne, & de tourner alors à l'Oueſt, pour chercher quelque pays qui n'eût pas encore été découvert. Il commença à ſuivre ce projet, malgré la force des courants, qui le jettoient au Nord & au Nord-oueſt, & qui continuerent de même juſqu'à ce qu'il fût arrivé à cinq degrés de latitude Nord, où il eut un calme de huit jours, avec une chaleur ſi exceſſive que les hommes pouvoient à peine reſpirer, & que ſi l'air n'eût été rafraîchi de temps en temps par des pluyes & des brouillards, l'équipage auroit couru riſque d'être brulé avec les vaiſſeaux. L'Amiral réſolut alors de ne pas avancer plus loin vers le Sud; mais de tourner à l'Oueſt, au moins juſqu'à ce qu'il vît comment le temps ſe fixeroit.

Il découvre l'Iſle de la Trinité.

Après avoir vogué pluſieurs jours à l'Oueſt, & jugeant que les Iſles Caraïbes devoient être vers le Nord, il ſe détermina à changer ſa direction, & le mardi 31 de Juillet, il tourna vers Hiſpaniola, ſe trouvant dans une grande diſette d'eau. Le lendemain vers midi, un Matelot apperçut

de la hune, à la diſtance de quinze lieues Oueſt, une terre qui s'étendoit vers le Nord-eſt auſſi loin que la vue pouvoit porter. L'équipage chanta auſſi-tôt le *Salve Regina* avec quelques autres prieres, & l'Amiral donna à cette terre le nom de la Trinité, à cauſe de trois hautes montagnes qu'il y remarqua.

Il découvre le Continent.

Tournant à l'Oueſt, l'Amiral alla jetter l'ancre cinq lieues au-delà d'un Cap, qu'il nomma de la Galère, à cauſe d'un rocher qui reſſembloit de loin à une Galère à la voile. L'endroit n'étant pas commode pour avoir de l'eau, il s'avança toujours à l'Oueſt, & jetta l'ancre à un autre Cap, qu'il nomma de la Plaga, où l'équipage deſcendit à terre, & trouva de l'eau dans un ruiſſeau fort agréable. On n'y vit ni peuples ni cabanes, quoiqu'on eût laiſſé en arriere pluſieurs maiſons & même des villes, pendant qu'on ſuivoit la côte. Cependant on trouva quelques cordages de pêcheurs, & des traces de pieds de bêtes, dont pluſieurs parurent être de chevres, à en juger par le ſquélette d'une qu'on apperçut ſur le rivage. Le même jour premier Août, pendant

COLOMB, Chap. IX.

An. 1498.

qu'il voguoit entre le Cap de la Galère & celui de la Plaga, on découvrit le Continent à la diſtance de vingt-cinq lieues, & l'Amiral croyant que c'étoit encore une Iſle, lui donna le nom d'Iſla-Santa.

La Trinité s'étend de l'Eſt à l'Oueſt entre ces deux Caps de la longueur de trente lieues : mais il n'y a aucun port dans tout cet eſpace, quoique le pays paroiſſe fort agréable & abondant en Iſles & en Villages. Ils le parcoururent en fort peu de temps, parce que les courants les portoient à l'Oueſt avec autant de viteſſe qu'auroit pu faire une riviere rapide : cependant la marée monte & deſcend plus de quarante pas le long de la côte.

L'Amiral voyant qu'il ne pouvoit avoir d'éclairciſſement ſur la nature du pays ; que les vaiſſeaux ne pouvoient y faire de l'eau que très difficilement, & qu'il n'y avoit pas de place commode pour le radoub, s'avança vers un Cap plus occidental de la même Iſle, qu'il nomma Cap del Arenal, où il penſa que ſes vaiſſeaux ſeroient moins incommodés du vent d'Eſt, qui regne principalement

sur cette côte. Pendant qu'il faisoit route, il fut suivi par un Canot chargé de vingt-cinq hommes, qui s'arrêterent plus près que la portée du canon, appellant & parlant fort haut. On ne pouvoit entendre ce qu'ils disoient, & il ordonna à ses gens de les engager à venir au vaisseau, en leur montrant des petits bassins de cuivre, des miroirs & d'autres bagatelles, dont les Indiens sont fort curieux. Voyant que cela ne faisoit aucun effet, il fit monter sur l'arriere du vaisseau un homme qui se mit à jouer du tambourin, pendant que les autres dansoient autour de lui : mais aussitôt que les Indiens eurent entendu la musique & vu les gestes des Espagnols, ils se mirent en état de défense, prirent leurs boucliers, & rangerent leurs flèches autour d'eux. Cette disposition engagea l'Amiral à punir leur insolence, en ordonnant à ses gens de faire une décharge d'arquebuses, qui fit retirer les Sauvages. Cependant ils s'approcherent sans marquer de crainte d'une autre caravelle, où ils furent traités civilement, & renvoyés par le Capitaine, qui les trouva mieux faits & plus blancs

COLOMB, Chap. IX. An. 1498.

que les habitants des autres Isles; portant de longs cheveux attachés avec un cordon, & une espece de linge autour de leur ceinture.

Danger qu'il court sur cette côte.

Après que les vaisseaux eurent faits de l'eau au Cap del Arenal, dans quelques tranchées que les pêcheurs avoient vraisemblablement creusées, l'Amiral s'avança du côté du Nord-ouest, vers une autre bouche ou canal, qu'il nomma Boca del Drago, pour le distinguer de l'endroit où ils avoient pris de l'eau, qu'il avoit appellé Boca del Sierpe. Ces deux bouches ou canaux sont formés par les deux Caps les plus occidentaux de l'Isle de la Trinité, & par deux autres du Continent, qui sont presque au Nord & au Sud l'un de l'autre. Au milieu de la bouche del Drago où l'Amiral jetta l'ancre est un rocher qu'il appella el Gallo; mais dans l'autre bouche, la mer y coule avec tant de violence qu'il semble que ce soit l'embouchure de quelque grande riviere. Pendant que les vaisseaux étoient à l'ancre, ils furent surpris par l'augmentation du courant, qui se porta au Nord avec un bruit terrible, & rencontrant un autre cou-

rant, qui venoit du Golphe de Paria, la mer s'enfla avec un mugiſſement affreux, au grand étonnement & à la conſternation des Eſpagnols, qui s'attendoient continuellement à être engloutis par les flots. Cependant il ne leur arriva aucun accident; un des vaiſſeaux entraîna ſes ancres: mais les voiles empêcherent qu'il ne ſouffrît de dommage. Le danger étant paſſé, l'Amiral leva l'ancre & fit route à l'Oueſt, le long de la côte méridionale de Paria, qu'il prenoit pour une Iſle, dans l'eſpérance de trouver un paſſage vers le Nord pour gagner Hiſpaniola. Cette côte avoit un grand nombre de ports, & elle paroiſſoit elle-même ne former qu'un grand Havre, étant toute renfermée par les terres du Continent, cependant il ne voulut entrer dans aucun.

Le 5 d'Août, pendant que les vaiſſeaux étoient à l'ancre, on envoya les Chaloupes à terre, où l'on trouva beaucoup d'un certain fruit particulier à ce climat, & une grande quantité de bois. On connut auſſi par quelques indices qu'il y avoit des habitants: mais ils avoient pris la fuite. S'étant avancés quinze lieues plus

COLOMB, Chap. IX.

An. 1498.

loin en suivant toujours la même côte, ils furent joints par un Canot chargé de trois hommes, qui vinrent à bord de la Caravelle El Boreo, d'où on les fit conduire à l'Amiral, qui les traita avec douceur, & leur fit présent de plusieurs bagatelles. Il envoya quelques hommes sur le rivage, où ils trouverent un grand nombre d'Indiens, qui voyant les dispositions pacifiques des Chrétiens, vinrent le long des vaisseaux dans des Canots pour faire des échanges. Les Espagnols ne trouverent rien autre chose que ce qu'ils avoient déja vu dans les autres Isles, & ils remarquerent seulement que le peuple n'avoit ni boucliers, ni flèches empoisonnées, qui ne se trouvoient que chez les Cannibales.

Il est bien traité par les habitants de celle de Paria.

Les naturels du pays buvoient une liqueur aussi blanche que du lait, & une autre de couleur brune, dont le gout ressembloit assés à celui du vin fait de raisins aigres. Les hommes avoient la tête couverte de belles toiles de coton de diverses couleurs, qui leur servoient aussi pour la pudeur : mais les femmes étoient entierement nues, de même que celles

de la Trinité. Ils paroissoient en général plus civilisés & plus traitables que les habitants d'Hispaniola, & étoient singulierement amoureux des babioles de cuivre & des sonnettes. Comme on ne voyoit rien chez eux qui pût être de valeur, excepté de petites plaques d'or fort minces qui leur pendoient autour du col, l'Amiral en fit seulement monter six à bord, & s'avançant vers l'Ouest, il s'arrêta à deux Isles plus élevées, très peuplées, & dont les habitants paroissoient plus riches en plaques d'or que ceux qu'ils venoient de quitter. Ils lui dirent que cet or venoit d'autres Isles plus occidentales habitées par les Cannibales. Les femmes portoient des bracelets, dont quelques-uns étoient de très belles perles, & elles firent connoître qu'on les trouvoit dans des huitres à l'Ouest & au Nord de Paria. L'Amiral en acheta quelques-unes pour les présenter à leurs Majestés Catholiques, comme un échantillon de cette précieuse marchandise, & envoya des barques plus loin en faire la recherche. Lorsque les Espagnols descendirent à terre, ils furent reçus avec les plus grandes marques d'ami-

COLOMB, Chap. IX.

An. 1498.

tié par les habitants, qui s'assemblerent en rond autour d'eux, & les conduisirent dans une maison où ils furent très bien traités de toutes sortes de vivres, & de cette espèce de vin dont nous avons déja parlé. Ces Indiens étoient de plus belle figure & mieux faits que ceux qu'on avoit vu jusqu'alors. Leurs cheveux étoient coupés raiz les oreilles comme ceux des Espagnols : ils dirent que leur pays se nommoit Paria, marquèrent leur désir de se lier d'amitié avec les Chrétiens, & les laisserent retourner tranquillement à leurs vaisseaux.

Il revient à Saint Domingue.

L'Amiral continuant à faire route à l'Ouest, trouva que la profondeur de l'eau diminuoit de plus en plus : ne voulut pas s'exposer à avancer plus loin dans son propre vaisseau : jetta l'ancre sur la côte, & envoya la petite Caravelle El Boreo, pour découvrir s'il y avoit un passage à l'Ouest entre ces Isles. Elle revint le lendemain 11 d'Août, & lui rapporta que ce qui paroissoit des Isles étoit un grand continent. Colomb prit alors le parti de retourner vers l'Est, & de repasser les détroits entre Paria & l'Isle de la Trinité, ce qu'il exécuta

avec beaucoup de difficulté & de danger à cause des trois différents courants impétueux qui s'y rencontroient. Le 13 il reprit son cours à l'Ouest de la côte de Paria, d'où son dessein étoit de gagner Hispaniola, content d'avoir touché le Continent suivant le rapport des Indiens, & d'avoir connu l'étendue du Golphe des Perles, ainsi que la largeur de la riviere qui s'y décharge. Le temps étant fort calme, il fut porté au Nord-ouest par les courants: le mercredi 15 d'Août, il laissa le Cap de las Conchas au Sud, & l'Isle Margaritta à l'Ouest: passa auprès de six autres qu'il nomma Las Guardas, en laissa trois plus au Nord qu'il appella los Testigos, & le lundi 20, il jetta l'ancre entre Beata & Hispaniola. Il envoya quelques Indiens avec une lettre pour son frere l'Adelantade, s'avança à l'Est, & le 30 entra dans le port de Saint Domingue, où son frere avoit bâti une ville de ce nom, en mémoire de son pere qui s'appelloit Dominique.

Troubles dans les Colonies.

L'Amiral épuisé de fatigues & devenu presque aveugle par les veilles, espéroit du repos & de la tranquillité.

COLOMB, Chap. IX.

An. 1498.

Il fut cruellement trompé dans ſon attente, & trouva toute l'Iſle dans la rébellion & le déſordre. La plus grande partie de ceux qu'il y avoit laiſſés étoient morts : environ cent ſoixante étoient infectés de maladies honteuſes: un grand nombre s'étoient révoltés ſous la conduite de François Roldan qu'il avoit revêtu du titre d'Alcalde Mayor, ou Chef de Juſtice: enfin pour comble de chagrin, il ne trouva pas les trois vaiſſeaux qu'il avoit envoyés devant lui des Canaries.

Révolte de Roldan.

Nous avons déja remarqué qu'il s'étoit écoulé beaucoup de temps avant que Colomb pût obtenir un renfort pour la Colonie. Durant cet intervale, les proviſions ayant manqué aux Eſpagnols demeurés dans l'Iſle, ils commencerent à murmurer: parurent mécontents de leur ſituation, & dirent qu'ils déſeſperoient d'y revoir jamais l'Amiral. Roldan, à qui ſon poſte donnoit une grande autorité, réſolut de profiter de cet eſprit de mécontentement pour réunir tout le pouvoir entre ſes mains. Il encouragea les murmures contre le Lieutenant & contre ſon frere Jacques Colomb, attribuant à leur inſolence

insolence & à leur tyrannie tout ce que les Espagnols souffroient & tout ce qui leur manquoit. Il fit ses efforts pour attirer quelques Chefs de l'Isle à son parti ; & ses intrigues eurent tant de succès, qu'il aliéna les esprits d'un grand nombre d'Européens contre les freres de Colomb, & attenta même plusieurs fois à leurs vies. Enfin levant le masque, il assembla ses hommes au nombre de soixante-cinq, & essaya de s'emparer du fort & de la ville de la Conception : mais son entreprise manqua par la vigilance du Commandant nommé Ballester, qui eut quelques avis de son dessein, les communiqua au Lieutenant, & en reçut aussi-tôt du secours. L'Adelantade ordonna à Roldan de se rendre en prison, & de se soumettre à un jugement impartial sur cette conduite rebelle ; mais il rejetta ses ordres avec mépris ; se mit à la tête des mutins ; marcha à Isabella, où il essaya inutilement de lancer à l'eau une Caravelle qui étoit sur le chantier ; pilla les magasins & les munitions ; enfin força Jacques Colomb de se retirer sous la protection du Fort. Ensuite il tomba sur les bestiaux qui paissoient dans ce

canton, en tua un grand nombre pour se faire des provisions, & prit toutes les bêtes de charge pour servir à ses gens dans leur marche vers la Province de Xaragua. Il avoit résolu d'y fixer son habitation, parce que c'étoit la partie la plus agréable & la plus fertile de l'Isle, & qu'il y avoit beaucoup de belles femmes. Avant de partir pour cet endroit, il voulut faire un essai de ses forces, surprendre, s'il étoit possible, la ville de la Conception, & tuer le Lieutenant, ne doutant pas qu'il ne réussit à séduire ses gens, qui seroient tous passionnés pour la vie oisive & voluptueuse qu'il se proposoit de suivre. L'Adelantade, aussi prudent que courageux, prit si bien ses mesures pour prévenir la séduction, qu'aucun de ses gens ne le quitta. Il marcha contre Roldan, qui ne voulut pas s'exposer au hasard d'une rencontre; mais qui réussit par ses insinuations artificieuses à attirer dans son parti Guarinoex, Cacique très puissant. Ce Chef des Indiens fit une ligue avec d'autres principaux de l'Isle, flattés de l'espérance de ne plus payer de tribut; & ils convinrent que dans le

temps de la pleine lune, les Insulaires surprendroient & tueroient les Espagnols qui habitoient au milieu d'eux en petits pelottons séparés pour la commodité des vivres. L'ignorance des Indiens fit manquer cette conspiration: quelques-uns d'entr'eux trompés par la vue de la lune, tomberent sur les Chrétiens avant le temps marqué, & furent aisément repoussés. Cet attentat ayant fait découvrir le complot, les Espagnols se tinrent si bien sur leurs gardes, que les rebelles ne trouverent plus l'occasion de réussir dans aucune entreprise.

Arrivée de deux vaisseaux Espagnols.

Roldan très affligé de ces désavantages réitérés, jugea qu'il ne seroit pas en sureté dans toute autre partie de l'Isle, & se retira à Xaragua, où il se déclara le protecteur des Indiens contre l'insolence & l'oppression du Lieutenant & de son frere. Ces artifices firent leur effet, non-seulement sur les naturels du pays, dont plusieurs refuserent de payer le tribut; mais ils firent même impression sur les esprits des Espagnols soumis jusqu'alors au Lieutenant. Depuis très long-temps ils n'avoient reçu aucun secours d'Espagne: plusieurs se trouvoient dispo-

COLOMB, Chap. IX.

An. 1498.

sés à une vie oisive par la nature & la chaleur du climat : ils firent paroitre leur mécontentement, & il se répandit un tel esprit de désobéissance, que l'Adelantade n'osa hasarder de punir les coupables, crainte d'une révolte générale. Son espérance fut ranimée à l'arrivée des deux vaisseaux envoyés d'Espagne à la sollicitation de l'Amiral, ce qui lui donnoit un renfort d'hommes & de provisions, avec l'assurance que Christophe les suivroit dans peu : ensorte que ses gens furent encouragés à persévérer dans leur devoir, & les rebelles intimidés par la crainte d'être punis à son arrivée. Lorsque ces deux vaisseaux jetterent l'ancre à Saint Domingue, Roldan s'avança pour leur offrir ce qui leur étoit nécessaire, & pour attirer à son parti, s'il lui étoit possible, quelques-uns des nouveaux venus. Il fut prévenu par l'activité du Lieutenant, qui entra dans cette place lorsque Roldan en étoit encore à six lieues, & garda si bien les passages qu'il ne put en approcher. L'Adelantade désiroit ardemment que lAmiral pût trouver l'Isle pacifiée, & il fit proposer des ouvertures d'ac-

commodement à Roldan par Pierre Fernandez Coronell, Commandant des deux vaisseaux : mais il fut reçu en ennemi, & on le renvoya avec un méprisant refus.

COLOMB, Chap. X.

An. 1498.

CHAPITRE X.

Les rebelles séduisent une partie des gens de la seconde Escadre : Suite de la révolte : Accommodement : Ojéda essaye de séduire les gens de Colomb : Il est forcé de quitter l'Isle : Révolte de Guévara : Punition des rebelles : Les mécontents ont le dessus en Espagne : Arrivée de Bovadilla à Saint Domingue : Colomb est arrêté & mis aux fers : Il refuse de les quitter : On le conduit à Cadix : Il est bien reçu de la Cour.

LES affaires demeurerent en cette situation jusqu'à l'arrivée des trois vaisseaux que l'Amiral avoit détachés des Isles Canaries. Le vent leur avoit été favorable jusqu'aux Isles Caraïbes : mais comme les Pilotes n'étoient pas bien instruits des

Les rebelles séduisent une partie des gens de la seconde Escadre.

COLOMB, Chap. X.

An. 1498.

ports d'Hispaniola, au lieu d'entrer dans celui de Saint Domingue, ils furent entraînés par les courants dans la partie occidentale de l'Isle, où étoit située la Province de Xaragua. Ils furent aussi-tôt visités par Roldan & ses partisans, qui débaucherent une grande partie des hommes. Les Capitaines, voyant qu'il y avoit de la division entre le Lieutenant & le Chef de Justice, convinrent que Caravajal resteroit à Xaragua, & feroit ses efforts pour parvenir à un accommodement: que Jean-Antoine Colomb conduiroit par terre les Ouvriers à Saint Domingue, & qu'Arana feroit voile avec les vaisseaux. Suivant cet arrangement, Jean-Antoine Colomb prit la route de terre avec quarante hommes : mais dès le second jour de marche, ils l'abandonnerent tous, & passerent du côté des rebelles, à l'exception de six ou sept, avec lesquels il fut obligé de retourner à bord, après avoir inutilement porté ses plaintes à Roldan sur la conduite perfide qu'il tenoit en cette occasion. Les vaisseaux après un voyage fâcheux, dans lequel celui de Caravajal fut très endommagé, & où leurs

provisions furent toutes gâtées, arriverent enfin à Saint Domingue, où l'Amiral étoit de retour après la découverte du Continent. Il avoit été instruit par son frere de la révolte de Roldan, & avoit pris la résolution d'envoyer à leurs Majestés Catholiques un détail circonstancié de toute cette affaire : mais pour qu'on ne le pût accuser d'avoir négligé les moyens d'appaiser cette dissension, il envoya Ballester, qui étoit proche parent de Roldan, pour lui demander une conférence, & pour lui dire que l'Amiral étoit extrêmement fâché de la rupture qu'il y avoit eue entre lui & le Lieutenant : qu'il désiroit beaucoup de les raccommoder : souhaitoit le voir, & que s'il vouloit venir, il lui envoyeroit un sauf-conduit. Colomb, ayant aussi appris que les rebelles se plaignoient de ce qu'on les retenoit trop long-temps dans cette Isle, faute de vaisseaux pour les ramener dans leur patrie, fit publier une ordonnance, pour accorder la liberté de partir à tous ceux qui voudroient retourner en Espagne, en leur promettant des provisions, & la liberté du passage. Malgré toutes

COLOMB, Chap. X.

An. 1498.

ces conceſſions, Roldan reçut les avances de réconciliation avec indignité & inſulte : dit à Balleſter qu'il avoit aſſés de pouvoir pour ſoutenir ou ſupprimer à ſa volonté l'autorité de l'Amiral, & qu'il ne vouloit faire aucun traité avec lui, à moins que ce ne fût par la médiation de Caravajal, qu'il connoiſſoit pour homme d'honneur & prudent.

Suite de la révolte. Accommodement.

Colomb avoit de fortes raiſons pour ſoupçonner la fidélité de ce Capitaine, qui avoit déja fourni des armes aux rebelles pendant que les vaiſſeaux étoient à Xaragua: cependant, comme il étoit fort conſidéré, & en réputation d'homme prudent, il jugea qu'il ſe conduiroit avec ſincérité en cette occaſion, & l'envoya avec Balleſter auprès de Roldan. Ce rebelle refuſa encore de traiter, ſous prétexte qu'on n'avoit pas mis en liberté quelques Indiens de ſes amis, pris dans une révolte ouverte. Il envoya à l'Amiral une lettre fort inſolente, ſouſcrite de ſes compagnons, qui déclaroient tous le refus qu'ils faiſoient de lui obéir, & de reconnoître ſon autorité. Cependant, on l'engagea enſuite à accepter le ſauf-

conduit, & il rendit visite à l'Amiral: mais ses propositions furent si extravagantes que Colomb n'auroit pu les accepter sans exposer son caractere à tomber dans le mépris. L'Amiral lui exposa toutes les raisons qu'il avoit de les rejetter, & fit publier un pardon général pour tous ceux qui retourneroient à leur devoir & à la soumission dans l'espace de trente jours. Vers le même temps, il envoya cinq vaisseaux en Espagne, avec un détail de la Colonie, & des troubles qui s'y étoient élevés, adressé à leurs Majestés Catholiques. Caravajal porta ensuite aux rebelles une copie du pardon, avec de nouvelles ouvertures de paix, & après beaucoup d'altercations & de disputes, on convint enfin que l'Amiral donneroit à Roldan deux bons vaisseaux, bien armés, équipés & approvisionnés, pour le transporter avec ses gens du port de Xaragua en Espagne: qu'il lui seroit délivré un ordre pour le payement de leurs salaires & gages au jour de leur départ: qu'on leur rendroit tous les effets qui avoient été saisis, soit par les ordres de l'Amiral, soit par ceux du Lieutenant, & qu'ils quitte-

An. 1498.

roient l'Isle dans l'espace de cinquante jours après la ratification du traité. L'affaire étant ainsi reglée, l'Amiral donna ses ordres pour équiper les vaisseaux : mais comme les provisions étoient en fort petite quantité, & la saison très fâcheuse, il s'écoula quelque temps avant qu'on pût les conduire à Xaragua. Dans cet intervalle, Roldan changea de sentiment, & prenant avantage de ce délai, durant lequel il dit que ses gens avoient consommé une grande partie des provisions qu'ils avoient préparées pour leur voyage, il renonça à l'accommodement, & refusa de s'embarquer. Caravajal arrivé à Xaragua avec les vaisseaux, exhorta inutilement les rebelles à remplir les articles du traité, & il fut obligé, après avoir protesté contre leur conduite, de retourner à S. Domingue. Il dit cependant à l'Amiral que Roldan paroissoit toujours désirer que l'affaire s'accommodât, & qu'il demandoit un sauf-conduit pour venir traiter en personne. Colomb voyoit ses propres gens disposés à la rebellion, désiroit ardemment d'appaiser cette division, & non-seulement il

accorda la demande de Roldan : mais il alla lui-même avec deux caravelles au port d'Azura, qui eſt près de Xaragua, où il eut une conférence avec ce chef des rebelles. Il y fut réglé, que l'Amiral renvoyeroit quinze des compagnons de Roldan par les premiers vaiſſeaux qui retourneroient en Eſpagne : qu'au lieu de payer, on donneroit des terres & des maiſons à ceux qui reſteroient : qu'on dreſſeroit un acte d'amniſtie générale, qui ſeroit publié inceſſamment, & que Roldan ſeroit de nouveau déclaré Juge perpétuel.

Cette affaire, qui depuis ſi long-temps étoit en agitation ayant ainſi été réglée, l'Amiral envoya un Capitaine avec un corps de troupes pour faire le tour de l'Iſle, afin de pacifier, réduire ou punir les Indiens rebelles, pendant que lui-même ſe diſpoſoit à retourner en Eſpagne avec ſon frere le Lieutenant, pour qu'il ne reſtât aucune cauſe d'animoſité à Hiſpaniola, & pour qu'il n'y eût plus de danger de révolte.

Ojéda eſſaye de ſéduire les gens de Colomb.

Pendant qu'il faiſoit les préparatifs de ce voyage, Alonzo de Ojéda arriva dans l'Iſle avec quatre vaiſſeaux

dont il se servoit pour aller en course. Il descendit dans le port de Yaquimo, où non-seulement il commit des actes d'outrage contre les Indiens : mais il commença même par ses lettres à séduire quelques-uns des Espagnols, qui n'avoient été ramenés que difficilement à leur devoir après les derniers troubles. Il leur fit entendre que la santé de la Reine Isabelle étoit en très mauvais état : qu'après sa mort l'Amiral n'auroit plus aucune protection à la Cour, & qu'au contraire il deviendroit la victime de la haine de l'Evêque, parent d'Ojéda, & ennemi de Colomb, comme nous l'avons déja remarqué. L'Amiral instruit de ce procédé, ordonna à Roldan de marcher contre lui avec vingt & un hommes, & l'Alcalde l'attaqua si vivement pendant qu'il étoit dans la maison d'un Cacique nommé Haniguaba, que voyant l'impossibilité d'échaper, & se trouvant trop foible pour faire résistance, il vint au-devant de Roldan, s'excusa sur ce qu'il étoit descendu à terre, pour recueillir des provisions dont il manquoit, & l'assura qu'il n'avoit nulle intention de troubler le repos de l'Isle. Il dit à

Roldan, qu'il avoit découvert six cents lieues de pays à l'Oueſt, le long de la côte de Paria, où il avoit trouvé une nation qui combattoit main à main contre les Chrétiens avec tant de valeur qu'il n'avoit pu retirer aucun avantage de la richeſſe de cette contrée, d'où il avoit ſeulement apporté quelques peaux de bêtes fauves, de Lapins, de Tigres, & d'autres animaux appellés Guaninis. Il finit en promettant d'aller dans peu à Saint Domingue, où il rendroit compte de ſon voyage à l'Amiral.

Il eſt forcé de quitter l'Iſle.

Malgré ces proteſtations, il fit voile dans la Province de Xaragua, où il ſéduiſit un grand nombre de ceux qui avoient trempé dans la précédente rebellion, leur diſant que lui & Caravajal avoient été nommés par leurs Majeſtés Catholiques, Conſeillers & Examinateurs de l'Amiral; qu'il avoit manqué à leur payer ce qui leur appartenoit pour les droits de ces offices, & qu'ils alloient ſe faire rendre juſtice par force, & ſe ſouſtraire à ſon commandement. Ce diſcours extravagant fut relevé par quelques Eſpagnols, qui mépriſoient la préſomption d'Ojéda; il s'éleva

COLOMB, Chap. X.

An. 1498.

un tumulte où plusieurs personnes furent tuées ou blessées : Roldan qui avoit rejetté ses propositions, marcha contre lui, & le contraignit de se réfugier dans ses vaisseaux. L'Alcalde le voyant hors de portée, l'invita de venir à terre, pour traiter d'un accommodement, & sur son refus, il eut l'adresse de s'emparer de sa chaloupe, ce qui le força de se prêter à un arrangement, en conséquence duquel il fut obligé de quitter l'Isle.

Révolte de Guévara.

Peu de temps après son départ, il y eut un autre soulevement, dont le chef étoit un nommé Ferdinand de Guévara, qui avoit encouru la disgrace de l'Amiral pour avoir trempé dans la derniere sédition. Cet homme irrité contre Roldan qui s'étoit opposé à son mariage avec la fille de Canua, Reine de Xaragua commença à se soulever, & forma une conspiration avec Adrien de Moxica, l'un des principaux Chefs de la premiere rebellion. Ils engagerent beaucoup de monde dans leurs intérêts, & résolurent de surprendre & tuer le Chef de Justice, que Guévara regardoit comme son plus grand ennemi, & comme le principal obstacle qui l'em-

pêchoit de réussir dans son projet.

Roldan instruit de leurs desseins, prit des mesures si justes, qu'il se saisit des Chefs des Conspirateurs, & l'Amiral ayant donné une Commission pour les punir suivant les Loix, il y procéda par un jugement régulier : Adrien fut condamné à être pendu : quelques autres furent bannis, & Ferdinand avec un petit nombre de ses confédérés furent envoyés prisonniers à la Viga, où l'Amiral residoit alors.

Punition des rebelles.

Cet exemple, absolument nécessaire pour maintenir la paix & la subordination, eut un tel effet sur les personnes de tout rang, que la tranquillité fut rétablie dans l'Isle, & que les Indiens furent soumis sans aucun nouvel obstacle. Quelque tems après, on découvrit de riches mines d'or : chacun commença à les exploiter pour son profit particulier, en payant au Roi le tiers de ce qu'on en retiroit ; & les opérations réussirent si bien, qu'un seul homme en retira quarante onces en un jour, & que l'on fondit un lingot d'or pur qui pésoit cent quatre-vingt-seize ducats.

Pendant que Colomb se donnoit

Les mécontens ont le

COLOMB, Chap. X.

An. 1498.

des peines excessives pour appaiser les troubles d'Hispaniola, & en assurer la possession à Leurs Majestés Catholiques, il s'élevoit contre lui une violente tempête en Espagne. Les mécontents y avoient fait passer un grand nombre de complaignants dans le temps de la rebellion : ils le représenterent comme un étranger insolent, ignorant les Loix & les Coutumes de la nation Espagnole, & qui n'avoit pas la modération nécessaire pour soutenir le rang auquel il avoit été élevé. Ils disoient que par son naturel il étoit porté à l'oppression & à la cruauté, & qu'il étoit si avare, que non-seulement il retenoit le payement des gens aux gages du Gouvernement, mais qu'il dissipoit même les richesses de l'Isle. Ils déclamoient avec encore plus de violence contre son frere l'Adelantade; & Jacques Colomb n'étoit pas plus épargné dans leurs censures. Ces invectives, répandues par les amis des mécontents, & soutenues par différentes personnes de la Cour, envieuses des succès & de la réputation de Colomb, firent élever tant de clameurs en Castille, que le Roi & la Reine étoient tous les jours

dessus en Espagne.

Arrivée de Bovadilla à S. Domingue.

environnés dans les rues, & jusques dans leur Palais, de gens qui demandoient justice contre cet orgueilleux & tyrannique Etranger, qui opprimoit tant de Castillans, parce qu'il avoit fait la découverte d'un pays pernicieux, qui seroit la ruine & le tombeau d'un grand nombre d'Espagnols. On se servit encore d'autres moyens à la Cour pour gagner les Favoris, qui joignirent leurs importunités à celles du peuple ; ce qui détermina Leurs Majestés à envoyer un Inspecteur Général à Hispaniola, avec une Commission, qui lui donnoit pouvoir d'informer de la conduite de l'Amiral, & de l'envoyer en Espagne s'il le trouvoit coupable, l'Inspecteur restant Gouverneur de l'Isle. On choisit pour cet office François de Bovadilla, Chevalier de l'Ordre de Calatrava, dont la fortune étoit très médiocre : on lui donna de pleins pouvoirs, & on le munit de toute l'autorité convenable à la place qu'il alloit remplir. Il arriva à Saint-Domingue vers la fin du mois d'Août de l'an 1500, pendant que l'Amiral étoit à la Conception, avec la plus grande partie de ses gens, occupé à appaiser les

An. 1498.

An. 1500.

COLOMB, Chap X.

An 1500.

Colomb est arrrêté & mis aux fers.

affaires de cette Province, où son frere avoit été attaqué par des mécontents.

Le nouvel Inspecteur ne trouvant personne à S. Domingue, pour s'opposer à sa conduite, prit possession du Palais de l'Amiral, & convertit tous ses effets à son propre usage. Ensuite, rassemblant tous ceux qu'il trouva mal disposés contre les freres Colomb, il se déclara Gouverneur; & pour attacher le peuple à ses intérêts, il fit publier un pardon général pour vingt années à venir. Après ces premieres démarches, il manda à l'Amiral de le venir trouver sans aucun délai; & pour donner plus de force à ses ordres, il lui envoya la lettre du Roi, conçue en ces temes.

A DOM CHRISTOPHE COLOMB, NOTRE AMIRAL D'OCÉAN.

» Nous avons ordonné au Com-
» mandeur François de Bovadilla,
» porteur de la présente, de vous
» entretenir de quelque chose de no-
» tre part. Ainsi nous désirons que
» vous lui cédiez tout crédit & toute

» obéissance. Donné à Madrid le 21 » Mai 1499.

Par le Commandement de Leurs Majestés, An. 1502.

MIC. PEREZ DE ALAMAZAN.

Moi LE ROI.

Moi LA REINE.

Aussi-tôt que l'Amiral eut reçu cette Lettre, il se rendit à Saint-Domingue, auprès de Bovadilla, qui à l'heure même, & sans aucune information juridique l'envoya sur un vaisseau avec son frere Jacques Colomb. On les mit d'abord aux fers, & on leur donna une forte garde, avec défense expresse de les laisser parler à quelque personne que ce pût être. On instruisit ensuite le procès ; & leurs ennemis reçurent comme des convictions, des dépositions si malignes, si contradictoires & si absurdes, que quiconque n'auroit pas été déterminé à écouter tout ce qui pouvoit concourir à la perte des Accusés, n'auroit pas eu le moindre égard à de telles allégations : mais Bovadilla étoit si éloigné de vouloir rendre justice, qu'il soutenoit les plus

COLOMB. Chap. X.

An. 1500.

insignes faussaires. Il excitoit même la populace contre les prisonniers, en faisant lire des libelles scandaleux dans la place publique, & les publiant à son de trompe dans le port où les vaisseaux étoient à l'ancre. Peut-être que l'Adelantade, qui n'étoit pas encore de retour de Xaragua, auroit délivré ses freres à main armée, si l'Amiral ne lui eût ordonné de se soumettre, & de se rendre lui-même à l'autorité Royale, dont le nouveau Gouverneur étoit alors revêtu. Bovadilla s'étant assuré de leurs personnes, donna des ordres très précis à André-Martin, Capitaine du vaisseau, pour qu'il livrât l'Amiral dans les fers à l'Evêque Dom Juan de Fonséca son ancien ennemi, par les ordres duquel il agissoit. Ensuite il commença à répandre les revenus du Roi entre ses créatures, à enlever les trésors, à protéger toutes sortes de débauches & d'extravagances, à opprimer & piller les Indiens, & enfin à détruire toutes les excellentes regles qui avoient été établies.

Il refuse de les quitter.

L'Amiral étant en mer, refusa d'accepter la faveur que vouloit lui faire André Martin, qui touché de

ſa ſituation offrit de lui ôter les fers. Colomb voulut les conſerver pendant tout le paſſage, & dit qu'il les garderoit toute ſa vie, comme une marque de la récompenſe qu'il avoit obtenue pour ſes ſervices. Il ne changea jamais de ſentiment; les conſerva toujours depuis dans ſa chambre, & ordonna qu'après ſa mort ils ſeroient enterrés avec lui dans le même cercueil; ce qui fut exécuté.

On le conduit à Cadix. Il eſt bien reçu de la Cour,

Le 20 de Novembre 1500, Colomb écrivit à leurs Majeſtés Catholiques, pour leur marquer ſon arrivée à Cadix. Auſſi-tôt qu'elles furent inſtruites de ſa ſituation, elles donnerent ordre qu'il fût mis en liberté, & lui écrivirent des lettres très gracieuſes, où elles marquoient leur mécontentement de ce qu'il avoit ſouffert, & de la conduite odieuſe de Bovadilla. Elles l'invitoient à venir à la Cour, avec promeſſe que ſon affaire ſeroit promptement réglée, & ſon honneur pleinement ſatisfait. Suivant ces ordres il ſe rendit à Grenade, où il fut reçu très favorablement du Roi & de la Reine, qui lui renouvellerent les marques de leur mécontentement contre l'auteur de

son emprisonnement, & lui promirent une ample satisfaction. Elles ordonnerent que son affaire fût examinée; & comme la malignité & la frivolité des accusations étoit évidente, il en fut déchargé avec honneur. On nomma un nouveau Gouverneur pour envoyer à Hispaniola, afin de réparer le tort qu'on y avoit fait à l'Amiral, d'obliger Bovadilla à restituer ce qu'il avoit saisi injustement, & de procéder contre les rebelles, suivant la nature de leurs délits. Cette Commission fut donnée à Nicolas de Obando, Docteur ès Loix, homme fort habile, mais rusé, cruel & vindicatif, qui écouta des soupçons mal fondés, & exerça une grande barbarie contre les naturels du pays, & contre leurs Chefs. Il fut en même temps résolu d'envoyer Colomb à quelque voyage qui pût lui être avantageux, pour qu'il y fût employé jusqu'à ce qu'Obando eût réglé les affaires d'Hispaniola. L'Amiral las des fatigues inséparables de ces sortes d'expéditions, & fort touché de l'ingratitude de l'Espagne, craignant aussi que les efforts continuels de ses ennemis à la Cour ne

lui suscitassent quelque nouvelle disgrace, voulut s'excuser de faire encore un embarquement; & ne s'engagea dans cette entreprise qu'après en avoir été vivement sollicité par Leurs Majestés. Elles l'assurerent de leur protection par une lettre qu'elles lui écrivirent en ces termes. » Vous » devez être certain que votre emprisonnement nous a beaucoup déplu, & vous avez vu, ainsi que » tout le monde, que nous y avons » apporté les remedes convenables, » aussi-tôt que nous en avons été instruits. Vous sçavez aussi avec quel » respect nous avons toujours ordonné que vous fussiez traité. Nous » avons réglé que vous jouiriez de » tous les honneurs dus à la plus haute » noblesse; & nous vous promettons » que les privileges & prérogatives » que nous vous avons accordés, » vous seront conservés de la façon » la plus étendue, suivant la teneur » de nos Lettres-Patentes. Vos enfants en jouiront sans aucune contradiction; & s'il est nécessaire de » les ratifier de nouveau, nous le » ferons volontiers, & nous donnerons nos ordres, pour que vos en-

COLOMB, Chap. X.

An. 1502.

» fants soient mis en possession de tous » ces privileges : car notre dessein est » de vous combler d'honneur & de » faveurs encore plus grandes que » par le passé. Soyez certain que » nous prendrons soin de vos enfants » & de vos freres après votre départ. » Nous vous prions donc de ne pas » retarder votre voyage ». Donné à Valentia de la Torre, le 14 Mars 1502.



CHAP. XI.

CHAPITRE XI.

Colomb part pour son quatrieme voyage: On refuse de le recevoir à Saint-Domingue : Plusieurs de ses ennemis périssent par une tempête : il arrive au Continent : Il prend possession de la Nouvelle Espagne : Caractere affable des habitants de Cariari : son frere visite la ville : Férocité d'une espece singuliere de Chats : Grande espérance de trouver de l'or.

L'AMIRAL ayant cédé à ces sollicitations, & reçu ses instructions, se rendit à Seville l'an 1502, pour veiller sur l'armement de son Escadre. Elle fut composée de quatre petits Vaisseaux, & montée de cent quarante hommes, en y comprenant jusqu'aux Mousses. Tous les préparatifs néceffaires étant faits, il partit le 9 de Mai de Cadix pour Sainte-Catherine, d'où il mit à la voile le mercredi 11 pour Arzilla, dans l'intention de donner quelque secours au

An. 1502.

Colomb part pour son quatrieme voyage.

COLOMB, Chap. XI.

An. 1502.

Gouverneur Portugais, qu'on difoit être dans un grand embarras : mais avant l'arrivée de Colomb, les Maures qui l'affiégeoient s'étoient retirés. L'Amiral envoya fon frère Dom Barthelemi, & fon propre fils faire une vifite au Portugais, qui avoit été bleffé dans un affaut. Celui-ci lui rendit la même politeffe, en envoyant à bord plufieurs Gentilshommes, entre lefquels il y avoit quelques parents de Donna Philippa Moniz, femme de l'Amiral de Portugal.

On refufe de le recevoir à S. Domingue.

Le même jour, Colomb mit à la voile pour la grande Canarie, où il arriva le 20, & y fit de l'eau & du bois pour fon voyage. Le 25 au foir il partit pour les Indes Occidentales, & le vent lui fut fi favorable, que fans avoir plié fes voiles il aborda à l'Ifle de la Martinique le mercredi 15 de Juin. Il y prit un rafraîchiffement d'eau & de bois, après quoi il tourna à l'Oueft entre les Ifles Caraïbes. Le 24, il rangea la Côte méridionale de l'Ifle Saint-Jean, d'où il dirigea fon cours pour Saint Domingue, dans l'intention d'y changer un de fes vaiffeaux, qui étoit mauvais voilier, afin de mieux continuer fon voyage pour la

An. 1502.

Côte de Paria, où il vouloit chercher le Détroit qu'il croyoit proche des endroits connus depuis sous le nom de Veragua & de Nombre-de-Dios. Afin que le Commandeur envoyé par Leurs Majestés pour faire rendre compte à Bovadilla ne fût pas surpris de son arrivée imprevue, Colomb envoya le 29 de Juin quand il fut près du port, Pierre de Terreros l'un de ses Capitaines, lui dire le besoin qu'il avoit d'un autre vaisseau. Il demanda aussi à se mettre à l'abri d'une tempête qu'il prévoyoit, & fit avertir le Commandeur de ne pas faire sortir du port une Flotte qui étoit prête à mettre à la voile. Le nouveau Gouverneur étoit si peu disposé à lui donner un autre vaisseau, qu'il ne voulut pas même lui permettre d'entrer dans le port, méprisa son avis, & permit à la Flotte composée de dix-huit vaisseaux de mettre en mer sans délai, pour l'Espagne, ayant à bord Bovadilla, Roldan, & le reste des ennemis de l'Amiral.

Plusieurs de ses ennemis périssent par une tempête.

A peine eurent-ils doublé le Cap le plus oriental d'Hispaniola, qu'ils furent surpris d'une furieuse tempête, qui coula à fond leur principal vais-

COLOMB, Chap. XI.

An. 1502.

ſeau, avec Bovadilla & tous les Chefs des Rebelles. Des dix-huit Navires, il n'y en eut que trois ou quatre de ſauvés, pendant que Colomb, qui avoit prédit la tempête, ſe mit à l'abri le mieux qu'il lui fût poſſible près de terre. Cependant le ſecond jour le vent devint ſi furieux que ſes trois autres vaiſſeaux furent emportés en mer, où le Bermuda, celui qu'il avoit voulu changer, auroit certainement péri s'il n'avoit été ſauvé par la manœuvre admirable & par la dextérité de Dom Barthelemi, le plus grand homme de mer de ſon temps. Les vaiſſeaux étant ainſi ſéparés, chacun penſa que les autres s'étoient perdus : mais ils ſe retrouverent tous quelques jours après dans le port d'Azura. Par la comparaiſon qu'on fit de leurs opérations, il parut que Dom Barthelemi avoit ſurmonté la tempête en courant la mer comme un habile navigateur, & que Chriſtophe avoit évité la plus grande partie du danger en demeurant près du rivage, comme un ſçavant phyſicien. Sa ſatisfaction fut de beaucoup diminuée par le chagrin qu'il reſſentit de ce qu'on lui refuſoit un abri dans un pays qu'il avoit découvert & an-

An. 1502.

nexé à la Couronne d'Espagne. Cette tempête & ses suites firent dire à ses ennemis qu'il l'avoit attirée par art magique pour détruire la Flotte qu'on envoyoit en Europe : & cette ridicule calomnie fut encore confirmée, sur ce que des dix-huit vaisseaux, il n'arriva en Espagne que l'Aguya ou l'Aiguille à bord duquel étoient quatre mille pezos en or qui appartenoient à l'Amiral, au lieu que les trois autres qui résisterent à la fureur de cette tempête furent obligés de retourner à Saint-Domingue en très mauvais état.

Il arrive au Continent.

Colomb ayant fait rafraîchir ses gens dans le port d'Azura, où ils prirent une grande quantité de poissons nommés Saavino, & Manatée, ou Vaches de mer, fit voile pour un port du Bresil, que les Indiens nomment Gracchimo, afin de se mettre à couvert d'une autre tempête qui se préparoit. Il en partit le 14 Juillet, & eut un si grand calme que les courants l'emporterent vers certaines Isles voisines de la Jamaïque, qu'il nomma Los Poros, parce qu'elles sont fort petites & sabloneuses, & n'y trouvant pas de sources il ordonna à ses gens de creuser des trous dans le sable, d'où

COLOMB, Chap. XI.

An. 1502.

ils tirerent de l'eau pour l'ufage des vaiffeaux. Il fit route de cet endroit pour gagner le Continent, & toucha aux Ifles de Guanara, près de la Province qu'on nomme à préfent Honduras, où fon frère Barthelemi defcendit à terre avec deux chaloupes. Il trouva le peuple femblable à celui des autres Ifles : vit une grande quantité de Pins, & des morceaux de pierre calamine, qui étant mêlée avec le cuivre fut prife pour de l'or par quelques-uns des hommes d'équipage, qui en cacherent dans cette idée. Pendant qu'il étoit en cet endroit il découvrit un canot femblable à une galère, de huit pieds de largeur, avec une petite voile de feuilles de Palmier au milieu, qui reffembloit affés à celles des Gondoles de Venife. Les femmes, les enfants, avec tout ce qu'on vouloit conferver y étoient à l'abri fous une efpece de pont, & quoique cette barque fût montée de vingt-cinq braves Indiens, ils fe rendirent d'eux-mêmes fans aucune réfiftance.

L'Amiral très content d'avoir cette occafion de connoître ce que produifoit le Continent fans expofer fes gens à aucun danger, ordonna que la charge

de ce petit bâtiment fut examinée. On y trouva des matelats & des chemises de coton sans manches, bien travaillées & teintes de différentes couleurs: quelques pagnes de la même étoffe pour couvrir ce qui doit être caché, & de grandes toiles, dont les femmes s'enveloppoient. Les hommes avoient de longues épées de bois, tranchantes des deux côtés, avec des pierres ajustées dans une raînure, du fil, une matiere bitumineuse, des haches, des especes de cloches de cuivre, des plats & des creuzets pour fondre ce métail. Leurs provisions consistoient dans les mêmes racines & les mêmes grains qu'on trouve à Hispaniola, & ils buvoient une liqueur forte faite de Maïz qui ressembloit assés à de la bierre d'Angleterre. Ils avoient aussi beaucoup de noix de Cacao qui tenoient lieu de monnoye dans tout le pays qu'on a depuis nommé Nouvelle Espagne, & ils paroissoient y attribuer une grande valeur: car malgré la consternation dont ils furent saisis, quand ils se virent prisonniers au milieu d'une race d'hommes qui leur sembloient si extraordinaires, s'il arrivoit qu'une de ces noix tombât par hazard sur le pont,

COLOMB, Chap. XI.

An. 1502.

ils se jettoient dessus pour la reprendre avec des marques d'empressement & d'intérêt comme pour quelque chose d'important. Leur modestie étoit si remarquable, que lorsque quelqu'un d'entr'eux étoient tirés à bord par les toiles qui les couvroient, ils se cachoient aussi-tôt avec les mains, & les femmes s'enveloppoient dans leur toile, avec des marques de honte & de confusion. Ce sentiment de pudeur fit un tel effet sur l'Amiral, qu'il ordonna qu'on eût des égards pour eux, qu'on leur rendît leur canot, & qu'on leur donnât des marchandises d'Europe en échange de celles qu'il jugea à propos de garder. Cependant il fit rester un vieux homme, nommé Giumbe, qui paroissoit le plus spirituel, & le Chef de cette troupe, pour en apprendre des particularités plus étendues du pays, & pour qu'il servît d'interpréte auprès des autres Indiens. Giumbe se chargea gayement de cet office, qu'il remplit fidelement dans le cours du voyage, tant qu'il fût entre des peuples dont il sçavoit la langue, & lorsqu'il ne fût plus en état de rendre service, on le renvoya à sa fa-

tisfaction avec de beaux présents pour le récompenser de sa fidélité. COLOMB, Chap. XI.

L'Amiral fut informé par cet Indien de la grande richesse, de la politesse & de l'ingénuité du peuple qui habitoit à l'Ouest de la Nouvelle Espagne: mais comme il vit que ces Contrées étoient faciles à aborder, il remit à un autre temps à y faire voile de Cuba & resolut de poursuivre son premier dessein de découvrir dans le Continent un détroit par lequel il pût pénetrer dans la mer du Sud, & gagner les Indes Orientales. Suivant ce projet il tourna à l'Est vers Veragua & Nombre-de-Dios, où on lui dit qu'il trouveroit ce détroit; mais les Indiens entendoient un détroit de terre ou un Isthme, au lieu que Colomb vouloit parler d'un passage qui communiquât d'une mer à l'autre. Faisant voile pour le chercher, il s'avança vers un Cap du Continent, qu'il nomma Carinus, parce qu'il y trouva une grande quantité d'arbres, qui portent un fruit auquel les habitans d'Hispaniola donnoient ce nom. Près de ce Cap il vit un peuple qui portoit des pagnes, & des chemises ou jacquettes de toilles

An. 1502.

Il prend possession de la nouvelle Espagne.

COLOMB, Chap. XI.

An. 1502.

de coton peintes, elles reſſembloient à des cottes de mailles aſſés fortes pour les défendre contre les armes du pays, & même contre les épées des Européens. Plus loin à l'Eſt, vers le Cap Gracias-à-Dios on trouva les habitants d'un aſpect farouche & d'une inclination cruelle. Ils alloient entierement nuds : mangeoient de la chair humaine & du poiſſon crud tels qu'ils le prenoient, & ſe faiſoient aux oreilles de ſi grands trous qu'on auroit pu y paſſer un œuf de poule, ce qui fit que l'Amiral donna à cette Côte le nom de Las Orejas, ou Des Oreilles. Le Dimanche 14 d'Août 1502, Barthelemi Colomb deſcendit à terre le matin pour entendre la Meſſe, ainſi que les Capitaines, & un grand nombre d'hommes d'équipage, avec les ornements néceſſaires. Le mercredi ſuivant, étant encore deſcendus pour prendre poſſeſſion du pays au nom de Leurs Majeſtés Catholiques, environ cent Indiens chargés de proviſions vinrent ſur le rivage, s'approcherent des chaloupes, & ſe retirerent ſans avoir prononcé un ſeul mot. Le Lieutenant voyant leur timidité, employa l'Interpréte pour les raſſurer, & leur

fit donner des sonettes, des bracelets, & d'autres bagatelles, qui leur furent si agréables, que le lendemain ils revinrent en plus grand nombre, avec toutes sortes de provisions, entr'autres des poules de ce pays, meilleures que celles d'Europe, des oyes, du poisson rôti, & des fèves rouges & blanches qui ressemblent aux haricots d'Espagne. Ce pays quoique bas étoit couvert de verdure & fort agréable : il produisoit un grand nombre de Pins, de Chênes, de Palmiers & de Mirobolans, avec toutes les mêmes sortes de fruits & de provisions qui se trouvoient à Hispaniola. Ils avoient aussi des Léopards, des Cerfs & d'autres animaux : les habitants étoient comme ceux des Isles, excepté que leurs fronts n'étoient point aussi hauts. Ils n'étoient couverts que pour la pudeur, paroissoient ne pas avoir de Religion, & chaque Nation parloit un langage particulier. Leurs bras & leurs corps étoient ornés de différentes figures incrustées dans la peau par le moyen du feu, & les principaux portoient des especes de bonnets de coton rouges & blancs. Quelques-uns avoient comme des corsets sans man-

COLOMB, Chap. XI. An 1502.

ches, qui leur descendoient jusqu'aux cuisses ; d'autres portoient des touffes de cheveux qui pendoient sur leurs fronts : mais dans leurs Fêtes ils se peignoient le visage de diverses couleurs, ce qui leur donnoit une figure terrible & diabolique.

De la Côte de Las Orejas, l'Amiral employa cinquante jours à faire soixante lieues à l'Est, les vents & les courants lui étant toujours contraires : mais le rivage étoit facile, & on jettoit l'ancre toutes les nuits près de terre. Le 14 de Septembre, il doubla un Cap qu'il nomma Gracias-à-Dios, ou Graces-à-Dieu, parce que de cet endroit la terre s'étendoit au Sud, & qu'il pouvoit suivre aisément son cours avec le vent alisé qui regnoit alors. Cependant un peu au-delà de cette pointe de terre, il passa quelques bas fonds dangereux qui s'étendoient en mer autant que la vue pouvoit porter.

Caractere affable des habitants de Cariari.

L'Amiral, qui manquoit de bonne eau, envoya le 16 les chaloupes dans une riviere, à l'entrée de laquelle les flots étoient si agités par le courant, & par le vent de mer, qu'une des chaloupes se perdit avec tout son monde, ce qui fit donner à cette riviere

le nom de la Desgracia ou du Désastre. Continuant sa route au Sud, Colomb jetta l'ancre le Dimanche 25 près d'une ville nommée Cariari, dans le voisinage d'une petite Isle appellée Quiriviri. Cet endroit surpassoit tout ce qu'il avoit vu jusqu'alors, tant par l'abondance du peuple que par la beauté du terrein & l'avantage de la situation ; la terre y étant élevée & abondante en paturages, en bois & en rivieres. Cariari est situé près d'une grosse riviere, sur les bords de laquelle il s'assembla une grande quantité de peuple, dont quelques-uns étoient armés d'arcs & de fléches, d'autres de bâtons de Palmier aussi noirs que du charbon, durs comme des épines, & garnis de pointes d'os de poissons. Enfin plusieurs portoient des massues, & ils paroissoient s'être rassemblés dans le dessein de défendre leur pays contre l'invasion. Cependant aussi-tôt qu'ils connurent les dispositions pacifiques des Chrétiens, ils marquerent le plus grand désir d'échanger leurs denrées, qui consistoient en armes, jacquettes de coton, chemises & guanimis, qui sont des piéces d'or pâle qu'ils portoient autour du col comme

COLOMB, Chap. XI.

An. 1502.

des reliques. Ils vinrent en nageant avec ces effets jusqu'aux chaloupes, les Espagnols n'ayant pas voulu descendre à terre ce jour ni le lendemain. L'Amiral défendit à ses gens de prendre en échange ce que les Indiens leur apportoient, & il leur fit présent de différentes bagatelles, pour qu'ils regardassent les Chrétiens comme des hommes qui méprisoient toutes vues mercenaires. Moins l'Amiral paroissoit vouloir faire de trafic, & plus ils marquoient d'envie de négocier avec lui, faisant des signes du rivage pour engager ses gens à venir avec eux. Voyant que leur invitation étoit inutile, ils se retirerent, laisserent en un monceau tout ce qu'ils avoient reçu à bord, & les Espagnols le retrouverent quand ils descendirent à terre le mercredi suivant. Les Indiens croyant que ces étrangers ne prenoient pas confiance en leur sincérité, envoyerent un vieux homme d'une figure respectable portant une espece de drapeau attaché à un bâton accompagné de deux jeunes filles, avec des guarinis au col. Sur leur demande elles furent conduites à bord de l'Amiral, qui ordonna de les habiller, leur fit donner

un repas, & les renvoya ensuite sur le rivage, où elles furent reçues avec des marques de joie par le vieillard qui y étoit demeuré avec cinquante naturels du pays.

Son frere visite la ville.

Le lendemain, le frère de l'Amiral descendit à terre pour prendre quelque connoissance: deux des principaux Chefs vinrent à la chaloupe, le soutinrent sous les bras, & le firent asseoir sur l'herbe au milieu d'eux. Dans cette situation il commença à les interroger, & ordonna à son Secrétaire d'écrire leurs réponses : mais aussi-tôt qu'ils virent la plume, l'encre & le papier, ils furent saisis de consternation & prirent la fuite, croyant que c'étoient des instruments pour quelque opération magique ; d'autant plus qu'ils avoient eux-mêmes commencé par différentes cérémonies semblables à des exorcismes, avant d'approcher des Espagnols. Après avoir dissipé leurs craintes, Dom Barthelemi visita leur ville, où au milieu d'un grand palais de bois couvert de rozeaux, il vit différents tombeaux, dans l'un desquels étoit un corps embaumé, & dans un autre deux squelettes humains dans des toiles de coton sans aucune odeur.

COLOMB, Chap. XI.

An. 1502.

sur chacune de ces catacombes étoit une table avec des figures de bêtes gravées, & sur quelques-unes l'effigie du défunt parée de guaninis, de bracelets, & d'autres ornements auxquels ils attribuoient quelque vertu.

Férocité d'une espece singuliere de Chats.

L'Amiral désiroit ardemment de mieux connoître la nature de ce pays & les coutumes des habitants, qui paroissoient plus civilisés qu'aucun de ceux qu'il eût déja vus. Il ordonna d'en prendre sept, en choisit deux qui lui parurent les plus intelligents, & renvoya les autres avec quelques présents, les assurant qu'il ne retenoit leurs compagnons que pour lui servir de guides & d'interprétes le long de la Côte, & que dans très peu de temps il les mettroit en liberté. Malgré cette déclaration ils penserent qu'on les gardoit par avarice: un grand nombre d'entr'eux vinrent le lendemain sur le rivage, envoyerent quatre Ambassadeurs à bord de l'Amiral pour traiter de la rançon de leurs compatriotes, & il apporterent en présent deux Cochons sauvages assés petits: mais qui furent trouvés de très bon goût. On reçut très bien les Députés, & quoique Colomb ne leur accordât

pas leur demande, il réussit cependant à les renvoyer satisfaits. On paya généreusement leurs Cochons, dont un fut attaqué à bord par une espece de Chat sauvage, que l'un des hommes avoit pris dans un bois, après lui avoir coupé une patte de devant. Cet animal, aussi gros qu'un petit Lévrier, sautoit comme un Ecureuil d'arbre en arbre, & s'attachoit aux branches non-seulement avec ses griffes, mais encore avec sa queue, par laquelle il se suspendoit pour se reposer & pour jouer. Les Cochons, quoique très féroces de leur nature, parurent effrayés à sa vue, & s'enfuirent sous le pont: l'Amiral ordonna d'en mettre un près du Chat, qui entoura de sa queue le groin du Cochon, s'attacha à sa croupe avec la patte de devant qui lui restoit, & l'auroit eu bien-tôt déchiré si les gens du vaisseau ne l'en eussent empêché, ce qui fit juger que ces Chats faisoient la chasse à peu près comme les Loups d'Espagne.

Le Mercredi cinq d'Octobre, l'Amiral fit voile dans la baye de Caravaro, qui a six lieues de profondeur, sur environ trois de largeur. On y trouve plusieurs Isles, entre lesquel-

COLOMB, Chap. XI.

An. 1502.

les les vaisseaux passent comme dans des détroits, froissant les arbres de chaque côté. L'Amiral fit jetter l'ancre dans cette baye, & envoya les Chaloupes à l'une des Isles, où les gens trouverent vingt canots, dont les hommes étoient descendus sur le rivage, entiérement nuds, avec de petites plaques ou aigles d'or autour de leur col. Ils ne firent paroître aucune crainte, donnerent pour trois sonnettes une plaque d'or du poids de trente ducats, & assurerent qu'il y avoit une grande quantité de ce métal dans le continent, à une fort petite distance.

Grande espérance de trouver de l'or.

Le lendemain, les gens de la Chaloupe descendirent sur le rivage du continent, où ils trouverent dix canots remplis de gens qui refuserent d'échanger leurs plaques d'or. L'Amiral en fit prendre deux, pour avoir des connoissances plus étendues du pays, en se servant des interpretes de Cariari, & ils lui confirmerent ce que lui avoient dit ceux de l'Isle, au sujet de l'or, qu'on trouvoit à deux journées plus avant dans les terres. De cette baye, l'Amiral fit voile vers une autre assez difficile,

nommée Abufena ; & le 17 il fe remit en pleine mer, pour continuer fon voyage. Etant arrivé douze lieues plus loin à la riviere de Guaïga, il commanda aux chaloupes d'aller à terre, où fes gens furent vivement attaqués par environ cent Indiens, qui s'avancerent avec fureur dans l'eau jufqu'à la ceinture, fecouant leurs lances, fonnant des cornets, battant des tambours, jettant l'eau de la mer & toutes fortes d'herbes contre les Efpagnols, avec des marques de déteftation & de méfiance. Malgré ces menaces, ils furent bientôt appaifés par la contenance des Chrétiens; & pour quelques petites fonnettes, ils donnerent dix plaques d'or, qui valoient cent cinquante ducats. Cependant le lendemain, ils fe mirent en embufcade contre les chaloupes; & voyant que perfonne ne vouloit fe hafarder de defcendre à terre fans avoir des furetés, ils fe jetterent dans l'eau, comme le jour précédent, menaçant de lancer leurs javelots, à moins que les chaloupes, qui s'étoient arrêtées, ne retournaffent aux vaiffeaux. Les Efpagnols, irrités de cette conduite

An. 1502.

insolente, en blesserent un au bras d'un coup de fleche ; & en même temps l'Amiral fit tirer un coup de canon, dont le bruit les jetta dans une si grande épouvante qu'ils prirent tous précipitamment la fuite. Alors quatre hommes descendirent à terre, & les engagerent par signe à revenir : ils mirent bas les armes : retournerent au rivage, & échangerent ensuite leurs plaques très paisiblement.

L'Amiral ayant pris des échantillons de ce que produisoit cette partie du pays, s'avança à Catiba, & jetta l'ancre à l'embouchure d'une grande riviere, d'où il vit que les habitants s'assembloient au son des tambours & des cornets. Deux d'entr'eux vinrent dans un canot à côté du vaisseau; & après s'être entretenus avec les interpretes de Cariari, ils monterent à bord sans crainte pour échanger leurs plaques contre quelques bagatelles que leur donna l'Amiral. Ce canot fut suivi d'un autre chargé de trois hommes, qui se conduisirent de même ; & l'amitié étant ainsi établie, les Espagnols descendirent à terre, où ils trou-

verent un grand nombre d'Indiens avec leur Roi, qui n'étoit distingué de ses sujets que par une espece de parapluie de feuilles d'arbres dont il étoit couvert, parce qu'il tomboit une très forte pluie. Ce Souverain échangea ses plaques ; ce qui servit d'exemple à ses sujets, & ils en commercerent de même dix-neuf toutes de pur or. Dans cet endroit les Chrétiens virent une grande masse de murs, qui paroissoient bâtis de chaux & de pierre : c'étoit la premiere fois que l'Amiral avoit trouvé quelque marque de bâtiments dans les Indes, & il en emporta un morceau, pour le faire voir à son retour.



An. 1502.

CHAPITRE XII.

Colomb arrive à Veragua & à Porto-bello: Il est obligé de faire tirer sur les Indiens: Il essuie une furieuse tempête : Peuple qui habite sur des arbres : Colomb entre dans la riviere de Bethléem : Les Espagnols font des échanges avec les habitants : Colomb veut établir une Colonie : Conspiration d'un Cacique contre la Colonie ; il est pris, & s'échappe.

Colomb arrive à Veragua & à Porto-Bello.

CONTINUANT sa route par l'Est, il passa à Cobravo ; & le vent ayant beaucoup augmenté, il dirigea son cours par cinq villes de grand commerce, du nombre desquelles étoit Veragua, où les Indiens disoient qu'on recueilloit l'or, & que l'on construisoit les plaques qu'ils portoient. Le lendemain il arriva à une autre ville, nommée Cabiga, d'où il continua son voyage vers une qu'il appella Porto-bello, ou le Beau-port, parce qu'il la trouva très-grande, bien peuplée, &

dans une campagne très fertile. Il entra dans le port le second jour de Novembre, après avoir passé entre deux petites Isles, où les vaisseaux touchoient presque les rivages. Pendant sept jours, que la pluie & le temps contraire l'obligerent d'y rester, les habitants des contrées voisines vinrent réguliérement à bord dans leurs canots pour échanger des provisions, & des bottes de coton filé, contre des épingles, des aiguilles, & d'autres bagatelles.

Le mercredi 9, il partit de Portobello, & s'avança huit lieues à l'Ouest; mais le lendemain, le temps contraire l'obligea de retourner quatre lieues en arriere, & de se mettre à couvert entre les Isles voisines du continent, où est située présentement la ville de Nombre-de-Dios. Il nomma l'endroit où il s'arrêta Puerta-de-Bastimentos, ou le Port des provisions, parce que toutes ces Isles étoient couvertes de grains. Une chaloupe bien équippée étant envoyée à la poursuite d'un canot, les Indiens furent si effrayés, qu'ils se jetterent aussi-tôt dans la mer, & se sauverent, malgré tous les efforts

COLOMB, Chap. XII.

An. 1502.

des Espagnols : d'abord que la chaloupe approchoit de quelqu'un d'entr'eux, il plongeoit comme un canard, & ne reparoissoit qu'à la distance d'une portée de fleche.

Il est obligé de faire tirer sur les Indiens.

L'Amiral resta jusqu'au 23 de Novembre à faire radouber & raccommoder ses tonneaux ; ensuite il continua sa route à l'Ouest, vers un endroit nommé Guiga, où les gens des chaloupes étant descendus à terre, trouverent environ trois cents Indiens, disposés à trafiquer pour quelques provisions qu'ils avoient, & pour quelques petites pieces d'or, qui pendoient à leur nez & à leurs oreilles. Sans s'arrêter dans cet endroit, il vint à un petit port qu'il nomma Retrette ou retiré, parce qu'il ne pouvoit tenir qu'environ six vaisseaux, & que la largeur de son entrée n'étoit pas de plus de quinze ou vingt pas. Les rochers des deux côtés paroissoient au dessus de l'eau aussi pointus que des diamants, avec un canal entre deux, dont on ne trouvoit pas le fond. L'Amiral fut engagé à entrer dans ce port par les discours de ceux qu'il avoit envoyés le visiter ; il lui en firent un rapport favorable,

favorable, & lui dirent que les vaisseaux pouvoient venir jusqu'au rivage; ce qui leur donnoit un grand avantage pour commercer avec les habitants. Il resta neuf jours dans ce lieu resserré, où il fut confiné par le mauvais temps. Les Indiens vinrent d'abord commercer familierement; mais ensuite ils furent provoqués à commettre des actes d'hostilité par l'insolence & la débauche des matelots. Leur nombre croissoit tous les jours; & leur courage s'augmenta à un tel point, qu'ils vinrent plusieurs fois faire des menaces jusques sous le bord des vaisseaux. L'Amiral, après avoir essayé de les appaiser par la douceur & par la patience, jugea qu'il étoit absolument nécessaire de changer de conduite, pour les convaincre qu'on ne l'insultoit pas impunément. Il ordonna à ses gens de tirer quelques coups de canon; mais les Indiens répondirent à ce bruit par des cris, frappant les arbres avec des bâtons, comme s'ils eussent méprisé cet éclat, qu'ils s'imaginerent être l'effet d'un tonnerre dont on se servoit pour les épouvanter. Alors on en chargea un des plus gros avec de la dragée, &

COLOMB, Ch. XII.

An. 1502.

le pointant sur un grand nombre d'entr'eux qui s'étoient assemblés sur une petite hauteur, le coup porta au milieu, & leur fit sentir qu'il y avoit plus que du bruit sans effet. Ils prirent la fuite dans l'instant, avec une si grande consternation, qu'on ne les vit plus, même au delà des montagnes. Cette nation avoit meilleure mine qu'aucune de celles qu'on eût encore vue : ils étoient grands & dégagés sans avoir de gros ventres, comme il est fort ordinaire dans ces pays. On trouva dans le port une grande quantité de Crocodiles ou Alligators, qui dormoient sur le rivage : il sortoit une odeur musquée de leurs corps, & ils étoient si avides à la proie, qu'ils auroient dévoré les hommes s'ils avoient pu les prendre à leur avantage, quoiqu'ils fussent craintifs & poltrons quand on les attaquoit.

Il essuye une furieuse tempête.

L'Amiral, voyant que les vents d'Est & de Nord-Est continuoient à souffler avec violence & sans relâche, & qu'on ne pouvoit continuer à trafiquer avec les habitants de cette côte, résolut de retourner en arriere, & de s'éclaircir par lui-même

de ce qu'on lui avoit rapporté, touchant les mines de Veragua : il remit donc à la voile pour Porto-bello le lundi 5 de Décembre.

Le lendemain, pendant qu'il continuoit son même cours, le vent se tourna Ouest ; mais comme il ne jugea pas que ce fût pour y rester, il porta contre pendant quelques jours, durant lesquels le vent fut très variable, & le temps si déréglé, que les matelots pouvoient à peine se tenir sur le pont. Il sembloit que le ciel s'abîmoit en un déluge de pluie : l'air paroissoit comme une fournaise par le feu des éclairs ; & le tonnerre rouloit avec si peu de relâche que les équipages croyoient mutuellement entendre tirer les canons en signe de détresse. Les hommes, continuellement mouillés de la pluye, & exposés à ces éclats & à ce feu terrible, commencerent à être frappés de terreur & à perdre l'espérance, particulierement quand ils virent que le vent leur étoit contraire toutes les fois qu'ils s'efforçoient de gagner quelque port. Au milieu de ce trouble & de ce danger, ils se trouverent encore bien près d'être engloutis

COLOMB, Chap. XII. An. 1502.

par une furieuse trombe qui s'éleva de la mer jusqu'aux nues, de la grosseur d'un tonneau, tournant rapidement, & jettant l'eau de toutes parts avec un affreux rugissement. Pour comble d'infortune, ils perdirent de vue le vaisseau le Caïno, & jugerent qu'il avoit fait naufrage : mais ils le revirent après trois jours d'épaisses ténébres, pendant lesquels ils s'étoient mis d'abord à l'ancre, & avoient ensuite été emportés en mer, après les avoir perdues ainsi que leurs chaloupes.

La tempête avoit presque mis les vaisseaux en pieces, & les hommes étoient accablés de froid, de faim & de fatigue : mais ils furent enfin soulagés par un calme de deux jours, pendant lesquels ils furent environnés d'un nombre prodigieux de goulus de mer. Ces animaux étoient si avides qu'on les prenoit avec un hameçon seulement amorcé de drap rouge. On en prit une grande quantité, & l'on trouva dans le ventre d'un de ces poissons une tortue entiere qui vécut ensuite sur le vaisseau. La tête d'un autre goulu qu'on avoit jettée dans la mer fut aussi trouvée dans

le corps d'un qui l'avoit avalée, ce qui fit juger que les individus de cette eſpece ſe dévoroient réciproquement. Quoique quelques-uns regardaſſent ce poiſſon comme de mauvais préſage, & que l'on convînt en général que c'étoit un mets très médiocre, les Matelots en mangerent avec grande avidité. Depuis huit mois qu'ils étoient en mer, ils avoient conſommé toutes leurs proviſions, excepté le biſcuit, qui par la chaleur & l'humidité du climat étoit ſi rempli de vers, que pluſieurs ne vouloient manger que la nuit, pour ne pas voir ceux qu'ils étoient obligés d'avaller.

Peuple qui habite ſur des arbres.

Le ſamedi 17 à trois lieues Eſt de Pennon, l'Amiral entra dans un port que les Indiens appellent Huiva, & permit à ſes gens de s'y repoſer trois jours. Ils deſcendirent à terre, & virent que les habitants vivoient dans des Cabanes bâties ſur des arbres avec des bâtons qui ſe croiſoient de l'un à l'autre. Cette coutume ſinguliere devoit ſans doute ſon origine à la crainte des bêtes fauves, des inondations, ou des ennemis de leur propre eſpece, d'autant que ſur cette côte les différentes nations ſont ſouvent en

COLUMB, Chap. XII.

An. 1502.

guerre les unes contre les autres. Il partit le 20 de ce port ou baye : mais aussi-tôt qu'il se fut remis en mer, la tempête recommença avec tant de fureur, qu'il fut obligé de relâcher dans un autre port, d'où il partit le troisieme jour, après que le temps se fut un peu calmé. Il sembloit que le ciel vouloit traverser cette expédition: le vent se renforça de nouveau & devint contraire, les vaisseaux furent encore battus d'une nouvelle tempête, & tous les équipages tomberent dans la frayeur & dans la consternation. Ils la supporterent jusqu'à ce qu'ils rentrassent dans le même port où ils avoient déja été le 12 du même mois. Ils y resterent depuis le

An. 1503.

26 Décembre jusqu'au 3 Janvier, y radouberent le vaisseau la Gallega: se munirent d'une quantité suffisante d'Indiens, de bled, de bois & d'eau, & remirent à la voile, en retournant vers Veragua. Ils furent si fatigués des courants, des tempêtes & des vents contraires entre Veragua & Porto-bello, que l'Amiral nomma toute cette côte Costa de Contrastes, ou de la Contradiction.

Le jeudi suivant, il jetta l'ancre

près d'une riviere que les Indiens appellent Yebra, & qu'il nomma Bethléem, parce qu'il y arriva le jour de l'Epiphanie. A l'Oueſt de celle-ci eſt la riviere de Veragua, qui a très peu de profondeur; mais on la remonta dans lẹs chaloupes juſqu'à une ville, où l'on diſoit qu'étoient les mines d'or. Les Indiens ſe tenoient d'abord ſur leurs gardes, & menaçoient de s'oppoſer à la deſcente des Eſpagnols: mais un interpréte qu'on mit à terre leur parla ſi favorablement des Chrétiens qu'ils s'appaiſerent, & échangerent vingt plaques d'or, quelques piéces creuſes ſemblables à des portions de roſeaux, avec quelques grains qui n'avoient pas encore été fondus, & qu'ils diſoient avoir recueilli dans un endroit fort éloigné ſur des montagnes très eſcarpées.

Colomb entre dans la riviere de Bethléem.

Le lundi 9 de Janvier, le vaiſſeau Amiral & la Biſcayenne entrerent dans la riviere de Bethléem, & les Indiens vinrent faire des échanges de ce qu'ils avoient, particulierement du poiſſon, qui en certain temps de l'année remonte de la mer dans ces rivieres en une quantité incroyable Ils échan-

COLOMB, Chap. XII. An. 1503.

gerent aussi un peu d'or pour des épingles, des chapelets & des grelots, tels qu'on en met aux oiseaux de proie. Le lendemain, Colomb fut joint par les deux autres vaisseaux, qui n'avoient pu entrer la veille à cause du manque d'eau à l'embouchure de la riviere. Le troisieme jour, D. Barthelemi la remonta avec les chaloupes jusqu'à la ville de Quibia, nom qu'ils donnoient à leur Roi. Ce Prince informé du dessein du Lieutenant vint au-devant de lui dans ses canots, & ils se traiterent réciproquement avec beaucoup de démonstrations d'amitié. Le lendemain il visita à bord l'Amiral, qui lui fit quelques présents, & il se retira fort satisfait, après une heure entiere de conversation, pendant laquelle ses gens firent quelques échanges d'or pour des sonnettes.

Le mercredi 24, la riviere s'enfla tout-à-coup d'une hauteur étonnante, & acquit tant de rapidité, que le vaisseau Amiral rompit son cable, tomba sur le Gallega, & emporta le mats de l'Avant avec son bord, ensorte que les deux vaisseaux furent en grand danger de faire naufrage.

On attribua cette augmentation subite de la riviere à quelques pluyes abondantes, tombées sur les montagnes de Veragua, auxquelles on donna le nom de Saint Christophe, parce que leurs sommets s'élevent jusqu'aux nues. Le lundi 6 de Février, les vaisseaux étant calfatés & radoubés, D. Barthelemi avec soixante & huit hommes remonterent dans leurs chaloupes la riviere de Veragua jusqu'à la ville du Cacique, où ils demeurerent un jour entier pour s'informer du plus court chemin des mines. Sur ce qu'ils en apprirent, ils firent le mercredi quatre lieues & demie, & le lendemain, étant arrivés au lieu qu'on leur avoit indiqué, ils ramasserent un peu d'or entre les racines des arbres, qu'ils trouverent fort épais, & d'une hauteur prodigieuse. Comme l'unique but de ce voyage étoit d'avoir des informations sur ce qui concernoit les mines, ils retournerent aux vaisseaux, très contents d'en avoir un essai. Cependant ils apprirent depuis que celles d'où ils l'avoient tiré n'étoient pas les mines de Veragua, qui étoient beaucoup plus proches: mais celles d'Urira, ville appartenante

COLOMB, Ch. XII.

An. 1503.

à un peuple en guerre avec Quibia, qui avoit enseigné aux Espagnols les mines de ses ennemis au lieu des siennes.

Les Espagnols font des échanges avec les habitants.

Le 14 de Février 1503, Dom Barthelemi marcha avec cinquante hommes & suivi par une chaloupe à la riviere d'Urira, sept lieues à l'Ouest de Bethléem : le lendemain il rencontra le Cacique, qui venoit au devant de lui, accompagné de vingt hommes qui lui présenterent des provisions, & l'on échangea quelques plaques d'or. Pendant ce commerce, les Indiens mâchoient une herbe séche avec une espece de poudre. Après être restés quelque temps en cet endroit, les Chrétiens furent conduits à la ville, où ils furent très bien traités, tant pour les vivres que pour le logement. A leur arrivée ils furent visités par le Cacique d'une ville voisine nommée Dururi, accompagné d'un grand nombre de ses sujets, qui apporterent quelques plaques d'or pour faire des échanges Ils dirent au Lieutenant que dans l'intérieur du pays plusieurs Caciques possédoient de l'or en abondance, & qu'il y avoit aussi un grand nombre d'hommes armés comme les Espagnols.

COLOMB, Ch. XII.

An. 1503.

Le lendemain Dom Barthelemi renvoya vingt hommes aux vaisseaux, & s'avança avec les trente autres vers Zobabra, où il vit environ six lieues de terrein rempli de maïz & cultivé comme des champs de bled. Il fut très bien reçu en cet endroit par les habitants, de même que dans une autre ville nommée Caleba, où il acheta quelques plaques : mais comme il s'éloignoit beaucoup des vaisseaux, sans trouver aucun port le long de la Côte, ni aucune riviere plus grande que celle de Bethléem, où l'on put établir commodément une Colonie, suivant les intentions de l'Amiral, il retourna avec beaucoup d'or au lieu d'où il étoit parti. On prit alors la résolution d'y former un établissement avec quatre-vingts hommes sous son commandement, & après avoir fait les dispositions convenables, on commença à bâtir des maisons environ à la portée du canon de la riviere de Bethléem. On les construisit en bois, avec des couvertures de feuilles de Palmier, cet arbre étant très commun sur cette Côte. On éleva un grand magasin, dans lequel on mit plusieurs piéces de canon, avec de la poudre, des provi-

Colomb veut établir une Colonie.

sions, & d'autres choses nécessaires : mais on laissa à bord du vaisseau le Gallega une quantité de vin, de biscuit, d'huile, de vinaigre, de fromage & de grains, ainsi que des cordages, des filets, des hameçons, & d'autres instrumens de pêcheurs pour l'usage de la Colonie, ce qui ne pouvoit manquer d'être d'un grand service, dans un pays aussi abondant en poisson. Ceux dont se servoient les habitants étoient d'écailles de tortues qu'ils ajustent avec des fils, tant en cet endroit que dans les Isles. La mer y produit entr'autres de fort petits poissons nommés Titi, que leurs ennemis persécutent si vivement qu'ils fuyent vers la surface de l'eau, où on les prend dans de petits filets. On les enveloppe ensuite dans des feuilles, & on les fait sécher au four ensorte qu'on peut les garder très long-tems. On prit aussi une grande quantité de Pélamides, qui étant poursuivis par les autres poissons s'élançent deux ou trois pas sur la terre séche : mais on les prend encore d'une autre maniere. Les Indiens élevent au milieu de leurs canots, de l'avant à l'arrière une cloison de feuilles de Palmier de six pieds de haut qu'ils plient du côté

le la riviere : ensuite ils font du bruit en frappant sur le rivage avec leurs rames, ce qui épouvante les Pélamides, qui prennent les feuilles pour la terre, sautent dessus en grand nombre, & tombent dans le canot. Outre ces poissons, ils en prennent beaucoup d'autres qui passent le long de la côte, & les font également sécher. Pour leur boisson ils ont une espece de bierre, très bonne faite de maïz, & un vin agréable du jus & de la moëlle d'une espece de Palmier, ainsi que d'un fruit semblable à une grosse pomme de pin.

Conspiration d'un Cacique contre la Colonie. Il est pris & s'échape.

Quand les maisons furent élevées, & qu'on eût fait les réglements pour le soutien de la nouvelle Colonie, l'Amiral résolut de retourner incessamment en Espagne. Son voyage fut beaucoup retardé par le manque d'eau pour sortir de la riviere, ainsi que par un vent terrible qui jettoit sur la côte, & menaçoit d'abîmer tous les vaisseaux qui s'y rencontreroient. Cette circonstance étoit d'autant plus facheuse que les pluies, qui seules pouvoient augmenter la riviere étoient passées, & que les fonds des vaisseaux étoient percés de vers de part en part comme des ruches

COLOMB, Ch. XII.

An. 1503.

à miel. Pour combler leur désastre le hazard leur fit découvrir par le moyen d'un Interpréte, que le dessein de Quibia étoit de mettre le feu aux maisons des Chrétiens qui avoient formé un établissement dans ses Etats contre son intention, & contre celle de ses sujets. Dans cet embarras, l'Amiral prit des mesures avec son frère, pour prendre le Cacique prisonnier, ainsi que les principaux de ses gens, afin de les emmener en Espagne, & qu'ils y servissent d'ôtages de la bonne conduite de ses sujets. Le Lieutenant s'avança le 30 de Mars avec environ soixante & dix hommes vers le village de Veragua, composé de maisons séparées les unes des autres. Lorsqu'il en étoit encore à quelque distance, il reçut un messager de la part du Cacique, qui le prioit de ne pas venir dans sa maison située sur une éminence. Malgré cet avis, il résolut de continuer à s'avancer : mais seulement avec cinq hommes, & il donna ordre aux autres de le suivre deux à deux, à quelque distance, & d'environner la maison quand ils entendroient un coup de mousquet, afin que personne ne pût échapper. Comme ils s'approchoient

: plus en plus, le Cacique envoya ı autre messager, pour les prier de ne ıs entrer chez lui, disant qu'il iroit ıi-même les trouver, quoiqu'il fût lessé d'un coup de flèche. Ces prieres éiterées étoient l'effet de sa jalousie, x cette passion étoit si forte chez les ıabitants de cette côte qu'ils ne vouoient pas permettre que leurs femmes ussent vues de personne. Quibia étant donc venu à sa porte suivant sa promesse fut aussi-tôt saisi par le Lieutenant, & quand on eut tiré le coup de mousquet, le reste des Espagnols entourerent la maison, dans laquelle il y avoit environ trente personnes, qui voyant leur Prince pris ne firent aucune résistance. On y trouva les femmes & les enfants du Cacique, avec quelques-uns des principaux du pays, qui offrirent de se racheter par une grande quantité d'or qu'ils avoient cachée dans un bois voisin. Dom Barthelemi, sans faire attention à leurs offres, ordonna que Quibia & les autres, tant hommes que femmes fussent liés & emmenés à bord avant que le pays eût pris l'allarme, & comme il vouloit rester lui-même avec la plus grande partie de ses gens, pour s'as-

ſurer de quelques-uns des parens & des principaux ſujets du Cacique, qui n'avoient pas été pris, il confia les priſonniers à Jean Sanchez de Cadix, excellent Pilote, homme de bonne réputation, qui ſe chargea avec autant de confiance que de plaiſir de les conduire ſurement à bord de l'Amiral. Il s'embarqua avec eux dans ſa chaloupe : mais Quibia ſe plaignant de ce que ſes mains étoient trop fortement attachées: Sanchez touché de compaſſion relacha la corde qui les lioit, & dont il tenoit toujours lui-même un des bouts. Le Prince Indien voyant ſes mains plus libres, prit le temps que le Pilote regardoit d'un autre côté pour ſe jetter dans la riviere, ce qu'il fit avec tant de vivacité, que Sanchez fût obligé de lâcher la corde pour ne pas y tomber lui-même. Comme il commençoit à faire nuit, & que cet accident cauſa tout-à-coup un grand bruit dans la chaloupe, il ne fut plus poſſible de l'entendre ni de le voir arriver au rivage, enſorte qu'après une recherche inutile, le Pilote retourna à bord de l'Amiral couvert de honte & accablé de chagrin.

Le lendemain, le Lieutenant voyant

u'il étoit impossible de s'emparer es Indiens fugitifs, retourna avec ses ens aux vaisseaux, & présenta à son rère le butin qu'il avoit fait dans la naison de Quibia. Il montoit à la va- eur de trois cens ducats en plaques & en aigles d'or, dont l'Amiral fit mettre à part la cinquieme partie pour leurs Majestés Catholiques, & partagea le reste entre ceux qui avoient eu part à cette expédition.

An. 1503.

CHAPITRE XIII.

Les Indiens attaquent la Colonie, ils sont repoussés : Combat où plusieurs Chrétiens périssent : Les Espagnols abandonnent la Colonie : Ils se déterminent à revenir en Espagne : Ils sont forcés de rester à la Jamaïque : Colomb envoye deux Canots à Saint-Domingue : Révolte des gens de Colomb excitée par les freres Porras.

Les Indiens attaquent la Colonie : Ils sont repoussés.

LA Colonie étant donc établie, & toutes choses réglées pour la soutenir, Colomb voulut profiter de l'augmentation que la riviere avoit

COLOMB, Ch. XIII. An. 1503.

eue par les pluyes qui étoient tombées, & il ordonna que les chaloupes allégeassent & remorquassent ses vaisseaux par dessus la barre à laquelle tous les trois toucherent, mais sans recevoir aucun dommage. On y remit ensuite tout ce qu'on avoit été obligé d'en ôter, & le vent étant favorable on se disposa à faire voile pour Hispaniola, d'où l'Amiral se proposoit d'envoyer du secours à son nouvel Etablissement. Dans cet intervalle les chaloupes vinrent à terre par un coup de la Providence pour le salut d'un grand nombre d'Espagnols, qui auroient été les victimes du ressentiment des Indiens. Aussi-tôt que Quibia vit les vaisseaux en mer, & qu'ils ne pouvoient plus donner de secours aux gens restés à terre, il résolut d'attaquer la Colonie, à quoi il trouvoit d'autant plus de facilité qu'elle étoit environnée de bois. Les Indiens sous son commandement se glisserent sans être vus jusqu'à un terrein qui n'étoit qu'à dix pas des maisons, d'où ils se jetterent sur les Chrétiens avec des cris affreux, & lançant leurs javelots, non-seulement contre ceux qu'ils voyoient, mais encore au travers de

ırs minces toits, ils blesserent dangé-ufement quatre ou cinq Espagnols, 'ant qu'ils eussent pu se mettre en éfense. Le Lieutenant, homme de ·solution arrachant une lance se jetta r les ennemis, & sept ou huit de ses ens ayant suivi son exemple, ils ırcerent les Sauvages de se retirer ans le bois, précisément quand la ıaloupe touchoit le rivage. Quoique s Indiens ne voulussent plus com-attre main-à-main, après avoir prouvé le tranchant des épées des uropéens, & les dents des Chiens, ui se jetterent sur eux avec fureur, s continuerent cependant à lancer e loin leurs javelots, jusqu'à ce qu'ils ıssent enfin chassés de leur retraite, & obligés de prendre la fuite, après voir tué un Espagnol & en avoir leffé sept, du nombre desquels fut e Lieutenant.

Combat où plusieurs Chrétiens périssent.

Le Capitaine Jean Tristan, que 'Amiral avoit envoyé au rivage avec a chaloupe ne voulut pas permettre ı ses gens de descendre à terre pendant e combat: mais aussi-tôt qu'il fût fini, l entra dans la riviere pour faire de 'eau fraîche, dans un endroit entie-rement couvert de bois. Les Indiens

COLOMB, Ch. XIII.

An. 1503.

sortirent aussi-tôt du lieu où ils s'étoient cachés, & tomberent sur lui avec un grand nombre de canots. Il soutint le choc en brave homme: mais il lui fut impossible de se garantir, lui & ses gens d'une grêle de traits qui tomboient sur eux. Ils périrent tous dans cette action, excepté un seul nommé Jean de Neïa, natif de Seville, qui tomba par hazard sur le bord de la chaloupe au milieu du combat, plongea jusqu'au fond de l'eau, & gagna le rivage, d'où il prit son chemin par le plus épais du bois, pour joindre la Colonie, à laquelle il porta la nouvelle de ce malheur. Les Espagnols épouvantés de cet évenement, auroient voulu quitter aussi-tôt leur ville, & se rendre sans ordre à bord du Vaisseau Amiral, mais le peu d'eau qu'il y avoit à l'embouchure de la riviere, les empêchoit de mettre leur vaisseau à flot. De plus la mer battoit avec tant de violence en cet endroit qu'il n'étoit pas possible d'envoyer de chaloupe pour donner avis de cette perte à l'Amiral, qui se trouvoit dans une rade ouverte fort dangereuse, sans chaloupe, ignorant le destin de Tristan & de ses gens. Enfin il eut la douleur de

les voir emportés dans leur chaloupe par le courant de l'eau, couverts de blessures, & suivis d'un nombre prodigieux d'oiseaux carnaciers. Un si triste spectacle ne pouvoit manquer de jetter dans le plus grand découragement tout son Equipage, qui se trouvoit réduit à un fort petit nombre, & l'on jugea aussi-tôt que toute la Colonie avoit péri. Cette conjecture n'étoit pas sans fondement : les Indiens encouragés par le petit avantage qu'ils avoient remporté, retournerent à l'Etablissement, l'attaquerent sans relâche une nuit & un jour entier, & tous les Espagnols auroient été tués s'ils n'avoient pris le parti de se retirer du côté de l'Est, sur un rivage découvert. Ils se firent une barricade de tonneaux, & d'autres gros meubles, entre lesquels ils placerent leur canon, de façon qu'il pouvoit faire un grand ravage entre les ennemis : mais ils n'oserent s'approcher de ces instruments de carnage qui leur étoient encore inconnus.

An. 1503.

L'Amiral fut obligé d'attendre dix jours, avant de trouver un temps favorable pour envoyer à terre la seule chaloupe qui lui étoit restée,

Les Espagnols abandonnent la Colonie.

COLOMB, Ch. XI.I. An. 1503.

& pour apprendre ce qui s'étoit passé. Durant cet intervalle, quelques-uns des prisonniers qu'on tenoit à fond de cale, se débarrasserent la nuit de leurs fers, & se jetterent dans la mer. Les autres se voyant hors d'espérance de s'échapper de la même façon, s'étranglerent de désespoir; ensorte qu'il ne resta plus d'ôtage dont on pût se servir pour faire la paix avec Quibia. Le temps continuant à être orageux, & les hommes étant dans une impatience extrême d'apprendre le sort de leurs compagnons, un certain Pierre de Ledesma, Pilote de Seville, entreprit de gagner la terre à la nage, pourvu qu'on pût le conduire dans la chaloupe jusqu'à l'endroit où la barre commençoit à être fort haute. Cette proposition fut acceptée par l'Amiral, mise à exécution; & il revint de même à la nage, avec un détail fort circonstancié de tout ce qui s'étoit passé, & même des divisions qui s'étoient élevées entre les Espagnols. Dom Barthelemi se trouvoit dans l'impossibilité de maintenir l'autorité & la subordination, & ils ne s'accordoient que dans la résolution d'abandonner cet endroit.

Ils firent dire à l'Amiral qu'ils le prioient de les recevoir à bord sans délai ; qu'autrement ils seroient obligés de se remettre en mer dans leur propre vaisseau, tout vermoulu qu'il étoit, & de se confier à la merci des flots, & des tempêtes, plutôt que de demeurer exposés au ressentiment barbare de ces sauvages. Colomb résolut donc de les prendre à bord ; & le temps étant devenu un peu plus favorable, ils se rendirent sur son vaisseau, avec tous leurs biens & effets, dans la chaloupe & dans quelques canots qu'on avoit amarrés ensemble ; ensorte qu'en deux jours il ne resta que la carcasse du vaisseau, tellement percée par les vers, qu'il étoit impossible d'en faire aucun usage.

Ils se déterminent à revenir en Espagne.

Tous étant ainsi rassemblés à leur satisfaction mutuelle, l'Amiral fit voile le long de la côte vers l'Ouest, contre le sentiment de tous les Pilotes, qui pensoient qu'on gagneroit plutôt Saint-Domingue en faisant route par le Nord, au lieu que les Colomb savoient qu'il falloit gagner le temps des hautes marées, avant de pouvoir traverser le Golphe qui sépare His-

An. 1503.

paniola du continent. L'Amiral ne consultoit que son propre jugement en tenant cette conduite ; & ses gens commencerent à murmurer dans la crainte qu'il n'eût dessein de se rendre directement en Espagne, quoiqu'il ne fût pas suffisamment pourvu de provisions pour un tel voyage. A Porto-bello il fut obligé d'abandonner le vaisseau le Biscaïna, qui faisoit tant d'eau & étoit si vermoulu, qu'on jugea impossible de le faire avancer. Tournant ensuite le long de la côte, il passa le port Retrette, ainsi qu'un grand nombre de petites Isles, qu'il nomma Las-Barbas. Continuant sa route, il vint dix lieues plus loin à un autre endroit du continent, nommé Marmora, d'où il partit le lundi premier de Mai, & fit route au Nord, quoique les vents & les courants vinssent de l'Est.

Ils sont forcés de rester à la Jamaïque.

Les Pilotes & les matelots assuroient tous qu'on étoit déja à l'Est des Caraïbes ; mais l'Amiral au contraire craignoit de ne pouvoir gagner Hispaniola ; & cette crainte n'étoit que trop bien fondée. Le mercredi, il découvrit deux Isles fort petites, qu'il nomma Tortugas, à cause de

l'abondance

l'abondance de Tortues, dont ces Isles & le voisinage étoient remplis. Le vendredi suivant, après un cours de trente lieues au Nord, il arriva aux Isles nommées le Jardin-de-la-Reine, qui sont à dix lieues Sud de Cuba. Dans cet endroit, les vaisseaux étant caducs, & faisant eau de toutes parts, les hommes se trouverent accablés par le travail de la pompe, d'autant plus rude, qu'il n'y en avoit qu'un très petit nombre en état de soutenir cette fatigue, & que toutes leurs provisions étoient réduites à un peu de biscuit, d'huile & de vinaigre. Dans cette affreuse situation, ils furent encore assaillis d'une horrible tempête, durant laquelle le vaisseau Bermuda se choqua avec celui de l'Amiral, & tous deux furent prêts de couler à fond. On les sépara avec de grandes difficultés, & ils jetterent toutes leurs ancres; mais il n'y eut que la maîtresse qui les tira d'embarras: même le matin, il n'y avoit plus qu'un seul cordage de son cable qui fût entier; & s'il s'étoit rompu, ils auroient péri sans ressource sur des rochers, dont ils étoient très proches.

Le vent étant tombé, ils firent voile vers une ville Indienne, nommée Mattaïa, sur la côte de Cuba, où ayant trouvé quelques rafraîchissements, & voyant que les courants & l'état des vaisseaux ne leur permettoient pas de gagner Hispaniola, ils s'avancerent vers la Jamaïque, pompant & vuidant l'eau pendant toute la route; mais malgré les plus grands efforts, les vaisseaux s'emplissoient presque jusqu'au pont. Lorsque le jour parut, ils se trouverent à un port, nommé Puerto-Bueno; & comme il n'y avoit pas d'eau fraîche en cet endroit, ils allerent à l'Est, dans un autre appellé Santa-Gloria, tout entouré de rochers. Enfin, voyant l'impossibilité de tenir plus long-tems les vaisseaux à flot, ils prirent le parti de les coupler ensemble vers la terre, en amarrant leurs flancs, & les étayant de chaque côté, pour qu'ils pussent tenir sur leurs quilles. L'Amiral fit ensuite faire des appentis d'un avant à l'autre, & en fit de même du côté de la poupe, afin que les hommes pussent se mettre à couvert dessous, contre les inclémences du temps, & les entreprises des

Indiens. Il choisit cet expédient, plutôt que de se fortifier sur le rivage, parce qu'il jugea que par ce moyen il seroit plus en état de contenir ses gens, & de les empêcher de rien commettre qui pût irriter les habitants, dont on étoit absolument dépendant, puisque toutes les provisions avoient été pillées ou consommées. Les naturels du pays vinrent en grand nombre aux vaisseaux, avec ce qu'ils vouloient échanger: Colomb établit deux personnes pour avoir l'inspection sur ce commerce, & pour empêcher des deux côtés les abus ou la fraude: comme aussi pour partager également les provisions entre ses gens, afin que personne ne fît d'amas, ou ne se trouvât dans la disette. Ces regles furent également agréables aux Espagnols, qui se trouverent abondamment fournis, & aux Indiens, qui donnoient deux petits animaux, nommés Hutics, semblables à des Lapins, pour un petit morceau de fer-blanc; une grande quantité de leur pain, qu'ils appelloient Zabi, pour deux ou trois grains de verre; & pour un grelot d'oiseau de proie, ils donnoient en abon-

COLOMB, Ch. XIII.

An. 1503.

dance de telle chose que ce fût. Un Cacique, ou un des principaux de la nation se trouvoit bien gratifié quand on lui faisoit présent d'un petit miroir, d'un bonnet rouge, ou d'une paire de cizeaux.

Colomb envoye deux canots à Saint Domingue.

Quand on eut fait toutes les dispositions nécessaires, le premier soin de l'Amiral fut de consulter avec ses Officiers sur les moyens de se transporter à Hispaniola. Après une mure délibération, il fut résolu qu'on y envoyeroit deux canots pour donner avis du malheur arrivé à l'Amiral, & pour porter au Gouverneur une lettre, par laquelle on le prieroit d'envoyer incessamment un vaisseau à leur secours. Les canots étant choisis pour cette dangereuse expédition, Jacques Mendez-de-Segura, premier Secrétaire de l'Amiral, s'embarqua sur un canot avec six Chrétiens & dix Indiens pour ramer; & Barthelemi Fiesco, Gentilhomme Génois, se mit sur l'autre avec un pareil nombre d'hommes. Ce dernier eut ordre de retourner au plutôt avec la nouvelle de leur arrivée, pendant que Mendez continueroit sa route pour Saint-Domingue. Tout étant ainsi

réglé, ils commencerent à ramer vers le Cap le plus oriental de la Jamaïque, sous la conduite du frere de l'Amiral, qui se chargea du soin de leur fournir tout ce qui étoit nécessaire pour ce voyage. Comme il y avoit trente lieues de distance entre les deux Isles, sans aucune autre terre qu'une petite Isle ou rocher environ à huit lieues d'Hispaniola, il leur fit attendre avec raison que le temps fût très calme; & après les avoir fait partir, il s'arrêta sur le rivage jusqu'à ce qu'il les eut perdu de vue; après quoi il retourna auprès de son frere.

COLOMB, Ch. XIII.

An. 1503.

Révolte des gens de Colomb excitée par les freres Porras.

Peu de temps après le départ de ces canots, les hommes qui étoient restés commencerent à tomber dans un état languissant, suite de la fatigue qu'ils avoient soufferte, & du changement de nourriture. Peu à peu l'esprit de mécontentement s'en empara, comme il arrive toujours en de semblables circonstances. Ils commencerent à caballer & à murmurer en particulier contre l'Amiral, disant qu'il n'avoit pas intention de retourner en Espagne, où il avoit encouru la disgrace de Leurs Majestés Catho-

COLOMB, Ch. XIII.

An. 1503.

liques, & qu'il n'avoit aucune espérance de secours d'Hispaniola, dont le Gouverneur avoit déja refusé de le recevoir dans sa détresse. Ils prétendirent aussi que Mendez & Fiesco étoient péris, qu'autrement le dernier seroit déja retourné, suivant sa promesse ; & déciderent entr'eux que pour toutes ces raisons ils devoient consulter leur propre sureté, en abandonnant l'Amiral, alors perclus de tous ses membres par la goute, & suivre leurs compagnons à Hispaniola, où ils seroient bien reçus par le Commandeur Larez, qui seroit content de ce qu'ils auroient quitté Colomb, contre lequel il avoit conçu la plus forte haine. Ces discours furent suggérés & entretenus par deux freres, nommés Porras, qui assurerent les gens, qu'après leur retour en Espagne, ils seroient protégés par l'Évêque Dom Juan de Fonseca, aussi-bien que par le Trésorier Moralez, qui avoit pris leur sœur pour sa concubine. Les discours de ces hommes, dont l'un étoit Capitaine du vaisseau la Bermuda, & l'autre Controlleur de l'Escadre, eurent un tel effet, que quarante-huit

hommes résolurent de les suivre à tout événement, & de se pourvoir de tout ce qui leur étoit nécessaire pour l'exécution de leur dessein. Le 2 de Janvier, le Capitaine François Porras, qu'ils avoient choisi pour leur conducteur, monta sur le tillac, où l'Amiral étoit confiné dans son lit. » Par quelle raison, Monsieur, » lui dit-il, ne voulez-vous pas re» tourner en Espagne; & pourquoi » nous faites-vous rester ici pour y pé» rir? » A cette insolente interrogation, Colomb soupçonna la conspiration, & répondit avec beaucoup de douceur, qu'il ne voyoit pas par quel moyen ils pourroient retourner en Espagne, jusqu'à ce qu'ils fussent secourus par un vaisseau d'Hispaniola; que personne ne désiroit plus que lui d'y retourner, tant par rapport à son propre intérêt, que pour mettre ses gens en sureté; & que pour leur satisfaction, il convoqueroit encore tous les Officiers, afin de consulter avec eux sur les moyens de remplir leurs intentions. Cette judicieuse réponse ne fit aucun effet sur Porras; il repliqua qu'il n'étoit plus temps de parler, & qu'il étoit déterminé à

An. 1504.

s'embarquer au plutôt, ou à rester par sa propre volonté. Alors criant à voix haute : » Je pars pour l'Espa-» gne avec ceux qui voudront me » suivre » : tous ses complices se joignirent à cette exclamation, & s'emparerent aussi-tôt de l'avant, de la poupe & de la hune ; ce qui mit tout en rumeur, & dans une confusion générale. Quoique l'Amiral fût dans son lit, il se souleva au bruit de ce tumulte, dans l'intention de s'opposer aux mutins ; mais il fut retenu par ses domestiques, qui craignoient que les conspirateurs ne le tuassent. Ils désarmerent aussi & retinrent Dom Barthelemi, qui étoit courageusement sorti sur les revoltés avec une demi-pique à la main, & ils prierent Porras de se retirer sans faire plus de mal, & sans attenter à la vie de l'Amiral, crainte que cela ne leur attirât quelque jour une severe punition. Cet homme jugeant qu'il n'avoit plus de mesures à garder, s'empara de dix canots que l'Amiral avoit achetés des Indiens, & s'embarqua avec ses complices, qui marquoient autant de joie que s'ils eussent été prêts à descendre en Espagne.

La plus grande partie de ceux qui restoient, quoiqu'ils ne fussent pas entrés dans la conspiration, se voyant abandonnés de leurs compagnons, & désespérant d'être secourus, leur demanderent d'être reçus avec eux, ce qui redoubla le chagrin de l'Amiral & du petit nombre de ceux qui étoient restés auprès de lui. Il y a même apparence que si tous avoient été en bonne santé, ils l'auroient également abandonnés, excepté son frere, & ses domestiques les plus affectionnés. Les mutins étant entrés dans leurs canots, commencerent à ramer vers la partie orientale de la Jamaïque, d'où Mendez & Fiesco étoient partis, & dans le chemin ils commirent toutes sortes d'outrages contre les Indiens, leur disant qu'ils les pouvoient faire réparer; se faire payer par l'Amiral, qui étoit cause de toutes les injustices qu'ils leur faisoient; & le mettre à mort s'il refusoit de leur donner satisfaction, d'autant que son dessein en restant parmi eux étoit de les assujettir & de les réduire à la même misere & à la même oppression qu'il avoit déja fait souffrir aux habitants d'Hispaniola.

An. 1504.

CHAPITRE XIV.

Les mutins font des efforts infructueux pour gagner Saint-Domingue : Colomb profite d'une éclipse pour se faire donner des vivres : Projet pour faire périr Colomb : Voyage des députés à Saint-Domingue : Suites de la rebellion : Les rebelles sont défaits & se soumettent : Colomb revient en Espagne : Sa mort.

Les mutins font des efforts infructueux pour gagner Saint-Domingue.

LORSQU'ILS eurent ainsi fait tous leurs efforts pour brouiller l'Amiral avec les Indiens, ils commencerent leur voyage pour Hispaniola, après en avoir forcé quelques-uns d'entrer dans leurs canots pour ramer. Ils étoient à peine à quatre lieues de terre, lorsque le vent qui étoit contraire commença à s'augmenter, & que la mer vint à s'enfler, ensorte que l'eau entroit de toutes parts dans les canots. Comme ils n'étoient pas au fait de la façon de les conduire, ils résolurent de les soulager en tuant les Indiens, & en jettant leurs corps dans la mer.

Ce barbare dessein fut exécuté sur quelques-uns, & les autres sautant dans l'eau voulurent se sauver à la nage : mais les forces venant à leur manquer, ils s'attachoient aux canots pour se soulager un peu, & ces scélérats leurs coupoient les mains à coups de sabre, ensorte que dix-huit de ces malheureux périrent de cette maniere déplorable, & qu'il n'en seroit pas échapé un seul s'ils n'en avoient conservé un petit nombre pour les ramener à la Jamaïque, jugeant qu'il leur étoit impossible de poursuivre leur voyage. Quand ils furent descendus à terre, ils tinrent conseil entr'eux : & quelques-uns proposerent de profiter des vents d'Est & des courants pour gagner Cuba, d'où ils n'auroient plus qu'un court trajet pour Hispaniola. Le sentiment de quelques autres fut qu'ils devoient retourner, & faire leur paix avec l'Amiral, ou le priver par force de toutes les armes & commodités qu'il avoit en sa possession. Cependant il fut décidé à la pluralité des voix qu'ils attendroient le calme, & se remettroient en mer pour aller directement à Hispaniola. Ils attendirent ce temps favorable pendant un

COLOMB, Ch. XIV.

An. 1504.

mois entier, qu'ils passerent à ravager tout le voisinage d'Aramaquique, qui étoit le nom de la Ville ou du District: ensuite après avoir fait deux tentatives infructueuses pour le voyage, ils marcherent par terre dans la Partie occidentale, pillerent les habitants sans défense, & ravagerent tous les villages qu'ils trouverent dans leur chemin.

Colomb profite d'une éclipse pour se faire donner des vivres.

L'Amiral employoit toute son adresse & toute son industrie pour effacer les fâcheuses impressions que les mutins avoient faites chez les Indiens, & ils continuerent à lui fournir des provisions, pendant qu'il employoit ses soins & son humanité au secours des malades, jusqu'à ce que presque tous ses gens eussent recouvré la santé. Cependant cette dépense journaliere de vivres occasionnoit déja quelque disette entre les Indiens, qui ne semoient guéres au delà de ce qui étoit nécessaire pour leurs besoins, & ils commencerent à rallentir leurs secours, particulierement quand ils furent bien fournis de tout ce que les Espagnols pouvoient leur donner. Ils furent encore réfroidis par les discussions & les insinuations malignes du grand nombre de ceux qui avoient abandonné

leur Chef, lequel se trouvoit dans une situation peu propre à inspirer le respect & l'obéissance. Dans cet embarras Colomb par sa sagacité ordinaire imagina un expédient fort singulier pour rétablir son authorité parmi les Sauvages. Connoissant que dans trois jours il devoit y avoir une éclipse de Lune, il envoya un Indien d'Hispaniola qu'il avoit à bord, pour assembler les principaux habitants du District, afin disoit-il de conférer avec eux sur une affaire qui les touchoit de près. Quand ils se furent rendus auprès de lui, il leur déclara par son Interpréte que lui & ses gens étoient Chrétiens : qu'ils croyoient en Dieu qui avoit créé le Ciel & la Terre, qui protégeoit la vertu & qui punissoit le vice. Que c'étoit lui qui n'avoit pas voulu permettre que les Espagnols rebelles passassent à Hispaniola, quoique par sa providence il eût conduit Mendez & Fiesco à cette Isle, parce que leur intention en faisant ce voyage étoit louable : que le même Etre tout-puissant & plein de justice étoit irrité contre les Indiens, pour avoir négligé de fournir des provisions à son peuple : qu'il étoit résolu de les punir par la pes-

An. 1504.

te & par la famine, & qu'ils auroient un signe & un présage de ce qu'il disoit, en ce que cette nuit même, ils verroient que la Lune se leveroit avec un visage sinistre & couvert de sang, pour marquer les malheurs qui devoient tomber sur eux. Cette prophetie eut différents effets chez les Indiens: quelques-uns en furent épouvantés, au lieu que les autres s'en moquerent & la regarderent comme une vaine fable: mais quand ils virent que réellement la Lune étoit éclipsée, & que les ténèbres augmentoient à mesure qu'elle s'élevoit sur l'horison, une consternation universelle se répandit entr'eux, & ils commencerent à venir de tous côtés, chargés de provisions, priant l'Amiral avec de grands cris & des lamentations d'intercéder auprès de Dieu en leur faveur, promettant qu'à l'avenir ils auroient soin de lui fournir tout ce qui lui manqueroit. Après cette promesse, Colomb leur dit, qu'il employeroit son credit auprès de Dieu, & il se renferma pendant qu'ils demeurerent dehors poussant des hurlemens & implorant son assistance. Quand il apperçut que l'éclipse commençoit à décroître, il sortit de sa

chambre & leur dit qu'ils pouvoient se réjouir, parce quil avoit prié Dieu en leur faveur, & obtenu leur pardon, sur la promesse qu'ils avoient faite d'être généreux envers les Chrétiens, & de les traiter favorablement. Que pour preuve de ce pardon, ils verroient dans peu que la Lune perdroit cette contenance courroucée, & brilleroit avec sa premiere splendeur. Ce pronostic ayant eu son accomplissement, ils glorifierent le Dieu des Chrétiens, & continuerent depuis à pourvoir abondamment à la subsistance de l'Amiral & de ses gens. Ce n'est pas qu'ils n'eussent vu précédemment quelques éclipses : mais ils ne pouvoient penser qu'il fût possible de les prédire sans une correspondance immédiate avec la Divinité, ce qui leur fit regarder Colomb comme un homme particulierement favorisé du Ciel.

Projet pour faire périr Colomb.

Huit mois s'étoient écoulés depuis le départ de Mendez & de Fiesco, sans qu'on eût reçu aucune nouvelle, & les gens de l'Amiral commencerent à tomber dans le découragement, pensant qu'ils avoient péri en mer, ou avoient été tués par les Indiens

d'Hispaniola dans leur passage à Saint Domingue. Ces craintes furent confirmées par les discours des habitants, qui avoient vu un canot renversé & jetté sur la côte par le courant, & elles augmenterent de jour en jour au point de produire une nouvelle conspiration. Elle fut formée par un nommé Bernard, Apothicaire de Valentia, qui avec deux compagnons nommés Zamora & Villatoro, formerent le projet d'abandonner l'Amiral à l'imitation des autres mutins: mais l'exécution de ce dessein fut prévenue par l'arrivée d'un vaisseau envoyé par le Gouverneur d'Hispaniola. Le Capitaine, nommé Jacques d'Escobar, ayant jetté l'ancre près des vaisseaux submergés, visita l'Amiral, & lui fit les compliments du Commandeur: mais comme son vaisseau ne suffisoit pas pour emmener un si grand nombre d'hommes, il lui envoya seulement en présent un tonneau de vin & deux fléches de lard, après quoi il leva l'ancre & partit le soir même, sans attendre de lettre. Quoique Colomb fût extrêmement piqué de cette conduite précipitée, il affecta de dire que la caravelle étoit

partie par ses ordres, parce qu'étant trop petite pour contenir tout son monde, il étoit résolu d'attendre un plus gros vaisseau, dans lequel ils pussent s'embarquer tous ensemble. Cette déclaration eut assés d'effet sur les conspirateurs pour faire manquer leur entreprise; mais la vérité étoit que Larez, Gouverneur d'Hispaniola, craignant que l'Amiral à son retour en Espagne ne fût rétabli dans le gouvernement de l'Isle, avoit envoyé Escobar pour connoître sa situation, & voir s'il étoit aisé ou non de le faire périr. Cependant Colomb reçut par cette caravelle la certitude de l'heureuse arrivée de Mendez & de Fiesco à Hispaniola, & il ne douta pas que sur leurs remontrances, il ne fût enfin secouru.

COLOMB, Ch. XIV. An. 1504.

Nous avons dit qu'ils s'étoient embarqués en deux canots, & étoient partis de la pointe la plus orientale de la Jamaïque. Ils avoient continué leur route à la rame & à l'aviron pendant deux jours, durant lesquels ils avoient supporté une chaleur, une soif & une fatigue excessive, plusieurs Indiens étant déja morts faute de rafraîchissement, parce que

Voyage des députés à Saint Domingue.

COLOMB, Ch. XIV. An. 1504.

l'eau fraîche avoit été consommée dès le premier jour. Quand le second jour fut passé sans voir la terre, ils commencerent à croire qu'ils avoient manqué leur chemin, ce qui fut suivi du plus grand découragement. Cependant leur espérance se ranima quand ils virent que la Lune se levoit au-dessus d'une terre, qui étoit une petite Isle, nommée Nabassa à huit lieues d'Hispaniola. Ils ramerent vers cette Isle avec les plus grands efforts, & le lendemain matin y descendirent: mais ce n'étoit qu'un roc tout nud, sans arbres, arbrisseaux ni fontaines. Cependant ils trouverent beaucoup d'eau de pluie dans les trous des rochers, & quelques-uns en burent avec tant d'excès qu'elle leur produisit des hydropisies & d'autres maladies dangereuses. Après s'être reposés & rafraîchis de ce qu'ils purent ainsi trouver le long du rivage, ils retournerent à bord vers le soir, & dirigerent leurs canots à la partie d'Hispaniola dont ils étoient le plus près: c'étoit le Cap-Saint-Michel, où ils arriverent le matin. Fiesco, après s'être reposé deux jours, vouloit retourner vers l'Amiral suivant

An. 1504.

ſa promeſſe : mais tous les Matelots & les Indiens refuſerent de l'accompagner dans ce voyage, & il fut obligé d'y renoncer. Quoique Mendez fût attaqué d'une fievre quarte occaſionnée par ce qu'il avoit ſouffert en mer, il partit auſſi-tôt pour Xaragua, & rendit compte de la ſituation de l'Amiral au Gouverneur, qui après s'être fait long-temps ſolliciter, lui donna enfin ſon congé avec la permiſſion d'acheter un vaiſſeau à Saint-Domingue, & de l'envoyer à la Jamaïque; ce fut le même que l'Amiral envoya avant lui en Eſpagne, avec des paquets pour leurs majeſtés Catholiques, qui contenoient le détail de ſon voyage.

Suites de la rebellion.

Colomb, dont le deſſein étoit d'appaiſer tous les différents, envoya un député aux mutins, commandés par les deux Porras, pour les inviter à rentrer dans leur devoir, & pour les conſoler par l'eſpérance d'un prompt retour dans leur pays. Il ajouta qu'il avoit reçu la promeſſe d'être ſoulagé par une caravelle d'Hiſpaniola, qui lui avoit apporté un préſent de lard & de vin, dont il leur envoyoit une partie pour leur confirmer la vérité

COLOMB, Ch. XIV. An. 1504.

de ce qu'il avançoit. Les Chefs craignant pour eux-mêmes les suites de la réunion, userent de tout leur artifice & de toute leur éloquence pour dissuader leurs adhérents d'accepter l'accommodement proposé. Ils alléguerent que l'Amiral étoit un homme cruel & vindicatif, qui saisiroit la premiere occasion de satisfaire son ressentiment, au lieu que s'ils s'en tenoient à leurs propres forces, ils parviendroient quelque jour à sortir de cette Isle, & qu'alors par le crédit qu'ils avoient à la Cour, ils ne pourroient manquer de faire tomber leur oppresseur dans la disgrace. A l'égard de la caravelle d'Hispaniola, ils assurerent que ce n'étoit qu'un phantôme, que l'Amiral avoit fait paroître par enchantement, étant un grand Magicien, & ajouterent que le pardon qu'il leur offroit étoit un piege, & tout son esprit un mélange d'illusion & de tromperie. Ces suggestions eurent un tel succès parmi leurs complices, qu'ils renvoyerent le député, après lui avoir dit qu'ils partiroient paisiblement pour Hispaniola, pourvu que l'Amiral leur fournît un vaisseau. Ils ajouterent que s'il n'en avoit

COLOMB. Ch. XIV. An. 1504.

qu'un, il leur en donneroit la moitié, & que dès ce moment ils vouloient avoir une égale portion des habits & commodités qui étoient en sa possession, autrement qu'ils iroient l'attaquer, & prendre le tout par la force des armes.

Les rebelles sont défaits & se soumettent.

Ils résolurent de mettre immédiatement cette menace à exécution, & marcherent à un village Indien, éloigné d'un quart de lieue des vaisseaux : mais l'Amiral, informé de leur dessein, détacha quarante hommes bien armés sous les ordres de son frere, avec ordre de faire seulement des reproches aux rebelles, en évitant tous actes d'hostilité, à moins qu'il ne fût attaqué le premier. Dom Barthelemi, ayant gagné une hauteur, hors de la portée du trait des mutins, envoya un député à leur Capitaine, pour lui demander une conférence : mais cette condescendance fut reçue avec mépris, comme si elle eût été l'effet de la crainte, & les revoltés tomberent aussi-tôt sur ses gens, avec la plus grande confiance de remporter la victoire. Six des plus hardis avoient fait serment de porter leurs coups directement sur le Lieu-

An. 1504.

tenant, dont ils pensoient que la mort mettroit ses gens en déroute : mais ils furent trompés dans leur attente. A la premiere décharge, il y en eut cinq de ces six qui furent tués, entr'autres Jean Sanchez, celui qui avoit laissé échaper le prisonnier Quibia, & Jean Barba, les deux premiers qui à bord avoient tiré leur épée pour le soutien de la conspiration. François de Porras leur Chef fut fait prisonnier, & ses gens furent menés si rudement qu'ils tournerent bien-tôt le dos, & prirent précipitamment la fuite, ensorte que le Lieutenant remporta une victoire complette, & retourna aux vaisseaux avec un bon nombre de prisonniers. Il fut lui-même blessé à la main, mais il ne perdit qu'un seul Gentilhomme qui mourut quelque temps après d'un coup de lance qu'il avoit reçu. Le lendemain les fugitifs envoyerent implorer la clémence de l'Amiral, promettant de se soumettre à ses volontés. Aussi-tôt il leur accorda leur pardon, & les reçut sous sa protection: mais pour prévenir les animosités, & la disette de vivres à bord, il retint Porras en prison, & nomma une

personne convenable pour commander ceux qu'il envoyoit de côté & d'autre dans l'Isle, afin de trouver de la subsistance, en échange des commodités qui se distribuoient sous sa direction. Entre ceux des rebelles blessés dans le combat fut Pierre de Ledesma, ce Pilote qui avoit gagné à la nage le rivage de Bethléem. Cet homme ayant reçu un grand nombre de blessures tomba sur le roc, & ne fut trouvé que le lendemain au soir par les Indiens, fort étonnés de le voir vivant. Il avoit le crâne entamé, de façon que sa cervelle étoit à découvert: son bras étoit presque entierement coupé: le gras d'une de ses jambes pendoit sur la cheville, & l'un de ses pieds étoit coupé depuis le talon jusqu'aux doigts. Malgré ses blessures, qui sembloient désespérées, il épouvanta tellement les Indiens par ses jurements & par ses menaces, qu'ils prirent la fuite dans la plus grande consternation. Lorsque son état fut connu, l'Amiral le fit transporter dans une maison, où il fut traité par son propre Chirurgien, qui pendant les huit premiers jours découvroit quelque nouvelle playe

COLOMB, Ch. XIV.

An. 1504.

à chaque pansement : cependant il fut guéri de ses blessures, & recouvra la santé.

Colomb revient en Espagne. Sa mort.

Toutes les dissensions étant ainsi appaisées entre les Espagnols, les Indiens furent plus attentifs à ne leur faire aucune offense, & à leur fournir abondamment des provisions. Enfin une année s'étant écoulée depuis que les Chrétiens avoient mis leurs vaisseaux à fonds dans cette Isle, celui qui avoit été acheté à Saint-Domingue, comme nous l'avons dit, de l'argent de l'Amiral, arriva à la Jamaïque, & Colomb s'étant embarqué avec tout son monde, fit voile pour Hispaniola le 28 de Juin, quoique le vent & les courants lui fussent contraires, & après un voyage difficile, il arriva à Saint-Domingue le 13 d'Août 1504. Il y fut reçu avec des démonstrations de civilité & des égards extraordinaires par le Gouverneur, qui le logea dans sa propre maison, & poussa même la flatterie jusqu'aux plus basses soumissions. Cependant cette hospitalité n'étoit qu'une pure affectation; car il mit Porras en liberté, & menaça de punir ceux qui avoient eu part à la

prise

An. 1504.

prise de ce rebelle. Quand le vaiſſeau de l'Amiral fut rétabli, & qu'on en eut loué un ſecond pour ſes amis & pour ſes gens, ils mirent à la voile le 2 de Septembre. Ils n'avoient pas encore fait deux lieues quand le mât de ce ſecond vaiſſeau caſſa, & il fut obligé de le renvoyer au port pour le raccommoder, pendant que lui-mème continua ſon voyage pour l'Eſpagne. Dans la traverſée, il perdit auſſi ſon grand mât par un ouragan : mais ce dommage fut reparé par la ſcience & l'habileté du Lieutenant, d'autant que l'Amiral étoit encore arrêté par la goute. Ils eſſuyerent une nouvelle tempête qui caſſa leur mât de mizaine, & ce fut en cet état que leur vaiſſeau arriva enfin au port de San-Lucar de Barameda. En deſcendant à terre, l'Amiral apprit la mort de ſa généreuſe protectrice la Reine Iſabelle, ce qui mettoit le comble à ſon infortune, tant pour lui que pour ceux qui lui appartenoient. Cependant Ferdinand le reçut aſſés favorablement : mais ce Prince commençant à penſer que les avantages accordés à Colomb étoient trop conſidérables, il lui propoſa de nou-

COLOME, Ch. XIV. An. 1504.

veaux arrangements. La négociation n'eut pas son effet, & fut interrompue par l'avénement du Roi Philippe au trône de Castille. Ferdinand alla au-devant de son beau-fils, & avant qu'il fût de retour à Valladolid, Colomb accablé de chagrin & d'infirmités termina ses jours en cette ville. Son corps fut porté à Seville par ordre du Roi : il fut magnifiquement enterré dans la Cathédrale, & l'on y éleva un monument sur lequel furent gravés ces mots :

ACASTILIA, Y A LEON,
NUEVO MUNDO DIO' COLON.

C'est-à-dire,

Colomb a donné un nouveau monde
à la Castille & à Léon.



DÉCOUVERTES

DE VASCO DE GAMA.

CHAPITRE PREMIER.

Ardeur du Roi Jean II. de Portugal pour les Découvertes : Vasco de Gama est nommé Amiral : Son départ de Lisbonne : Il double le Cap de Bonne-Espérance : Il élève une Croix de pierre près d'une riviere : Il arrive à Mozambique : Le Gouverneur le visite à bord : Il est reconnu pour Chrétien : le Gouverneur veut le faire périr.

Ardeur du Roi Jean II. de Portugal pour les découvertes.

LA relation des Découvertes de Vasco de Gama a été écrite originairement par Osorio Evêque de Silves, Auteur dont la sincérité est si bien connue, que son nom seul suffit pour qu'il ne reste aucun doute sur

l'exactitude des faits qui y sont rapportés.

Sous le regne de Henri, fils de Jean I. Roi de Portugal, Monarque d'un genie entreprenant & l'un des plus grands protecteurs de la navigation, ses sujets sous ses auspices firent plusieurs découvertes sur la côte méridionale de l'Afrique, & une grande partie de cette côte avec quelques Isles tomba au pouvoir de ce Prince. Alphonse son neveu & son successeur fut continuellement occupé dans des guerres qui mirent un obstacle invincible aux projets qu'il avoit formés pour étendre sa domination par mer: mais son fils Jean II. n'épargna ni soins ni dépenses pour encourager de plus en plus la navigation dans son Royaume.

Informé par un Ambassadeur du Roi de Benin sur la côte d'Afrique qu'à cent cinquante lieues de son pays régnoit un puissant Monarque, dont son maître étoit tributaire: il jugea que ce devoit être celui qu'on nommoit alors le Prêtre-Jean, & envoya par terre Pierre de Covillam & Alonzo de Paiva pour s'instruire de ce qui concernoit ce Potentat,

ainsi que de la situation de l'Inde. Ils prirent le chemin du grand Caire, & se rendirent à Tor sur la côte de l'Arabie, d'où Covillam s'embarqua pour l'Inde, & Paiva partit pour l'Ethiopie, après être convenus de se rejoindre dans un temps fixé, au grand Caire. Le premier prit sa route par Cananor, Calécut & Goa, toucha à Zofala en Afrique, & revint au Caire en passant par Aden, ville située à l'embouchure de la mer rouge. Il y apprit la mort de son compagnon, & envoya le récit de ses voyages au Roi par un Juif, qui s'embarquoit pour le Portugal. Lui-même, accompagné d'un autre Juif, monta dans un vaisseau chargé pour Ormuz, d'où il passa en Ethiopie, & y fut reçu avec la plus grande hospitalité : mais on ne lui permit jamais de revenir en Europe.

Vasco de Gama est nommé Amiral.

Pendant qu'ils travailloient ainsi à remplir par terre les intentions du Roi Jean, ce Monarque envoya par mer trois vaisseaux, sous les ordres de Barthelemi Diaz. Ils firent voile cent cinquante lieues au-delà de ce qui étoit déja connu sur les côtes d'Afrique, découvrirent les

montagnes qu'ils appellerent Sierra-Parda : passerent la baye de los Vagueros, ainsi nommée des grands troupeaux de bestiaux qu'ils virent sur le rivage : toucherent à la petite Isle de Santa-cruz, entrerent dans la riviere de l'Infanta, & enfin arriverent au Cap qu'ils nommerent Tormentoso, ou des Tourmentes, dont le Roi changea depuis le nom en celui de Bonne-Espérance, parce qu'il espéroit qu'on découvriroit les Indes Orientales par cette route. Ce Prince termina ses jours sans que son attente eût été remplie ; mais avant que de mourir, il exhorta Emmanuel son successeur à encourager le commerce, & à suivre le même plan de navigation. Ses avis ne furent pas négligés : Emmanuel que son esprit, sa libéralité & sa prudence ont rendu célébre, après avoir réglé les affaires domestiques de son Royaume, fit armer quatre vaisseaux pour les découvertes. Il en donna le commandement avec le titre d'Amiral à Vasco de Gama, homme de grande naissance & très-habile, & nomma Capitaines des trois autres vaisseaux Paul, frere de Vasco, Nicolas Cœlo, &

Gonzalo Nugnez. Ils passerent la nuit qui précéda leur embarquement en prieres & en vœux dans une Chapelle qu'Emmanuel avoit fait bâtir, environ à quatre miles de Lisbonne, & le lendemain ils furent suivis sur le rivage par une multitude infinie de peuple, qui faisoit des vœux au Ciel avec de grandes acclamations pour leur prospérité & pour leur succès, quoique beaucoup les regardassent avec compassion comme des victimes destinées à la mort.

Son départ de Lisbonne.

Gama & ses Capitaines s'embarquerent avec autant d'ardeur que de confiance : ils mirent à la voile le 3 de Juillet 1497, & dirigerent leur cours aux Isles Canaries, où ils toucherent à celle de Saint-Jago. Ils furent ensuite harassés par des tempêtes continuelles l'espace de deux ou trois mois ; enfin ayant découvert la terre, ils jetterent l'ancre dans une grande baye, avec l'espérance d'y faire de l'eau, tous les équipages en ayant le plus grand besoin. Cœlo, envoyé à la découverte, trouva une riviere très-agréable, dont les bords étoient couverts d'une belle verdure, & les vaisseaux y entrerent pour faire du

An. 1497.

GAMA, Chap. I. An. 1497.

bois & de l'eau. Ils y virent un grand nombre de veaux marins, & l'Amiral, qui désiroit connoître la nature du pays & les mœurs des habitants, donna ordre à ses gens de se saisir de quelques-uns d'entr'eux. On trouva qu'ils étoient de vrais Négres par leur couleur noire, leurs lévres épaisses & leurs cheveux crépus : mais leur Jargon fut absolument inintelligible, quoique plusieurs des Portugais qui étoient à bord fussent familiers avec toutes les langues en usage sur la côte de Guinée.

Gama les reçut avec des marques d'amitié, leur fit présent de quelques habits, de sonnettes, de miroirs, de bracelets & d'autres bagatelles, dont ils furent très satisfaits, & par reconnoissance ils apporterent à leurs bienfaiteurs une grande quantité de toutes les especes de vivres dont le pays abondoit : mais cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée. Un des Portugais descendu sur le rivage voulut visiter les naturels dans leurs maisons, il fut reçu avec grande hospitalité, & pour le mieux traiter, ils tuerent un Veau marin très-gras; mais l'estomach délicat de l'Européen

fut tellement dérangé par ce mets, qu'il se leva & se retira avec des marques de répugnance & de dégout. Ses hôtes ne s'opposerent point à son départ; au contraire, ils l'accompagnerent sur le rivage: mais le Portugais les soupçonnant de quelque mauvais dessein, cria très-haut pour demander du secours à ses compagnons aussi-tôt qu'il jugea qu'ils le pouvoient entendre : quelques-uns coururent à lui, & les Négres effrayés prirent la fuite dans leurs bois. Regardant alors les Européens comme leurs ennemis déclarés, ils eurent recours à leurs armes, qui étoient de longues lances garnies d'une forte corne, qu'ils lançoient avec adresse, & qui étoient très-meurtrieres. Ils sortirent des bois avec ces armes, tomberent sur Gama, & sur quelques Officiers occupés à prendre la hauteur du Soleil, & les attaquerent avec tant de fureur qu'ils furent obligés de se retirer à bord de leurs vaisseaux, l'Amiral ayant été blessé au pied. Après cette rupture, il remit à la voile : donna le nom de Sainte-Helene à la baye, & celui de Saint-Jago à la riviere, parce que ces découvertes

GAMA, Chap. I. An. 1497.

avoient été faites les jours dédiés à ces Saints, regle qu'il obſerva toujours depuis dans ces dénominations. Entre cette baye & le Cap, ils eſſuyerent de ſi violentes tempêtes, le temps fut ſi froid & les nuits ſi longues, que les hommes d'équipage découragés, entourerent Gama ſur le pont, & le ſupplierent dans les termes les plus pathétiques de changer ſon cours & de retourner en Portugal, plutôt que de pourſuivre un voyage, dont ils ne pouvoient attendre que de grands maux, & qui les conduiroit à leur perte totale. L'Amiral eut beſoin de tout ſon courage & de toute ſon adreſſe pour calmer leurs craintes, réſiſter à leurs importunités, & maintenir ſon autorité. Voyant qu'il ne vouloit pas céder à leurs remontrances, & qu'il étoit fermement déterminé à ſuivre le projet pour lequel il s'étoit embarqué, ils formerent une conſpiration contre ſa vie. Elle fut découverte par ſon frere Paul, & Gama fut obligé d'employer toute ſa vigilance & toute ſon attention pour en prevenir les effets. Les chefs des mutins furent mis aux fers, & comme tous les Pi-

lotes étoient du nombre, l'Amiral & quelques autres Officiers furent obligés d'en remplir les fonctions. Enfin le temps étant devenu favorable, ils gagnerent le Cap de Bonne Espérance, qu'ils doublerent le 20 de Novembre, à la joie inexprimable de tous, & ils jugerent alors qu'aucun obstacle ne s'opposeroit plus à leur voyage. Ils cotoyerent le rivage, jouissant de la vue d'un pays très agréable, coupé de bois & de plaines, couvert de troupeaux, & bien peuplé de Noirs, qui ressembloient à ceux de Sainte-Helene par la couleur, les traits & la taille : mais quand ils parloient, on auroit dit qu'ils poussoient des sanglots : les parties du corps qui doivent être cachées étoient renfermées dans des étuis de bois, le reste étoit entierement nud. Ils avoient des espéces de flageollets dont le son formoit une musique assés agréable, & vivoient dans des huttes de terre glaise séchée au Soleil, couvertes de paille & de mottes de terre.

Il double le Cap de Bonne Espérance.

Gama ayant parcouru soixante & treize lieues au Nord du Cap, trouva une autre Baye, qu'il nomma Angra de San Blas, dans laquelle étoit une

GAMA, Chap. I.

petite Isle, où les vaisseaux s'arrêterent pour faire de l'eau. Le pays des environs est très-fertile, & l'on y trouve une grande quantité d'Elephants & de beaux Bœufs, dont les habitants se servent au lieu de chevaux. On y vit aussi un nombre prodigieux de Veaux marins très-féroces, une multitude d'oiseaux nommés Penguins, environ de la grosseur d'une Oye: mais sans plumes, & dont les aîles membraneuses ne sont pas capables de les supporter pour voler.

Lorsqu'on eut fait de l'eau en cet endroit, la flotte remit à la voile, & le 8 de Décembre, ils furent assaillis d'une tempête subite qui écarta les vaisseaux en mer, & jetta les équipages dans la consternation. Quand elle fut appaisée, ils regagnerent la côte, & Gama résolut de ne point s'en écarter, ignorant totalement la façon de naviguer dans ces mers. Le

An. 1498. 10 de Janvier, ayant parcouru environ deux cents trente miles depuis le lieu où ils avoient fait de l'eau, ils découvrirent quelques petites Isles qui leur parurent fort agréables, décorées de grands arbres avec des prairies couvertes d'une belle verdure,

où paissoient de nombreux troupeaux, & virent aussi des habitants noirs, qui se promenoient sur le rivage. L'Amiral jetta l'ancre sur cette côte, & envoya un de ses hommes, bien versé dans les langues des Négres, présenter ses respects au Roi. Il le reçut très-poliment, & le renvoya avec des présents tels que le pays en produit. Ces peuples étoient plus civilisés que ceux qu'ils avoient vus jusqu'alors : ils portoient des bracelets autour de leurs bras, des casques de cuivre sur leurs têtes, & des sabres à leurs côtés, avec des gardes d'étaim & des foureaux d'yvoire assés bien travaillés. Il y avoit sur la flotte dix malfaiteurs condamnés à mort : mais auxquels on avoit accordé la grace, à condition de faire ce voyage. Gama en laissa deux sur le rivage, quand il partit de cet endroit qu'il nomma Saint Raphael, afin qu'ils se pussent instruire de la nature & des usages du pays, pour en faire le rapport aux Portugais lorsque les vaisseaux y repasseroient.

Il éleve une Croix de pierre près d'une riviere.

Le 15 de Janvier, ils arriverent à l'embouchure d'une riviere très large, dont les bords étoient couverts

GAMA, Chap. I. An. 1498.

de verdure, & ombragés d'arbres chargés de fruits. Gama jetta l'ancre le matin, & les naturels du pays vinrent l'après-midi à bord dans de petites barques sans marquer aucune crainte. On les reçut très bien : mais les Portugais ne purent entendre leur langage. Peu de jours après, quatre de leurs chefs vinrent rendre leurs respects à l'Amiral, qui les traita magnifiquement, & leur fit présent d'étoffes de soye qu'ils reçurent avec des transports de joie. Un d'entr'eux qui parloit la langue Arabe très imparfaitement : dit qu'il étoit arrivé depuis peu d'un pays voisin, où il avoit vu des vaisseaux semblables à ceux des Portugais, ce qui anima fortement le courage des Navigateurs, dans l'espérance de jouir bien-tôt des trésors de l'Inde. Sur les bords de cette riviere, que Gama nomma de Bon-Sinyas ou des Bons Signes, il éleva un pilier de pierre, sur lequel étoit gravé un Crucifix au-dessus des armes d'Emmanuel. Il avoit apporté de Lisbonne plusieurs colonnes semblables afin de les laisser pour monuments des découvertes des Portugais.

Il arrive à Mozambique.

Après avoir radoubé ses vaisseaux

& fait rafraîchir ſes gens, il remit à la voile le 24 de Février ;. & le premier Mars il découvrit quatre Iſles peu éloignées les unes des autres. Près de l'une de ces Iſles, ils apperçurent ſept vaiſſeaux à pleines voiles, qui environnoient un vaiſſeau Amiral, comme on le voyoit par ſon pavillon. Lorſque ceux qui étoient à bord jugerent qu'on pouvoit les entendre, ils firent une acclamation, & ſaluerent les Portugais en langue Arabe : quand ils furent plus près ils commencerent à jouer ſur des flûtes & ſur d'autres inſtrumens ; & avec de grands cris de joie féliciterent l'Amiral de ſon arrivée dans ces parages. Ils étoient de couleur brune, mais bien faits, vêtus élégamment d'habits de ſoie, avec des turbans de belle toile brochée d'or, & portoient des coutelas à leurs côtés, ainſi que des boucliers ſur leurs armes. Ils furent reçus à bord par les Portugais, qui entendoient leur langue ; & l'Amiral ordonna de leur ſervir une collation. Pendant qu'ils mangeoient il s'informa du nom de cette Iſle, des mœurs & des coutumes des habitants, ainſi que de leur diſtance de l'Inde. Ils répondirent, que

GAMA, Chap. I. An. 1498.

l'Isle se nommoit Mozambique ; qu'elle étoit sous la domination du Roi de Quiloa, & sous les ordres d'un Gouverneur nommé par ce Prince. Ils ajouterent qu'une grande partie de l'Isle étoit habitée par des Marchands Arabes, qui faisoient par mer un commerce considérable avec l'Arabie, l'Inde, & les autres parties du monde. Ils lui dirent aussi qu'il avoit passé par le pays de Zofala, abondant en or ; & enfin ils le satisfirent sur la distance de Mozambique à Calécut ; ensorte que ses gens élevant leurs mains vers le ciel, rendoient graces à Dieu, jugeant qu'ils seroient dans peu au but de leurs travaux.

Mozambique est située dans la partie de l'Afrique, anciennement nommée Agesimba, à seize degrés de latitude méridionale. Le pays est très mal-sain par la grande quantité de marais dont il est rempli, & il est habité par des Noirs, qui vivent dans des huttes de terre glaise couvertes de chaume. Cependant il y abordoit un grand nombre de vaisseaux de toutes parts, à cause de la commodité du trafic, quoique les ri-

chesses & la puissance dans cette Isle fussent presque entiérement entre les mains des Arabes, qui se servoient de petites galeres, attachées avec des chevilles de bois, au lieu de clous, & calfatées de feuilles de palmiers. Cet arbre, qui s'éleve à une grande hauteur, est couvert de longues feuilles piquantes: ses branches font une ombre agréable, & il produit de grosses noix, qu'on appelle des cocos.

Le Gouverneur le visite à bord.

Ces Arabes ont l'usage du compas de mer; se servent de cartes marines très exactes; sont bien fournis de quarts-de-cercle, & d'autres instruments astronomiques; enfin ils sont de très peu inférieurs aux Portugais dans l'art de la navigation. Ils converserent familierement & gaiement avec les mariniers, qu'ils crurent être des Mahométants de Barbarie; & après avoir reçu des marques de la générosité de l'Amiral, ils furent chargés de quelques présents de grande valeur, pour leur Gouverneur, nommé Zacocia. Cet homme fut tellement satisfait de la politesse de Gama, qu'il résolut de lui faire une visite à bord, & lui fit aussi-tôt savoir son intention. L'Amiral fit retirer les

GAMA, Chap. I. An. 1498.

malades & prendre les armes à tout ſon monde pour le recevoir. Il parut couvert d'un habit richement brodé, avec une magnifique épée garnie de diamants, & accompagné d'un nombre d'hommes armés, avec des tambours & des trompettes, dont le bruit ſe faiſoit entendre à meſure qu'il avançoit. Après la cérémonie du ſalut réciproque, le Gouverneur & ceux qui le ſuivoient furent ſuperbement traités par Gama, avec lequel il converſa amicalement. Entr'autres queſtions qu'il lui fit, il demanda s'ils étoient Turcs ou Maures, de quelles armes ils ſe ſervoient dans la guerre, & s'ils avoient quelques livres concernant la religion de Mahomet. L'Amiral répondit qu'ils venoient de l'Oueſt ; qu'outre les armes qu'il voyoit à ſes gens, ils avoient d'autres inſtruments militaires d'une force ſi étonnante, que non-ſeulement ils étoient capables de détruire des armées entieres, mais même d'écraſer & de renverſer les plus fortes citadelles. Il ajouta qu'ils étoient chargés pour les Indes, & pria le Gouverneur de lui donner quelques Pilotes en qui il pût avoir confiance.

An. 1498.

Zacocia lui accorda sa demande avec joie, & revint le lendemain avec deux Pilotes, qui entreprirent pour une certaine somme de conduire les vaisseaux à Calécut. Jusqu'alors il n'y avoit eu que de bons offices réciproques entre les Portugais & les Insulaires; mais cette harmonie dura peu. Aussi-tôt que le Gouverneur eut appris que ces nouveaux venus étoient Chrétiens, toute son amitié se tourna en haine, & il commença à former des projets pour faire périr Gama. Les Portugais furent insultés par la populace; la vie de l'Amiral fut en danger par un complot, qu'il eut le bonheur de découvrir; un des Pilotes s'échappa; & quelques-uns de ses gens descendus pour faire du bois & de l'eau, furent attaqués par sept vaisseaux. Ils auroient perdu la vie si les autres barques ne fussent venues à leur secours, & n'eussent tiré une vollée de canon au milieu de leurs agresseurs, qui prirent la fuite dans la plus grande consternation.

Il est reconnu pour Chrétien. Le Gouverneur veut le faire périr.



CHAPITRE II.

Gama prend en mer un Pilote Arabe : Il arrive à Monbaze : Perfidie du Roi de Monbaze : Gama arrive à Mélinde : Le fils du Roi lui fait une visite : Il arrive à Calécut : Il descend dans cette ville : Il est admis à l'audience du Roi : Description de Calécut : Mœurs des Habitants.

Gama prend en mer un Pilote Arabe.

L'AMIRAL voyant qu'il ne pouvoit rester plus long-temps en ce lieu avec fureté, gagna une autre Isle à la distance de quatre mille, d'où il fit voile pour Quiloa ; mais les vents contraires & les tems orageux l'ayant répoussé en arriere, il fut prié par un Arabe de le prendre à bord avec son jeune fils, & de le mettre à terre en quelque port commode, d'où il pût se rendre à la Mecque, qui étoit le lieu de sa naissance. Gama reçut avec joie cet homme, qu'il reconnut pour un excellent Pilote ; & son frere Paul ayant aussi dans le tumulte de Mozambique emmené un autre homme très

habile dans la navigation, auſſi-tôt que le temps fut devenu favorable, il ſe remit en mer avec trois vaiſſeaux; celui de proviſions ayant été déchargé & détruit par ſon ordre. Son intention étoit de gagner Quiloa; cependant il n'y alla pas, ſoit par quelque erreur dans le cours, ſoit par quelque fraude du Pilote de Mozambique, qui conſeilla enſuite à Gama de ſe rendre à Monbaze, l'aſſurant que cette ville étoit principalement habitée par des Chrétiens, & très propre à tous égards pour recevoir ſes vaiſſeaux & pour rafraîchir ſes hommes. L'Amiral réſolut de ſuivre ſon avis; & il s'y détermina d'autant plus aiſément, que les proviſions commençoient à lui manquer; qu'un grand nombre de ſes gens étoient morts, & que ceux qui reſtoient étoient ou malades, ou dans un état de langueur.

Monbaze eſt ſitué dans une baie ſur un roc élevé, preſque tout environné de la mer, & le fort étoit défendu par une forteresſe, bien fournie de toutes ſortes de munitions de guerre, avec une nombreuſe garniſon. Le terroir eſt fertile, & pro-

GAMA, Chap. II.

An. 1498.

duit toutes sortes de fruits & de végétaux ; le pays abonde en troupeaux ; l'eau y est excellente ; le climat tempéré ; l'air très sain ; & les habitants vivent avec goût dans des maisons bâties à la maniere d'Europe, & ornées d'une grande variété de belles peintures.

Il arrive à Monbaze.

A peine les Portugais eurent jetté l'ancre, qu'ils virent une galere venir à toutes rames vers le vaisseau Amiral, montée d'environ cent hommes en habits Turcs, & armés de boucliers & de cimeteres. Ils auroient abordé hardiment s'ils n'en avoient été empêchés par les ordres de l'Amiral, qui refusa de les recevoir en plus grand nombre que quatre, qu'on jugea au dessus du commun, & qu'on obligea même à laisser leurs armes avant de leur permettre de monter dans le vaisseau. Ils firent de grands éloges de cette précaution de Gama, & lui dirent que leur Roi ayant été informé de son arrivée, les avoit envoyés pour lui faire des compliments de félicitation, & pour lui offrir son alliance ; à quoi l'Amiral répondit qu'il l'accepteroit avec le plus grand plaisir. Le lendemain, il vint

d'autres députés, avec des rafraîchissements que Sa Majesté envoyoit aux Portugais comme une foible marque de son amitié & de ses égards, désirant en même temps qu'ils approchassent de la ville, & jettassent l'ancre dans le port, où il pourroit leur donner plus facilement des preuves de sa bonne volonté. Gama répondit avec la reconnoissance convenable, promit de satisfaire à lademande du Prince; & pour marque de confiance fit descendre deux de ses exilés, que le Roi traita avec la plus grande hospitalité. Il donna ordre à quelques-uns de ses sujets de les accompagner quand ils voudroient voir la ville, & ils les chargea de porter à Gama un échantillon de différentes sortes d'épices, pour l'engager à commercer avec ses sujets, plutôt que d'aller plus loin, & de courir les risques d'un voyage dangereux.

Perfidie du Roi de Mombaze.

L'Amiral très satisfait du recit qu'ils lui firent de cette reception, fit lever l'ancre pour entrer dans le port; mais la force de la marée mettant son propre vaisseau en danger d'être emporté vers la terre, il ordonna de ferler les voiles, & de mettre les

GAMA, Chap. II. An. 1498.

ancres à la mer ; en quoi les autres Capitaines suivirent son exemple. Les Pilotes de Mozambique, voyant exécuter ses ordres, sans en connoître la raison, s'imaginerent que leur trahison étoit découverte ; se jetterent dans la mer, & furent reçus par les habitants dans quelques barques, qui les descendirent sur le rivage opposé, malgré les remontrances de Gama, qui demandoit à grands cris qu'on lui ramenât ces fugitifs. Cet événement, conduit par la Providence, découvrit les desseins perfides du Roi, dont la politesse affectée n'étoit que dissimulation. On l'avoit instruit de ce qui s'étoit passé à Mozambique ; & il avoit formé le projet de détruire les Portugais dans son port. Voyant son dessein avorté, il envoya à minuit un détachement de ses gens dans de petits bâtiments pour couper les cables : mais ils furent préservés par la vigilance & l'activité de l'Amiral, & aussi-tôt qu'il put sortir de la baye, il dirigea son cours à Mélinde. Il prit en route un vaisseau Arabe, auquel il rendit ensuite la liberté, se contentant de garder quatorze prisonniers,

niers, du nombre desquels étoit un homme de distinction, & il en reçut des instructions très utiles pour la suite de son voyage. Le jour de Pâque il arriva à Mélinde, qui est située dans une plaine délicieuse, entourée de jardins très agréables, ornés d'une grande variété d'arbres, particuliérement d'orangers, dont les fleurs répandent l'odeur la plus douce & la plus flatteuse. Le pays est riche & très fertile, & abonde non-seulement en troupeaux apprivoisés, mais encore en bêtes fauves de toutes les especes, qui procurent aux habitants l'amusement de la chasse. Les maisons sont bâties de pierres quarrées avec beaucoup de goût ; & les naturels du pays, quoique noirs, connoissent l'élégance de la parure. Leurs têtes sont ornées de turbans ; leurs corps sont nuds jusqu'à la ceinture, d'où leur tombe une espece de jupon de soie jusqu'à la moitié des jambes. Leurs armes consistent en de petits boucliers, des cimeteres, des lances, des arcs & des fleches, & ils sont très vains de la gloire militaire. Leur Religion est le Paganisme, & ils adorent

GAMA, Chap. II.

An. 1498.

GAMA, Chap. II.

An. 1498.

Gama arrive à Mélinde.

leurs idoles avec la plus grande superstition.

Gama voyant que la côte étoit difficile & la mer orageuse, & étant instruit par le danger qu'il avoit couru à Monbaze, jetta l'ancre à une assez grande distance de la ville. Son prisonnier Arabe, qui remarqua cette précaution, lui offrit de descendre, & de sonder les sentiments du Roi; lui disant en même temps que dans le port il y avoit quatre vaisseaux, commandés par des Chrétiens, dont les affaires devoient être finies à Mélinde; qu'ils partiroient dans peu pour l'Inde; & que Gama pourroit profiter de leur compagnie.

Quoique l'Amiral n'eût pas beaucoup de confiance en la sincérité de son prisonnier, cependant comme il n'y avoit aucun risque à suivre son avis, il le fit descendre dans une Isle opposée à la ville. Il fut aussi-tôt conduit au Roi, qui étoit avancé en âge & d'un caractere doux & paisible. Ce Prince fut tellement satisfait de ce que lui dit l'Arabe en faveur des Portugais, qu'il envoya aussi-tôt un de ses gens faire un compliment à Gama,

accompagné d'un présent de moutons & d'autres rafraîchissements. L'Amiral, ne voulant pas être surpassé en générosité, lui en fit d'autres de plus grande valeur; donna ordre à ses vaisseaux d'avancer plus près du rivage, & envoya une invitation aux Chrétiens de l'Inde. Ils furent transportés de joie à la vue de ces étrangers qui professoient la même foi, & lui donnerent des instructions qui lui furent très utiles pour la suite de son voyage.

Le fils du Roi lui fait une visite.

Les infirmités de la vieillesse empêchant le Roi de visiter l'Amiral en personne, il lui envoya son fils, auquel il avoit remis la suprême autorité. Le jeune Prince vint à bord vêtu en Roi, & accompagné de la principale Noblesse, dans une galere qui retentissoit du son des tambours & des trompettes. Gama pour lui faire plus d'honneur, alla au devant de lui dans une berge; & le Prince l'embrassa avec autant de familiarité que d'affection. Il marqua dans toutes ses actions une politesse peu ordinaire; & l'on trouva que sa conversation étoit aussi solide qu'agréable. Il regarda l'Amiral avec des ex-

GAMA, Chap. II, An. 1498.

pressions de plaisir & d'admiration ; examina attentivement les vaisseaux ; & fit paroître autant d'affection que d'égards pour les Portugais ; mais toutes ces dispositions favorables augmenterent encore par la générosité de Gama, qui lui fit présent de tous les prisonniers qu'il avoit faits. Cependant le prudent Amiral résista aux pressantes instances qu'il lui fit de venir à terre, quoiqu'il offrit de laisser ses propres enfants en ôtage pour sa sureté. Le lendemain, Gama se fit approcher près de la ville dans sa berge, pour voir toute la beauté de sa situation. Il reçut une seconde visite du jeune Prince, qui lui donna un habile Pilote, & lui fit promettre qu'à son retour il relâcheroit à Mélinde, son pere ayant un ardent desir d'envoyer un Ambassadeur à Sa Majesté Portugaise, avec laquelle il souhaitoit se lier fortement d'amitié & de correspondance.

Il arrive à Calécut.

Le 22 de Mars, l'Amiral remit à la voile, dirigea son cours au Nord ; & peu de jours après il passa la ligne. Ensuite tournant à l'Est, & traversant une mer fort étendue, le Pilote découvrit les montagnes de Calécut.

Aussi-tôt qu'on eut rapporté cette nouvelle à Gama, il en rendit graces au ciel avec un transport de joie, & fit ôter les fers à tous les prisonniers, pour que personne ne fût dans la tristesse sur son bord. Le même jour, les vaisseaux jetterent l'ancre à deux mille de Calécut, & ils furent environnés d'un grand nombre de canots remplis d'Indiens, qui venoient satisfaire leur curiosité. Gama leur demanda par ses interpretes en quel lieu leur Roi résidoit; & l'un des exilés ayant été débarqué pour faire des informations, il fut environné d'une grande multitude d'habitants, dont il étoit tellement pressé, qu'ils l'enlevoient de terre, & le portoient en avant & en arriere comme le flux & reflux de la mer. Enfin il fut apperçu par deux Marchands de Tunis en Barbarie, qui parurent très étonnés de voir un Européen dans ce pays. L'un d'eux, qui se nommoit Monzaïda, jugeant par son habillement qu'il étoit Espagnol, l'aborda en lui parlant Castillan; mais aussitôt qu'il reconnut que c'étoit un Portugais, il marqua la plus grande joie, parce qu'il avoit été le principal de

GAMA, Chap. II.

An. 1498.

ceux avec lesquels on avoit contracté pour les munitions de guerre que le Roi Ferdinand avoit achetées à Tunis : il demanda à l'exilé de l'introduire auprès de l'Amiral, & ils se rendirent ensemble à son bord. Il fut très bien reçu par Gama, qui trouvant en lui un homme très intelligent, prit cette occasion pour s'informer de plusieurs particularités intéressantes touchant le Royaume de Calécut. Le Maure, après lui avoir offert ses services, lui dit que son arrivée ne pouvoit manquer d'être très agréable au Roi, ou Samorin, dont les principales vues étoient d'étendre le commerce de ses sujets, d'autant que la plus grande partie de ses revenus venoit des droits sur les marchandises, quoique ses Etats fussent très étendus, & qu'il eût plusieurs Princes tributaires. Le lendemain, l'Amiral envoya deux de ses Officiers avec Monzaida auprès du Monarque, qui résidoit alors à Padarane, éloigné de trois mille de Calécut. Ces députés admis en sa présence lui dirent, que le Roi de Portugal informé de sa réputation & de sa dignité, avoit envoyé un de ses Amiraux qui désiroit être admis au-

près de Sa Majesté, pour lui offrir l'alliance & l'amitié au nom de son Maître. Le Roi fit une réponse très gracieuse, les assura qu'il étoit disposé à former une alliance avec le Roi de Portugal, & que dans cette vue il prendroit la premiere occasion favorable de conférer avec l'Amiral. Il lui fit dire en même temps d'avancer ses vaisseaux plus près de Padarane, afin qu'ils fussent moins exposés aux tempêtes, qui sont très fréquentes dans cette saison, & il lui envoya un Pilote pour les faire mettre dans un sûr abri.

GAMA, Chap. II.

An. 1498.

Peu de jours après, l'un des principaux Magistrats, qu'on nomme le Kutwal, ayant été envoyé par le Samorin pour conduire Gama au Palais, l'Amiral donna le commandement des vaisseaux à son frère Paul. Il lui laissa, conjointement avec Nicolas Cœlo des ordres, portant : que s'il lui arrivoit quelque accident à terre, ils ne s'inquiétassent nullement de ce qui concernoit sa sureté : mais qu'ils remissent aussi-tôt à la voile pour leur pays, où ils feroient le récit de leurs Découvertes : & afin qu'ils ne manquassent pas des hommes nécessaires à la

Il descend dans cette ville.

GAMA, Chap. II.

An. 1498.

conduite des vaisseaux, il n'en prit avec lui que douze pour l'accompagner. Lorsqu'il fût descendù, on le fit monter dans une espece de chaise par ordre du Kutwal, qui monta dans une autre à ses côtés, pendant qu'un nombre de leurs Nobles, nommés Naires, & tout le reste de ceux du pays se rendoient à pied dans la ville. Ils y dinerent: entrerent ensuite dans des canots, & remonterent la riviere jusqu'à un endroit où ils trouverent un grand nombre de gens & de chaises qui les attendoient. Gama & sa suite furent conduits par le Kutwal dans un Temple magnifique, à l'entrée duquel étoient quatre hommes nuds de la tête à la ceinture, avec le reste du corps couvert d'une espece de robe de soye, & chacun avoit sur son épaule trois cordons liés sous le bras gauche. Ils les aspergerent d'une eau benite, & présenterent à chacun de la compagnie une poudre de bois de senteur avec laquelle les Portugais firent des signes de Croix sur leurs fronts. Les murs du Temple étoient ornés de belles peintures, & au milieu il y avoit une petite Chapelle ronde, avec une très petite

porte de cuivre, où l'on montoit par quelques dégrés. Sur le mur opposé étoit une Image, qu'ils ne purent bien distinguer, parce que le lieu étoit obscur, & qu'il n'étoit permis d'entrer dans la Chapelle qn'aux Prêtres seuls, qui s'approcherent, & montrant du doigt la Figure, crierent à haute voix Maria, Maria : alors le Kutwal & ceux qui l'accompagnoient se prosternerent pour adorer avec grande dévotion, & les Portugais, croyant qu'ils invoquoient la Mere de Jesus-Christ, marquerent leur vénération pour la Sainte Vierge à la maniere de leur pays.

Il est admis à l'audience du Roi.

Après être sortis de ce Temple, ils entrerent dans un autre aussi magnifique, & marcherent ensuite en procession vers le Palais, au milieu d'une foule infinie de peuple, qui les pressoit tellement, que les Nobles furent obligés de faire faire place avec leurs épées nues. Ils furent reçus à la porte du Palais par plusieurs Grands, qu'ils nomment Kaymals, & lorsqu'ils approcherent de la salle d'Audience il vint à leur rencontre un homme âgé, couvert d'un habillement de soye qui lui tomboit depuis les épaules jus-

qu'aux talons. Ce vénérable personnage, qui étoit le Chef des Bramines, embrassa Gama avec des marques d'amitié, & le conduisit dans une piéce très spacieuse, ou il y avoit plusieurs rangs de siéges, élevés les uns plus que les autres en forme d'amphitéatre. Le plancher étoit couvert de riches tapis, & les murs ornés de tapisseries de soye agréablement travaillées avec de l'or. Le Roi étoit penché sur un magnifique Sopha: vetu d'un habillement de soye attaché avec des agraffes d'or: sa tête étoit couverte d'une mitre ornée de joyaux, ses doigts brilloient de pierres précieuses: son abord étoit gracieux & son aspect aussi noble que majestueux.

Gama lui rendit ses respects à la façon des Portugais, fut reçu très agréablement, & placé sur un siége auprès du Monarque. On fit également asseoir tous ceux qui étoient venus avec lui, & on leur servit une collation, après laquelle le Samorin lui marqua son désir d'être instruit du sujet de son Ambassade. L'Amiral répondit que les usages de son pays ne lui permettoient pas de communiquer ses instructions dans une assemblée pu-

blique; ſur quoi le Roi ordonna de le conduire dans un autre appartement, où il ſe rendit auſſi-tôt en perſonne avec le Chef des Bramines, & quelques-uns des principaux de ſa Nobleſſe. Alors Gama dans un diſcours préparé dit au Roi qu'Emmanuel, Prince d'un grand mérite, curieux & d'un eſprit entreprenant, ayant été inſtruit de la réputation de l'Inde & particulierement de l'Empire de Calécut, avoit déſiré ardemment de ſe lier d'amitié avec un Monarque auſſi renommé; que pour y parvenir il l'avoit envoyé (lui Gama) dans ce pays; qu'il ne doutoit pas qu'une telle alliance ne ſervit beaucoup à l'avantage réciproque des deux Princes, & que pour confirmer la vérité de ce qu'il avançoit il produiroit les Lettres de ſon Roi à la premiere audience. Le Samorin répondit en peu de mots que rien ne lui feroit plus agréable qu'une telle alliance, & il ordonna au Kutwal de conduire l'Amiral dans l'appartement qui lui étoit deſtiné, pendant que pluſieurs autres eurent également ſoin de pourvoir au logement de ceux de ſa ſuite.

An. 1498.

Calécut, ſitué ſur la Côte de Mala-

Deſcription

GAMA, Chap. II.

An. 1498.

de Calécut. Mœurs des habitans.

bar, étoit alors le lieu le plus commerçant de toute l'Inde : toutes sortes de marchandises y étoient en abondance tant des productions du pays que de celles des autres Contrées. Les peuples sont superstitieusement attachés au Paganisme ; ils ont grand nombre de Temples & la plus grande confiance en leurs Prêtres ou Bramines, tant pour les affaires spirituelles que pour les temporelles. Le Roi est instruit dans les Mysteres de la Religion par ces Docteurs, & leurs personnes sont tellement révérées, que même en temps de guerre, ils ont une libre communication avec les Partis opposés, & qu'on regarderoit comme la plus grande impiété de leur faire quelque violence. Les trois cordons qu'ils portent sur l'epaule droite sont un Symbole de la Trinité, & ils croyent que Dieu est venu sur la terre pour la rédemption des hommes, Doctrine qu'ils ont probablement apprise des Voyageurs Chrétiens. Ils étudient les Mathématiques & la Philosophie ; mais leur Religion est mêlée de la plus basse dissimulation, & sous son ombre ils se rendent coupables des pratiques

les plus frauduleuſes. Ils ſont grands obſervateurs des prodiges & des préſages & font une grande Féte le 22 d'Octobre, où non-ſeulement les enfants, mais même les hommes avancés en âge forment les uns contre les autres des eſcarmouches ſi fortes, que pluſieurs meurent des bleſſures qu'ils y reçoivent, & cette mort eſt déſirée avec ardeur, comme les conduiſant immédiatement à un bonheur éternel. Ils ont encore d'autres Fêtes, où quelques dévots ſont toujours prêts à ſacrifier publiquement leurs vies. Leurs années commencent au mois de Septembre après que le jour & l'heure en ont été fixés comme favorables par leurs augures & leurs Aſtrologues. Les Nobles n'ont pas la liberté de ſe marier, crainte que les ſoins d'une famille ne les rendent pareſſeux, & ne les éloignent de la guerre : mais ils peuvent avoir des Concubines, pourvû qu'elles ſoient de leur même rang, d'autant qu'il eſt contre les Loix de s'unir avec ſes inférieures ; & lorſqu'un Noble eſt convaincu de ce crime, il eſt mis en piéces par ceux du même état. Les filles de qualité peuvent auſſi ſe donner tant d'amants

GAMA, Chap. II. An. 1498.

qu'il leur plaît, avec la même restriction, & la jalousie leur est entièrement inconnue. Le fils d'un Noble ne peut hériter de son père, parce que ce commerce mélangé le rend toujours incertain : mais le Noble adopte le fils de sa sœur, qu'on éleve aux dépens du Roi, & qu'on endurcit de bonne heure au danger & à la fatigue. Il ne leur est pas permis de se servir de leurs armes dans les champs de bataille jusqu'à ce que le Roi les ait distingués par quelque marque d'honneur : mais comme ils ont d'habiles maîtres pour les instruire dans les exercices, ils acquierent une adresse surprenante dans l'usage de ces armes, qui sont des arcs & des flèches, des javelines & des cimetères. Leur orgueil les porte à un tel dégré de hauteur & d'absurdité, qu'ils croyent leur noblesse souillée, lorsqu'ils touchent par hazard un homme du commun, & ils pensent que cette tache ne peut être lavée que dans son sang : aussi le peuple d'une classe inférieure est obligé en marchant dans les rues de dire à haute voix sa condition, pour éviter d'aussi dangereuses rencontres. Les crimes les plus honteux

ne peuvent faire perdre la nobleſſe, & une perſonne de baſſe naiſſance ne la peut acquerir par les actions les plus illuſtres. Ceux des baſſes claſſes ne peuvent ſe marier qu'avec des gens de même état, & il n'eſt permis à perſonne d'embraſſer une autre profeſſion que celle d'où ſon père tiroit ſa nouriture. Au lieu de papier ils ſe ſervent des feuilles d'un certain arbre, ſur leſquelles ils écrivent les événements remarquables, avec un ſtile ou une plume taillée en pointe. On coupe ces feuilles d'une forme réguliere, & on les attache enſemble entre deux piéces de bois poli.

Calécut eſt ſitué ſur la Côte de Malabar, à une petite diſtance de la mer, & occupe une grande étendue de terrein : non que le nombre des habitants ſoit conſidérable : mais parce que les maiſons ſont détachées les unes des autres, & entourées de jardins : cependant elles ſont bâties très médiocrement, & ont peu d'apparence, comme pour former un contraſte avec le Palais, qui eſt le ſeul édifice de pierre qu'on trouve dans cette place, & qui préſente la plus grande magnificence. Le terrein eſt très fertile, &

GAMA, Chap. III. An. 1498.

abonde non-seulement en choses nécessaires à la vie : mais encore en celles qui ne servent qu'à la rendre plus agréable.

CHAPITRE III.

Les Arabes gagnent le Kutwal : Le Roi devient contraire aux Portugais : Gama part de Calécut : Perfidie du Roi de Goa : Gama revient en Portugal.

Les Arabes gagnent le Kutwal.

GAMA s'étant reposé trois jours, eut une seconde Audience du Samorin, & lui remit les Lettres & les présents qu'il avoit apportés d'Emmanuel. Les Lettres furent reçues avec la plus grande considération : mais l'Amiral voyant que le Roi regardoit les présents d'un air de mépris, lui dit qu'il ne devoit pas être surpris de ce qu'ils n'étoient pas convenables à sa dignité : qu'Emmanuel ne pouvoit prévoir le succès de son voyage, & qu'au surplus il ne pouvoit apporter de présents plus estimables que l'amitié de son Maître, lequel désiroit

établir un commerce dont Calécut retireroit de très grands avantages. Après que Monzaïda eût expliqué la Lettre, Gama supplia Sa Majesté de ne pas en communiquer le contenu aux Arabes, parce qu'il avoit appris des Maures qu'ils étoient ses ennemis déclarés, & le Samorin le congédia, en l'avertissant amicalement de se tenir en garde contre cette perfide Nation. Cet avis n'étoit pas inutile, ni hors de raison : ces Marchands tant par haine contre le nom Chrétien, que par la crainte de voir leur commerce & leurs profits diminués si les Portugais les partageoient, employerent tous leurs soins à les rendre odieux & suspects. Après avoir gagné l'esprit du Ministre, qu'ils corrompirent par des présents, ils representerent Gama comme un Pirate sanguinaire, qui avoit commis les plus grands outrages dans tous les lieux où il avoit touché durant le cours de son voyage, & qui étoit venu à Calécut pour exécuter les projets d'hostilité, qu'il cachoit sous l'apparence d'un Traité, qui n'étoit qu'un vain prétexte. Ayant mis le Kutwal dans leurs intérêts, ce Ministre s'attacha à de fausses insi-

GAMA, Chap. III.

An. 1498.

nuations auprès du Prince, au préjudice des Etrangers, & enfin il en obtint une Audience pour les Arabes. Ils se rendirent en Corps au Palais, & par la bouche d'un Orateur firent une remontrance très forte & artificieuse, dans laquelle ils dirent : que les Portugais étoient une Nation cruelle & perfide, guidée par l'avarice & par l'ambition : que sans la moindre provocation ils avoient ravagé toute la Côte d'Afrique, & s'étoient rendus maîtres de la plus grande partie de l'Ethiopie : que Gama étoit tombé sur Mozambique, avoit fait un grand carnage à Monbaze, & s'étoit emparé de plusieurs Navires, comme un vrai Pyrate : que la charge de ses vaisseaux étoit de très peu de valeur, & que ses présents marquoient plutôt du mépris que de la considération de la part de celui qui les envoyoit : que les intérêts du Monarque ne devoient jamais l'engager à préférer de misérables Etrangers, dont lesmœurs étoient très suspectes, à ses anciens amis les Arabes, qui lui avoient donné tant de preuves de leur fidélité, & dont le commerce étoit la source de la plus grande partie de ses revenus : enfin,

GAMA, Chap. III. An. 1498.

que si malgré leurs représentations, il étoit résolu d'encourager les vues des Portugais, ils étoient déterminés à se retirer immédiatement en d'autres pays, où ils pourroient s'établir avec de plus grands avantages.

Le Roi devient contraire aux Portugais.

Cette déclaration soutenue par les calomnies & les avis du Kutwal fit impression sur l'esprit du Samorin, naturellement changeant & irrésolu. Gama instruit qu'on avoit formé des desseins contre sa vie, résolut de retourner avec la plus grande diligence à ses vaisseaux. Dans cette intention, il sortit avant le point du jour: mais il fut atteint par le Kutwal, qui toujours sous le masque de l'amitié lui dit : que pour obtenir du Roi l'effet de sa demande, il falloit nécessairement qu'il retournât & se justifiât de quelques imputations sur l'objet de son voyage, & en même temps qu'il fît approcher ses vaisseaux plus près du rivage, & livrât leurs voiles & leurs gouvernails pour gages de sa fidélité. Gama répondit avec beaucoup de courage & de présence d'esprit, qu'il perdroit plutôt la vie que d'agir d'une maniere autant au-dessous de son caractere, & il écrivit

GAMA, Chap. III.

An. 1498.

aussi-tôt à son frere, en lui répétant l'ordre de retourner en Portugal, s'il apprenoit qu'il fût arrêté. Deux jours s'étant passés en des altercations infructueuses, on convint enfin, que les marchandises des Portugais seroient débarquées, avec quelques hommes qu'on chargeroit de la garde des magasins, & l'on permit alors à Gama de retourner à bord de son vaisseau. Il écrivit aussi-tôt pour se plaindre de la trahison du Kutwal: le Samorin promit d'examiner sa conduite, & de le punir suivant sa faute, s'il trouvoit qu'il fût coupable. Cependant il conseilla à l'Amiral d'envoyer ses marchandises à Calécut où elles pourroient être vendues plus à son avantage, & suivant cet avis, elles furent transportées dans la ville aux dépens du Roi. On fit approcher les vaisseaux plus près du rivage, & plusieurs Portugais eurent tous les jours permission de descendre à terre, afin de connoître le pays, & de faire des observations sur le caractere & le génie des habitants. Gama employa tous les moyens possibles pour entretenir la paix & l'amitié, & dans une autre lettre au Samorin, il pro-

posa de laisser à Calécut une personne qui y fût chargée des affaires de sa Majesté Portugaise. Cette proposition allarma vraisemblablement les Indiens; on lui fit une réponse fiere & insolente, ce qui lui fit prendre la résolution de rompre toute correspondance avec un Prince aussi inconstant: enfin le Samorin irrité de voir que Gama le négligeoit, fit saisir les marchandises, & mettre en prison les deux facteurs Portugais. Gama ayant en vain demandé réparation de cet outrage, résolut d'user de représailles : attaqua le premier vaisseau qui vint dans le port : fit prisonniers six Nayres ou Nobles avec dix-neuf valets, & ordonna de lever les voiles, dans l'espérance que le Roi allarmé de son départ simulé rendroit les marchandises & les facteurs pour r'avoir ses prisonniers. L'événement répondit à sa pensée : aussi-tôt qu'on vit ses vaisseaux sous voile, le Samorin envoya un exprès à bord pour dire à Gama qu'il étoit surpris de ce qu'il avoit arrêté ses Nobles, sans qu'ils lui eussent fait aucune offense, & qu'il lui donnoit parole sur son honneur de rendre

GAMA, Chap. III.

An 1498.

les marchandiſes, & de remettre en liberté les deux Portugais, qu'il retenoit uniquement pour les charger des lettres qu'il vouloit écrire à ſon frere Emmanuel. Engagé par ces promeſſes, l'Amiral retourna à ſon premier poſte, & le lendemain les deux Portugais revinrent avec des lettres du Roi, & un Officier qui lui dit au nom du Samorin, qu'il pouvoit laiſſer quelqu'un à Calécut pour conduire les affaires du Portugal, & pour vendre les marchandiſes qu'on n'avoit pas renvoyées à bord, parce qu'elles pouvoient être vendues très avantageuſement. Gama répondit qu'il avoit changé de réſolution au ſujet du Réſident, & que ſi le Samorin de Calécut vouloit que ſes ſujets fuſſent remis en liberté, il falloit qu'il renvoyât les marchandiſes ſans délai. Le jour ſuivant, Monzaïda vint de grand matin à ſon bord fort troublé, & le ſupplia de l'emmener en Portugal, parce que l'amitié qu'il avoit marquée à l'Amiral le mettoit dans l'impoſſibilité de pouvoir vivre en ſureté de ſa vie à Calécut. Il ajouta que les Arabes avoient excité de grands mouvements dans la ville;

que par différentes calomnies, ils avoient animé le Samorin contre les Portugais, & que lui-même n'avoit pu s'échaper qu'avec beaucoup de difficulté. Gama prit cet homme sous sa protection, se conduisit envers lui avec autant de marques d'amitié que de générosité, & le même jour il reçut ses marchandises, qui lui furent renvoyées dans sept barques. Cependant il avoit pris la résolution d'emmener ses prisonniers en Portugal, & il dit à ceux qui furent chargés de les lui demander, qu'il avoit été trompé par de si bas artifices qu'il regardoit cette nation comme un peuple sans foi & sans honneur : que toutes les marchandises ne lui avoient pas été rendues ; mais que n'ayant pas le temps d'examiner celles qui lui manquoient, il ne rendroit pas les prisonniers : & qu'il les conduiroit en Portugal pour lui servir de témoignage auprès d'Emmanuel, & pour le convaincre des insultes que son Amiral & son Ambassadeur avoient souffertes du Samorin de Calécut, à l'instigation des Marchands Arabes. Après avoir fait cette déclaration, il ordonna de tirer le canon pour jetter la

GAMA, Chap. III.

terreur dans l'esprit de ceux de Calécut, qui prirent aussi-tôt la fuite dans la plus grande consternation.

An. 1498.

Gama part de Calécut.

Quoique le Roi fût dans une extrême fureur de cette conduite hautaine, il fut obligé d'étouffer son ressentiment, parce que tous ses vaisseaux étoient désarmés dans cette saison de l'année : mais comme les vents contraires retenoient les Portugais pour quelque temps sur cette côte, il envoya vingt bâtiments légers bien montés d'hommes & bien fournis d'armes, contre Gama. Ses espérances furent renversées par un ouragan subit qui dispersa ses vaisseaux; & les Portugais profitant d'un vent favorable, qui survint, perdirent bientôt de vue Calécut. Cpendant l'Amiral mit en liberté un de ses prisonniers au premier port où il toucha, & le chargea d'une lettre pour le Samorin. Il s'y plaignoit des dangers auxquels sa vie avoit été exposée par les embuches des Arabes : & ajoutoit que malgré leurs complots il conservoit le plus grand respect pour Sa Majesté; & qu'il feroit tous ses efforts pour établir entre Elle & le Roi de Portugal une alliance

liance qui tourneroit à leur avantage réciproque : qu'à l'égard de ses Nobles qu'il emmenoit prisonniers, il l'assuroit sur sa parole & sur son honneur qu'ils seroient traités avec les plus grands égards, & qu'on les renvoyeroit dans leur pays natal. Gama revenant en Europe fit voile vers les Isles Anchedives ; mais avant que d'y arriver, il fut attaqué par sept vaisseaux appartenants à un Pyrate, nommé Timoïa, marin intrépide, excessivement redouté dans ces mers : cependant ils furent bientôt obligés de prendre la fuite, & les Portugais en prirent un, chargé de Provisions. L'Amiral, pour radouber ses vaisseaux, que la violence des temps avoit endommagés, aborda à l'une des Isles Anchedives qui sont au nombre de cinq, à la distance de quatre milles de la côte. Il vint sur le rivage une grande multitude pour voir ces étrangers, entr'autres le premier Ministre & confident de Sabay, Roi d'une Isle voisine, nommée Goa, Prince très habile, puissant, courageux, & plein d'ambition. Ce Ministre vint trouver Gama au nom de son maître, lui fit son

GAMA, Chap. III.

An. 1498.

compliment en langue Italienne ; & lui dit, que Sabay informé de sa réputation, étoit disposé à lui rendre tous les services qui seroient en son pouvoir ; & que s'il avoit besoin de provisions, d'armes ou d'argent, il pouvoit le demander avec la plus grande liberté.

Perfidie du Roi de Goa.

Gama frappé de l'air gracieux de cet homme, admira la facilité de son langage, ainsi que la précision & la promptitude avec laquelle il répondoit à ses questions. Il lui dit qu'étant Italien de naissance, il avoit été pris dans sa jeunesse par des Pyrates, lorsqu'il alloit en Gréce avec ses parents : qu'après une suite d'infortunes, il s'étoit trouvé hors d'espérance de jamais revoir son pays natal, ce qui l'avoit obligé d'entrer au service d'un Prince Mahométan. Il fit ensuite diverses demandes qui sembloient marquer une curiosité artificieuse & peu ordinaire, ensorte que Gama commença à le soupçonner d'être un espion. Il s'affermit si bien dans cette conjecture, qu'il ordonna de se saisir de sa personne & de le mettre à la question : ses soupçons furent bientôt justifiés, le prisonnier avoua qu'il

étoit Polonois de naiſſance & Juif de religion, & que Sabay ayant deſſein d'attaquer les vaiſſeaux Portugais, l'avoit envoyé pour découvrir leurs forces & leur maniere de combattre. L'Amiral après cet aveu mit immédiatement à la voile, & retint le Juif, qui depuis ſe fit Chrétien ſous le nom de Gaſpard, & rendit beaucoup de ſervices à Emmanuel, en différentes occaſions. La flotte continua ſon voyage: mais il ſurvint un ſi grand calme qu'il ſe paſſa beaucoup de temps avant qu'elle pût aborder à la côte d'Afrique. La premiere place qu'on découvrit fut Magadoxa, habitée par des Arabes; Gama battit la ville avec ſon canon, & coula à fonds, ou détruiſit tous les vaiſſeaux qui étoient dans le port. Il fut enſuite attaqué par huit vaiſſeaux Arabes, qu'il défit, & s'en feroit rendu maître s'il avoit eu aſſez de vent pour les pourſuivre. Enfin il arriva dans le port de Melinde, où il fut reçu comme la premiere fois avec toutes les marques d'amitié; & on lui fournit des rafraîchiſſements pour ſes hommes preſque épuiſés de maladies & de fatigues. Craignant de trouver de grandes diffi-

GAMA, Chap. III.

An. 1499.

GAMA, Chap. III.

An. 1499.

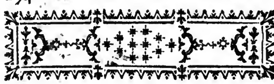
cultés à doubler le Cap de Bonne-Espérance si la saison devenoit trop avancée, il ne resta que cinq jours à Melinde d'où il emmena un ambassadeur du Roi à Emmanuel. Le nombre de ses gens étoit tellement diminué qu'il ne lui en restoit pas assés pour manœuvrer les trois vaisseaux : il donna ordre de brûler celui de son frère, qui étoit vieux & en mauvais état, après quoi il partagea ses hommes entre lui & Nicolas Cœlo.

Gama revient en Portugal.

Le 27 de Février, il toucha l'Isle de Zangibar, environ à huit lieues du Continent, & y trouva une grande quantité de bestiaux, qui paissoient dans un terrein riche & fertile, abondant en sources d'une eau excellente, couvert de bois délicieux, mêlés de citrons sauvages qui répandoient l'odeur la plus agréable. Le Prince de cette Isle, quoique Mahométan, reçut les Portugais avec beaucoup d'hospitalité, & fournit leurs vaisseaux de fruits & de provisions fraîches. Gama continua à suivre la côte, passa Mozambique, fit de l'eau & du bois avec quelques provisions à Saint Blas : mais le vent ne lui permit pas

de toucher aux endroits où il avoit laissé des exilés. Le 26 d'Avril, il doubla le Cap, d'où il se rendit à l'Isle de Saint Jago. Les deux vaisseaux furent ensuite séparés par une violente tempête, & Nicolas Cœlo se rendit directement à Lisbonne: mais Gama fut obligé de s'arrêter à l'Isle de Tercère, parce que son frere, qui depuis long-temps étoit dans un état languissant, se trouva si mal qu'il ne pouvoit plus supporter le mouvement du vaisseau. Il finit ses jours en ce lieu, & l'Amiral, après avoir fait ses obséques, le plus décemment qu'il lui fut possible, se remit en route pour Lisbonne, où il arriva dans la même année 1499. Cœlo avoit déja fait un détail circonstancié du voyage à sa Majesté Portugaise, qui reçut les deux Commandants avec autant de joie que de surprise, & donna des marques particulières de faveur à l'un & à l'autre.

Fin des Découvertes de Gama.



DÉCOUVERTES
DE PEDRO ALVAREZ
DE CABRAL.

CHAPITRE PREMIER.

Cabral est nommé Amiral : Ses instructions : Son départ de Lisbonne : Il découvre le Bresil : Description de ce pays : Mœurs des habitants : Leurs Divertissements, leurs Habillements : Ils mangent leurs prisonniers : Cabral double le Cap de Bonne-Espérance : Il arrive à Mozambique : Il est admis en mer à l'audience du Roi de Quilloa.

Cabral est nommé Amiral. Ses instructions.

EMMANUEL, Roi de Portugal, encouragé par le succès de Gama, résolut de continuer ses découvertes, & d'établir un commerce avec l'Inde. Dans cette vue, il fit équipper une flotte de treize vaisseaux, montés

de quinze cents hommes, & bien fournis de toutes ſortes de munitions de guerre. Il en donna le commandement à Pedro Alvarez de Cabral, que ſon habileté & ſon courage rendoient digne de la confiance ſans bornes que le Monarque avoit en lui. Les inſtructions de cet Amiral portoient d'établir, s'il étoit poſſible, un Traité de commerce avec le Samorin de Calécut, & d'obtenir de ce Prince la permiſſion de bâtir un fort près de cette ville pour la ſureté des Portugais; mais on ajoutoit que s'il y paroiſſoit contraire, & mal diſpoſé en faveur des Chrétiens, il falloit lui déclarer la guerre, & le traiter en ennemi. Cabral eut auſſi ordre de marquer au Roi de Mélinde combien Emmanuel étoit reconnoiſſant de ſon hoſpitalité, de l'aſſurer que ſon Ambaſſade lui avoit été très agréable, & que le Roi de Portugal feroit tout ce qui ſeroit en ſon pouvoir pour cultiver l'amitié d'un Prince auſſi gracieux. Il monta ſur la flotte cinq Religieux de l'Ordre de Saint François d'une éminente piété, & animés du plus grand zele pour la Religion. Ils entreprirent ce

CABRAL, Chap. I. An. 1500.

voyage dans l'intention de travailler à la conversion des Infideles, & de célébrer le service divin pour les Portugais qui s'établiroient à Calécut, si les affaires y tournoient favorablement avec le Samorin.

Son départ de Lisbonne.

Avec ces instructions, & bien muni de tout ce qui étoit nécessaire, Cabral mit à la voile le 8 de Mars 1500. Après avoir passé l'Isle de Saint-Jago, il fut accueilli d'une si furieuse tempête, qu'elle dispersa toute la flotte, & un des vaisseaux ayant perdu tous ses agrès fut repoussé à Lisbonne. Cabral l'attendit deux jours quand la tempête fut appaisée, & il continua ensuite son voyage, faisant cours à l'Ouest. Le 24 d'Avril un Matelot découvrit la terre, ce qui causa autant de joie que de surprise à l'Amiral, qui ne pensoit nullement à une telle découverte. Il s'approcha de la côte & envoya son Patron dans une barque, pour en examiner la nature & la situation. Il revint peu de temps après, & lui fit un recit très favorable du pays, qui étoit couvert d'une agréable verdure, orné de grands arbres, arrosé d'eaux excellentes, & habité par des peuples nuds, dont

la couleur étoit d'un olive foncé, avec de longs cheveux déliés aussi noirs que du jais

CABRAL, Chap. I.

An. 1500.

Il découvre le Bresil.

Ce rapport fut confirmé par différents Officiers, qui descendirent pour faire des observations; mais leur joie fut troublée par une horrible tempête, qui chassa les vaisseaux de leurs ancres, & les jetta de côté & d'autre pendant un temps considérable le long de la côte; enfin ils trouverent un port sûr & commode, que l'Amiral nomma Porto-Seguro. Cabral envoya aussi de ce lieu quelques Officiers pour reconnoître, & ils revinrent avec deux pêcheurs qu'ils avoient pris dans un canot; mais ces Indiens étoient tellement saisis de frayeur, que les Portugais, malgré tous les signes qu'ils leur firent, ne purent réussir à leur faire connoître leurs intentions. Cependant Cabral donna ordre de leur présenter des habits, avec quelques petites sonnettes, des anneaux de cuivre, & des miroirs, & de les remettre sur le rivage. Ils marquerent une extrême joie d'avoir reçu ces bagatelles, qu'ils montrerent avec ostentation à leurs compatriotes; & ceux-ci atti-

CABRAL, Chap. I. An. 1500.

rés par ces présents, vinrent à la flotte en grand nombre, chargés de fruits & de provisions, qu'ils échangerent pour des effets de très peu de valeur, & même d'aucune; faisant paroître le plus grand étonnement à la vue des vaisseaux, des habits, & en général de tout ce qui appartenoit aux Portugais.

Cabral descendit lui-même à terre; fit élever un autel, à l'ombre d'un grand arbre, & l'on y célébra le Service Divin en présence des habitants, qui demeurerent dans un silence d'admiration, & marquerent par leurs gestes de grands sentiments de Religion. Lorsque l'Amiral revint à sa flotte, ils le suivirent avec des transports de joie, au son de leurs chansons, & d'une espece de trompette, jettant des fleches en l'air, & élevant leurs mains jointes, comme pour remercier le ciel de l'arrivée d'un peuple qu'ils regardoient comme des Divinités. Quelques-uns se jetterent dans la mer, & nagerent après sa berge; d'autres l'accompagnerent dans des canots, & tous parurent ne se retirer qu'avec la plus grande peine.

Pendant qu'il étoit à l'ancre, pour faire de l'eau & rassembler des provisions, ses gens furent surpris de la vue d'un poisson extraordinaire qui fut jetté sur le rivage. Il étoit gros comme un fort tonneau, & environ deux fois aussi long : sa tête & ses yeux ressembloient à ceux d'un cochon : il avoit des oreilles pareilles à celles d'un éléphant ; mais on ne lui vit pas de dents : sa peau étoit de l'épaisseur d'un pouce, toute couverte de soies comme celles de sanglier, & sa queue à peu près de cinq pieds de long.

L'Amiral éleva un pillier de marbre, en mémoire de cette découverte, & appella ce pays Santa-Cruz ; c'est celui qui a pris depuis le nom de Bresil. Ensuite il envoya un de ses Officiers, nommé Gaspard Læmio, en Portugal, pour rendre compte au Roi de la nature & de la situation du pays.

Description du Bresil. Mœurs des habitants.

Le Bresil situé en grande partie sous la ligne, est très étendu, & joint le Perou en quelques endroits : c'est un pays très fertile, très agréable, & si sain, qu'il est rare que les habitants meurent d'autre maladie

CABRAL, Chap. I. An. 1500.

que de vieilleſſe. Il eſt arroſé de plusieurs grandes rivieres, & d'une multitude d'agréables ruiſſeaux : les plaines y ſont grandes & ſpacieuſes, & couvertes d'excellents pâturages ; les ports très commodes & d'un facile accès ; enfin tout le pays préſente l'aſpect le plus agréable, étant diverſifié par des hauteurs & des vallons, ombragés de bois épais, où l'on trouve pluſieurs arbres qui ont de grandes vertus dans la médecine. Tous les naturels paroiſſent ne pas avoir de barbe, parce qu'ils ont ſoin de l'arracher avec un inſtrument fait exprès. Ils n'ont aucune connoiſſance des Lettres ni de la Religion, ne ſont guidés par aucunes Loix, ni régis par aucune forme particuliere de Gouvernement. Quand ils ſont engagés dans quelque guerre, ils choiſiſſent pour Général celui qu'ils croyent le plus brave, & le plus expérimenté dans l'art militaire. Le peuple en général ne porte point d'habillements ; cependant les premiers de la nation ſe couvrent depuis la ceinture juſqu'aux genoux, avec des peaux de perroquets, & d'autres oiſeaux de plumages variés : ils ornent auſſi leurs

têtes des mêmes especes de plumes. Les femmes arrangent leurs cheveux avec le plus grand soin ; mais les hommes sont rasés depuis le front jusqu'au sommet de la tête. Ceux qui sont attachés à la parure ont des trous aux oreilles, aux narines, aux levres & à d'autres parties du corps, qu'ils ornent de pierres précieuses de diverses couleurs : les femmes y mettent de petites coquilles auxquelles elles attribuent une grande valeur. Dans la guerre les Brasiliens se servent d'arcs, avec lesquels ils tirent si adroitement qu'ils manquent rarement d'atteindre à leur but, & leurs fleches sont garnies d'os pointus de poissons qui pénetrent les planches les plus épaisses. Ils tirent leur nourriture particulierement de la chasse, & mangent, quand le besoin les y oblige, des singes, des lézards, des serpens & des souris. Les barques dont ils se servent sont faites d'écorces d'arbres, assez grandes pour contenir jusqu'à trente hommes chacune ; & pendant que quelques-uns d'entr'eux rament, les autres battent l'eau pour effrayer le poisson, qui étant ainsi allarmé,

CABRAL, Chap. I.

An. 1500.

gagne la surface de la mer, où on le prend dans de grandes calebasses, disposées pour le recevoir. Ils ne sement point de bled ; mais ils font du pain avec une certaine racine, qui est un poison quand on la mange avant de l'avoir bien préparée ; mais en la pressant & la faisant sécher au soleil, elle devient une bonne nourriture. Ils en tirent aussi une liqueur qui les enivre jusqu'à les faire tomber dans une espece de frénésie. Ils sont grands observateurs des présages, & ajoutent beaucoup de foi à la sorcellerie, qui est pratiquée par des hommes, pour lesquels ils ont la plus grande vénération, & qu'ils consultent en toute occasion. Ces devins portent ordinairement une fleche, au bout de laquelle est attachée une calebasse, taillée de la forme d'une tête d'homme. Ils allument dans cette gourde des feuilles d'une certaine plante, dont ils reçoivent la fumée ; elle les enivre de façon, qu'ils commencent par chanceler, grincent les dents, écument de la bouche, roulent les yeux, & se tordent le corps par différentes contorsions, que les spectateurs regardent comme les ef-

fets d'une inſpiration divine, & dans ces tranſports ils forment des diſcours ſans aucune liaiſon, qu'on écoute comme des oracles. Ils ſont toujours environnés d'une multitude, qui marque ſon reſpect par des acclamations, des chants & des danſes ; & les plus belles femmes, mariées ou non mariées, ſont miſes en leur poſſeſſion. CABRAL, Chap. I. An. 1500.

Dans les campagnes, les maris peuvent répudier leurs femmes pour les cauſes les plus légeres ; & s'ils les trouvent coupables d'adultere, ils ont le droit de les tuer, ou de les vendre comme eſclaves. Les habitants en général ſont lâches & pareſſeux, & ils paſſent la plus grande partie de leur temps dans les feſtins, les chants & les danſes juſqu'à un excès immodéré. Dans leurs danſes ils forment un cercle, & quoique chacun demeure à la même place, ils frappent le terrein avec une eſpece de tranſport, ſuivant la variété de leurs chanſons, qui ſont rudes & ſans harmonie, compoſées en l'honneur de leurs exploits & de leur courage militaire. Pendant qu'une bande eſt occupée à danſer, une autre eſt employée à lui donner des liqueurs dont

Leurs divertiſſements : Leurs habillements : Ils mangent leurs priſonniers.

CABRAL, Chap. I. ils boivent jusqu'à ce qu'ils tombent dans une insensibilité brutale.

An. 1500. Ils habitent des huttes de bois, couvertes de roseaux, entourées d'un double ou d'un triple rang de palissades, & plusieurs familles demeurent sous un même toît, unies par une espèce de lien sacré, ensorte qu'ils sacrifient volontiers leurs vies pour la défense les uns des autres. Jamais ils n'entrent en guerre dans la vue d'accroître leurs territoires : mais pour soutenir leur honneur, quand ils le croyent attaqué par quelque injure ou par quelque affront. Alors ils choisissent un conseil, composé de vieillards, pour estimer & régler la dépense & les préparatifs de la guerre : ensuite ils élisent un Général qui visite chaque maison, & par des harangues d'apparat, encourage & anime ses compatriotes à faire des actions glorieuses. Outre les arcs & les fléches, ils se servent de sabres d'un bois très dur, avec lesquels ils taillent en pièces & estropient leurs ennemis d'une façon terrible : mais ils font plutôt la guerre par stratagême qu'à force ouverte. On mange sur le champ une partie des prison-

niers : les autres qu'on réserve pour les festins on leur donne de la nourriture en abondance, & même on leur fournit des femmes pour leur amusement : mais quand le jour fatal des réjouissances est arrivé, on ôte les fers au plus gras de ces malheureuses victimes, & pour marque d'affection, sa maîtresse met autour de son col la corde avec laquelle on doit le mener au sacrifice. On l'attache ensuite à un pillier ; on lui peint le corps de diverses couleurs, & on l'orne de plumes ; de temps en temps on lâche ses cordes, & on le regale abondamment de vivres & de liqueurs, pendant que le peuple mange en public, danse, boit & chante durant trois jours successifs : le quatrieme on délie les bras & les jambes du Captif ; on lui met des cordes autour du corps ; les femmes & les enfants le tirent vers une caverne, pendant que d'autres l'assaillent d'oranges, qu'il ramasse de son côté & les leur jette à son tour, sans faire paroître aucune émotion, & même avec des apparences de gaieté : les spectateurs l'insultent par des discours outrageants ; lui disent qu'il va souf-

frir la punition que méritent ses crimes ; qu'il sera tué, coupé en piéces, & mangé : mais il leur répond d'un air intrépide qu'il mourra en brave homme comme il a vécu, méprisant toutes leurs tortures : que s'ils le tuent il a aussi tué un grand nombre de leurs compatriotes : que s'ils se rassasient de sa chair, il se souvient avec satisfaction qu'il s'est souvent regalé des corps déchirés des amis & des parents de ses meurtriers : enfin qu'il a des freres, des compagnons & des parents qui sauront bien venger sa mort. Quand il est arrivé à la caverne, celui qui l'a fait prisonnier, le corps peint & le col orné de plumes y entre avec une épée, qu'il agite autour de la tête de sa victime, en dansant, chantant & sifflant. Cependant le Captif fait ses efforts pour se rendre maître de cette arme : mais il en est empêché par les femmes & par les enfants qui continuent à le tirer, & parviennent enfin à le renfermer dans le lieu où il doit demeurer. Il reste dans la même situation jusqu'à ce que l'exécuteur l'ait étourdi de plusieurs coups : ensuite il lui fend le crâne d'un autre coup, & lui coupe

les mains ; & après cette amputation les femmes jettent le corps dans un feu de bois, où il demeure jusqu'à ce que la peau s'enleve. Alors ils lui ouvrent le ventre, arrachent ses entrailles, & le reste du corps est partagé en petits morceaux dont ces barbares font un festin avec les plus grandes marques de joie.

Les ennemis constants de ces Brasiliens, qui vivent dans des huttes, sont un autre peuple d'un caractere aussi sauvage & aussi brutal, qui habite les bois & les montagnes, & entre lesquels on ne punit d'autre crime que le meurtre. Quand il en arrive quelqu'un, les parents du meurtrier sont obligés de le livrer à ceux du mort. Ils le tuent, & les parents des deux côtés s'unissent pour faire les funérailles de ces deux corps, qu'on enterre avec des lamentations réciproques : mais quand l'assassin échape, ses filles, ses sœurs, ou quelques-unes de ses plus proches parentes sont livrées pour esclaves aux parents du défunt, ce qui expie l'injure ; & tout ressentiment est alors éteint.

Tel étoit l'état du Bresil quand il Çabral dou-

CABRAL, Chap. I. An. 1500.

ble le Cap de Bonne Espérance.

fut découvert pour la premiere fois par Cabral, qui en partit le 29 d'Avril. Au commencement du mois suivant, il fut surpris par une furieuse tempête, qui s'éleva si subitement qu'avant d'avoir pu plier les voiles & prendre les autres précautions nécessaires, quatre vaisseaux furent jettés les uns sur les autres, brisés en pièces, & tous ceux qui les montoient périrent à la vue de leurs amis & de leurs compagnons, qui ne purent leur donner aucun secours. Malgré cet affreux désastre, les sept autres continuerent leurs cours, & furent encore séparés par le temps orageux : cependant le 27 de Juin, six se retrouverent à la vue les uns des autres, le septieme ayant été obligé de regagner le Portugal, après que l'équipage eut été réduit à six hommes, tous les autres étant morts de soif, de faim & de fatigue.

Lorsque Cabral eut doublé le Cap, il trouva un pays agréable, couvert de beaux arbres, abondant en bestiaux, & arrosé d'excellentes rivieres: mais les habitants refuserent de lui fournir aucunes provisions, ni d'avoir aucune correspondance avec les Portugais. Continuant à suivre la côte,

il vit deux Isles où deux vaisseaux étoient à l'ancre, & aussi-tôt que leurs équipages apperçurent les siens, ils couperent leurs cables, & mirent toutes leurs voiles pour s'échaper. Leurs efforts furent inutiles, & l'Amiral s'en rendit bien-tôt le maître : mais quand il sut que ces vaisseaux appartenoient à Fonteima, Prince du pays, & parent du Roi de Melinde, il les relâcha généreusement, sans avoir touché à l'or ni aux marchandises qu'ils apportoient de Zofala.

Il arrive à Mozambique.

Le 24 de Juillet, il arriva à Mozambique, se pourvut de nouvelle eau pour ses vaisseaux, chargea des provisions fraîches, & après avoir loué un Pilote pour le conduire à Quilloa, il continua son voyage à la vue de plusieurs belles Isles, bien cultivées, qui appartenoient au Roi du pays, dont les états sur cette côte sont de deux mille d'étendue. Ce Prince & tous ses sujets sont Mahométans : quoique le plus grand nombre soient entiérement noirs, & les autres d'une couleur tannée. Ils parlent Arabe, ainsi que plusieurs autres langues, qu'ils apprennent des différentes nations qui commercent avec eux :

CABRAL, Chap. I. An. 1500.

leur habillement ressemble à celui des Turcs & des Arabes, & ils ont assés de goût & d'élégance dans leur maniere de vivre. Quilloa est environ à quatre cents milles de Mozambique, séparé du Continent par un bras de mer. Cette Isle est couverte d'arbres & de plantes, arrosée de ruisseaux très frais, & abonde en bestiaux ainsi qu'en bêtes fauves, ce qui procure aux habitants le divertissement de la chasse. Le terrein est très fertile, la ville grande & peuplée : les maisons sont magnifiquement bâties & meublées avec goût, & leurs vaisseaux qui ressemblent à ceux de Mozambique sont calfatés avec une espèce d'encens, au lieu de poix.

Il est admis en mer à une audience du Roi de Quilloa.

Cabral, ayant jetté l'ancre dans ce port, envoya un message au Roi, qui se nommoit Ibrahim, pour lui dire qu'il avoit des lettres à lui remettre de Sa Majesté Portugaise, qui lui offroit son alliance & son amitié : mais que les ordres exprès de son maître l'empêchoient de descendre à terre, & qu'il espéroit que sa Majesté ne lui refuseroit pas la faveur de lui accorder une audience sur mer. Le Roi reçut ses députés avec des mar-

ques d'amitié, & envoya aussi-tôt un de ses gens à l'Amiral, avec des présents, pour lui dire que le lendemain il lui accorderoit l'audience qu'il avoit demandée. En effet il se mit en mer sur un vaisseau orné superbement: toute sa suite étoit vêtue d'habits brodés, de pourpre, de soie & de coton fin, & armée d'épées & de poignards, dont les gardes étoient ornées de diamants. Le port retentissoit du son mélodieux des flutes & des trompettes: Cabral de son côté fit tirer le canon par forme de salut, donna ordre à tous ses Officiers élégamment habillés, de l'accompagner dans leurs barques: & descendit dans sa berge que les rameurs conduisirent à la galere du Roi. Il salua sa Majesté avec le plus profond respect, lui remit les lettres d'Emmanuel écrites en Arabe, & lui communiqua les particularités de son ambassade. Le Roi l'écouta avec joie: lui dit qu'à l'avenir il regarderoit toujours Emmanuel comme son frere, & que dans tous les temps il s'attacheroit à tout ce qui seroit convenable à son honneur & à ses intérêts. On convint aussi que Cabral envoye-

roit à terre le lendemain un homme chargé de confirmer cette amitié par une ligue solemnelle, & toutes choses sembloient promettre une alliance durable & avantageuse, quand ces dispositions favorables furent détruites par les insinuations malignes & artificieuses des Arabes. Guidés par leur jalousie, ils représenterent les Portugais comme des Pirates sanguinaires, qui sous le voile de l'amitié vouloient dépouiller le Roi de ses possessions, & ravager tout son pays, avec autant de cruauté que d'avarice. Ces calomnies firent un tel effet sur le Roi, que non-seulement il abandonna la pensée de s'engager dans une ligue avec sa Majesté Portugaise, mais qu'il conçut même la plus grande haine contre cette nation : ordonna que la garnison de sa ville fût immédiatement renforcée, & qu'on travaillât sans perdre de temps à se mettre en état de défense. Cabral fut instruit de toutes ces circonstances par le frere du Roi de Melinde qui se trouva alors à Quilloa : il résolut de ne pas y demeurer plus long-temps, & il mit à la voile pour Mélinde, où son arrivée causa la plus grande joie au

au peuple & au Souverain, qui eut soin de fournir auſſi-tôt des rafraîchiſſements pour toute ſa flotte. CABRAL, Chap. II. An. 1500.

CHAPITRE II.

Cabral arrive à Mélinde : Il arrive à Calécut : Le Samorin le reçoit très favorablement : Il prend pluſieurs vaiſſeaux des ennemis de ce Prince : Ingratitude du Samorin : Les Arabes attaquent & maſſacrent les Portugais : Cabral en tire vengeance : Il ſe rend à Cochin, où il eſt très bien reçu : Son retour en Europe.

L'AMIRAL ayant jetté l'ancre, envoya à terre l'ambaſſadeur que Gama avoit conduit en Portugal, & avec lui quelques-uns de ſes gens, qu'il chargea de magnifiques préſents pour le Roi, de la part d'Emmanuel. Ce Prince en fut ſi content que le lendemain il parut en public, monté ſur un très-beau cheval, richement caparaçonné, qui faiſoit partie de ce que le Roi de Portugal lui avoit envoyé. Il vint juſqu'au bord de la Cabral arrive à Melinde.

CABRAL, Chap II. An. 1500.

mer, où Cabral & tous ses Officiers l'attendoient dans leurs barques, & il les reçut avec autant de marques d'affection que de cordialité. Cependant l'Amiral, malgré les plus pressantes sollicitations, ne resta que très peu de temps en ce lieu : mais il y laissa deux des exilés avec des instructions pour faire un voyage, s'il étoit possible, dans la partie de l'Ethiopie qui est au-dessus de l'Egypte, où l'on avoit dit à Emmanuel qu'il y avoit un Monarque Chrétien, & pour s'instruire des mœurs & des coutumes de ces peuples.

Il arrivè à Calécut.

La flotte mit à la voile de Melinde le 7 d'Août, traversa la mer des Indes avec un bon vent, & le 22 elle toucha aux Isles Anchedives, où l'Amiral demeura quelques jours pour faire rafraîchir ses gens. Il fit ensuite voile pour Calécut, ou il arriva le 30, & aussi-tôt que le Samorin en fut informé, il envoya deux de ses Nayres ou Nobles pour saluer Cabral en son nom. L'Amiral les traita avec la plus grande considération, & envoya à terre Jean de Sala, Gentilhomme qui avoit accompagné Gama, & Gaspard Gama, celui qui après avoir

été au service de Zabaïo, avoit embrassé le Christianisme, & avoit pris le surnom de son patron. Ils furent accompagnés de quatre Nobles Indiens, qu'on avoit emmenés en Portugal, & le Samorin les vit avec le plus grand plaisir, habillés à la Portugaise.

Le Samorin le reçoit très favorablement.

Ayant résolu de donner audience à Cabral dans une de ses maisons Royales près le bord de la mer, ce Prince s'y rendit en grand cortège, accompagné de beaucoup de ses Nobles, précédé de trompettes d'or & d'argent qu'on faisoit sonner devant lui. L'Amiral se mit dans sa berge, avec plusieurs Officiers, & laissa le commandement en son absence à Sancius Thoares. Il fut reçu en débarquant par un corps de Nobles, & on le fit monter dans une chaise qui le conduisit au Palais, Edifice magnifique, dont l'intérieur étoit orné de tapisseries de soie brodées. Cabral fit son compliment au Samorin, qui étoit vêtu d'un habit superbe, éclatant de diamants : ce Prince le fit asseoir dans un fauteuil d'argent : les lettres d'Emmanuel furent lues & interpretées par Gaspard : le Samorin

CABRAL, Chap. I. An. 1500.

fit les plus grandes protestations d'amitié, accorda à tous les Portugais un libre commerce dans ses Etats, & les assura de sa protection. Il leur donna de plus une grande maison près du rivage, pour l'usage de ceux qui pourroient demeurer chargés des affaires d'Emmanuel, & pour confirmer cette donation, il ordonna qu'elle seroit inscrite sur une plaque d'or : enfin il voulut encore qu'il fût mis un étendard aux armes d'Emmanuel sur le haut du bâtiment, comme une marque qu'il appartenoit à sa Majesté Portugaise.

Il prend plusieurs vaisseaux des ennemis de ce Prince.

Pendant que ces choses se passoient, il apprit qu'un gros vaisseau, avec un Elephant à bord, avoit mis à la voile de Cochin pour faire une invasion dans le royaume de Cambaye. Sur cette nouvelle, il conjura Cabral d'attaquer ce vaisseau ennemi, & pour être mieux informé de la conduite des Portugais, il envoya quelques-uns de ses gens observer le combat. L'Amiral fit appareiller un petit vaisseau commandé par Pedro Ataïde, aidé de trois habiles Officiers nommés Duarte Pacheco, Vasco Silveria & Jean Sola. Lorsque le Samorin

vit le peu de préparatifs que faisoit Cabral, il fut frappé d'étonnement, & attendit l'événement avec la plus grande impatience. Les Portugais étoient à peine préparés au combat, lorsque ce vaisseau parut : cependant ils l'attaquerent aussi-tôt, sans s'approcher d'assés près pour que les ennemis pussent profiter de leurs dards & de la supériorité du nombre. Les Portugais se contenterent de les battre avec leurs gros canons, jusqu'à ce que ceux de Cochin voyant une grande partie de leurs hommes tués, désespérerent du succès, & firent leurs efforts pour se sauver par la fuite. A la faveur de la nuit, ils entrerent dans le port de Cananor, quarante milles au Nord de Calécut, où il y avoit quatre vaisseaux Arabes à l'ancre : mais étant toujours poursuivis par les Portugais, ils se remirent en mer, le combat recommença, & ils tomberent dans une telle consternation qu'ils se laisserent pousser jusques dans le port de Calécut, au grand étonnement du Samorin. Ce Prince, instruit par ses gens de l'intrépidité que les Portugais avoient fait paroître dans le combat, voulut

voir tous ceux qui y avoient eu part, leur fit les plus grands compliments, & y ajouta des présents assés considérables : mais celui qu'il distingua le plus fut Duarto Pacheco, le plus brave Gentilhomme de son siecle.

Ingratitude du Samorin.

Cette expédition qui élevoit la réputation des Chrétiens, excita l'envie des Arabes; non-seulement ils renouvellérent leurs batteries particulieres, pour jetter un nombre infini de soupçons mal fondés dans l'esprit du Samorin, mais de plus ils acheterent toutes les épices à un prix excessif, avant que les Portugais pussent completter leur cargaison. Le Roi même favorisa cette conduite, & ce ne fut pas sans raison que Cabral eut des soupçons sur son honneur & sur sa sincérité. Quelques-uns des ôtages qui étoient a bord gagnerent la terre à la nage, & le Roi défendit de les rendre, ni de donner aucune satisfaction à ce sujet. Cabral envoya un Officier pour se plaindre de cette injustice, & pour représenter au Samorin qu'il lui avoit promis parole d'honneur que les vaisseaux Portugais seroient chargés en vingt jours, au lieu qu'il s'étoit déja écoulé trois mois

ſans qu'ils euſſent leur chargement, & que les vaiſſeaux Arabes étoient fournis avec autant de facilité que de diligence, contre les termes formels du traité, par lequel il étoit ſtipulé qu'aucune nation n'auroit la permiſſion d'acheter des épices avant que les Portugais euſſent leur cargaiſon complette. Le Samorin feignit d'être très irrité de la conduite des Arabes, & dit que Cabral pouvoit ſe faire lui-même juſtice, en déchargeant leurs vaiſſeaux pour en faire mettre les cargaiſons ſur les ſiens, ſans payer plus que la juſte valeur due aux Marchands.

Les Arabes attaquent & maſſacrent les Portugais.

L'Amiral regarda cette permiſſion comme un piége, pour irriter les Arabes qui ſeroient tombés immanquablement ſur les Portugais débarqués, & les auroient tous détruits : & de telle façon que l'événement eût tourné, le Samorin s'en ſeroit juſtifié, & auroit rejetté le blâme ſur les Chrétiens, comme étant les aggreſſeurs & les auteurs du trouble. Cabral héſitoit en lui-même ſur la réſolution qu'il devoit prendre en cette occaſion, lorſque Ayres Correa, qu'il avoit laiſſé à terre en qualité de prin-

CABRAL, Chap. II. An. 1500.

cipal Agent, le pressa par ses lettres de faire usage de la permission que lui avoit accordée le Samorin, & voyant qu'il demeuroit encore dans l'incertitude, il le conjura d'agir courageusement pour les intérêts & l'honneur de sa Majesté Portugaise. Enfin il se servit de remontrances & de protestations si fortes que Cabral voyant qu'on paroissoit douter de son courage, résolut de faire quelque action d'éclat qui pût le justifier de cette imputation. Voyant un vaisseau Arabe prêt à mettre en mer, il envoya dire au Capitaine de ne point partir sans sa permission : l'Arabe n'eut aucun égard à cet ordre, & Cabral commanda à ses Officiers d'armer leurs barques, & de faire retourner le vaisseau dans le port. Le propriétaire étoit un homme très riche, & de grand crédit à Calécut : furieux de cet outrage, il assembla tous ses amis & ses partisans; ils se rendirent en corps auprès du Roi, lui porterent leurs plaintes de cette insulte, & lui demanderent justice contre ces audacieux Pyrates, qui avoient la hardiesse d'agir ainsi, au mépris de l'autorité de sa Majesté.

Le Samorin leur répondit de façon à leur faire connoître qu'il ne seroit nullement mécontent de tous les plans de vengeance qu'ils pourroient exécuter ; sur cette assurance, quelques Nayres s'étant joints à eux, ils vinrent tumultueusement au nombre de quatre cents hommes à la maison des Portugais, menaçant Correa de sa perte. Cet Agent fit aussi-tôt le signal de détresse à la flotte, & cependant se prépara à la défense, quoiqu'il n'eût que soixante & dix hommes. L'Amiral, malade de la fievre, envoya Sancius Tobaris avec un détachement dans de longues barques pour soutenir leurs compagnons, & pour les ramener à bord, s'il étoit possible : mais avant qu'ils eussent pu débarquer, les Arabes avoient forcé la porte, rompu une partie des murs, fait plusieurs décharges de leurs fleches, & enfin étoient entrés l'épée à la main pour détruire Correa & ses gens. Voyant leur mort inévitable, les Portugais avoient fait la plus furieuse résistance, & versé beaucoup de sang : mais enfin ils avoient été accablés par le nombre, & leur chef avoit été tué. Il en resta

CABRAL, Chap. II. An. 1500.

cinquante de morts sur la place & les vingt autres s'ouvrirent un passage l'épée à la main jusqu'au bord de la mer, où ils furent reçus à bord dans les barques: mais la plus grande partie moururent de leurs blessures. Antonio, fils de Correa, âgé d'environ dix ans, fut emporté sur le rivage par un Dragon, nommé Nunnez Leitan, qui le défendit avec une valeur incroyable; mais malgré tous ses efforts, le jeune homme auroit péri, parce qu'il n'y avoit pas de barque au lieu où ils arriverent, si un matelot ne l'eût pris sur ses épaules, & n'eût nagé avec lui jusqu'aux vaisseaux en hazardant sa propre vie. Ce jeune homme se signala depuis par plusieurs actions glorieuses.

Cabral en tire vengeance.

Cabral fut excessivement affligé de ce massacre, qui arriva le 17 de Décembre. Furieux contre le Samorin, qui feignit d'ignorer cet événement, & ne fit aucune démarche pour justifier son propre honneur, l'Amiral assembla un conseil de ses Officiers, résolut de venger le meurtre de ses compatriotes, & en conséquence, il attaqua dix gros vaisseaux Arabes dans le port. Le combat se soutint

quelque temps avec opiniâtreté de part & d'autre : mais enfin les Portugais vinrent à l'abordage, & tuerent environ six cents ennemis. Cabral manquant de monde renforça son armement, en y joignant les prisonniers, & trouvant trois Elephants dans les prises, il les fit tuer & saler pour leurs provisions, dont ils commençoient à manquer. Lorsqu'on eut pillé les vaisseaux Arabes, on y mit le feu : & les flammes jetterent une telle épouvante dans les habitants de Calécut qu'ils couroient de côté & d'autre, heurlant, & proférant les plus horribles imprécations. Ils n'étoient pas encore quittes de toutes leurs frayeurs : le lendemain Cabral fit pointer contre la ville ses canons, qui écraserent plusieurs bâtiments, tant publics que particuliers, & firent un grand ravage parmi le peuple. Le Samorin frappé de terreur prit la fuite, après avoir eu un de ses plus chers amis tué à ses pieds d'un boulet de canon.

Il se rend à Cochin, où il est bien reçû.

Après avoir ainsi vengé le meurtre des Portugais, l'Amiral fit voile pour Cochin, environ soixante & dix milles au Sud-ouest de Calécut ; la ville est

CABRAL, Chap. II.

An. 1500.

environnée de la riviere qui circule autour, & il y a un grand port où les vaiſſeaux peuvent monter en ſureté. Quoique le terrein ſoit ſtérile, la campagne préſente un aſpect agréable, étant ombragée d'un grand nombre d'arbres ; elle produit auſſi beaucoup de poivre : mais pour le peuple, il eſt aſſés ſemblable à celui de Calécut. Cabral, ſachant que le Roi étoit bien diſpoſé en faveur des Portugais, envoya auſſi-tôt après ſon arrivée un Indien à ſa Majeſté pour demander qu'il leur fût donné des épices & d'autres marchandiſes à un prix raiſonnable. Ce député nommé Michael avoit été de ces ſectes religieuſes que les Indiens nomment Jogues ; dévots qui affectent le plus grand mépris de toutes les choſes du monde, & qui vivent en mendians : ils fréquentent les marchés & les places pupliques, où ils prêchent leur doctrine particulière avec autant de zéle que de véhémence : mais en général ce ſont des fourbes, qui en impoſent aux peuples, & ſont très attachés à leurs propres intérêts, qu'ils couvrent du maſque de la ſimplicité & de la religion. Cependant Michael étoit une exception à cette regle.

générale : son cœur d'une droiture à l'épreuve détestoit toute tromperie, aussi se convertit-il parfaitement à la foi Chrétienne. Il reçut une réponse très favorable du Roi, qui marqua une grande joie de l'arrivée des Portugais, & promit gracieusement de leur fournir tout ce qui leur seroit nécessaire. On convint bien-tôt des articles d'amitié, & l'Amiral envoya à terre quelques personnes pour lui présenter une plaque d'argent, & pour acheter une quantité d'épices. Il les reçut avec beaucoup d'hospitalité, & les logea dans une grande maison, où ils demeurerent jusqu'à ce que leurs affaires fussent terminées, sous la protection de plusieurs Nayres qui furent choisis à cet effet.

Pendant que ces choses se passoient, Cabral reçut des invitations des Rois de Cananor & de Coulans, pour venir trafiquer dans leurs ports : mais comme il s'étoit déja engagé à prendre ses marchandises du Roi de Cochin, il les remercia de leurs bonnes intentions, & s'excusa sur son premier traité : cependant il leur promit de faire le commerce avec eux, s'il ne complettoit pas sa cargaison à

Cabral, Chap. II.

An. 1500.

Cochin. En même temps il fut visité par deux Chrétiens Indiens de la ville de Crauganor, qui avoient été instruits dans la Religion Chrétienne, qu'on prétend qui fut apportée dans cette partie par l'Apôtre S. Thomas. Ils prierent Cabral de les emmener en Portugal, afin de passer à Rome & à Jérusalem où ils désiroient ardemment d'aller depuis long-temps, & l'Amiral accorda leur demande sans hésiter.

Son retour en Europe.

Les vaisseaux avoient déja completté leur cargaison, quand le Roi fut informé que le Samorin de Calécut avoit équipé une flotte de vingt gros navires, outre un grand nombre de petits sur lesquels il avoit fait monter quinze mille soldats, pour venger la perte & l'insulte qu'il avoit soufferte dans sa Capitale. Cet avis ayant été communiqué à Cabral, il prépara ses vaisseaux au combat, & mit aussi-tôt à la voile, pour aller au-devant de l'ennemi. Le vent contraire l'empêcha de le rencontrer, & ceux de Calécut voyant avec quelle résolution il faisoit ses efforts pour les joindre, furent frappés de consternation, & éviterent de combattre.

Ne trouvant donc aucun obstacle, l'Amiral mit à la voile pour retourner en Portugal, après avoir laissé Gonzalo, Barbosa, & Laurence Morena, avec quelques autres, pour ménager les affaires du Roi Emmanuel à Cochin. Quand il fut sur la côte de Cananor, il reçut une nouvelle invitation du Roi, & entra dans le port de cette ville, qui est grand & spacieux, situé dans une baye où il forme un Havre très commode. Le païs abonde de tout ce qui est nécessaire à la vie. Le Roi qui régnoit alors étoit riche & libéral, mais pour son gouvernement & sa façon de vivre, il différoit peu des autres Princes de Malabar. L'Amiral y acheta de la Canelle & du Gingembre, mais en si petite quantité que le Roi pensant qu'il avoit été volé à Calécut, lui envoya un message pour lui dire que sa bourse étoit au service de l'Amiral, & qu'il le prioit d'en user aussi librement que si elle eût appartenu à Emmanuel. L'Amiral remercia sa Majesté de cette offre généreuse, dont il ne fit aucun usage, & montra au messager une forte somme d'argent pour lui prouver qu'il n'avoit pas besoin

CABRAL, Chap. II.

de ce secours, & qu'il n'achetoit pas une plus grande quantité de marchandise uniquement parce que ses vaisseaux étoient suffisamment chargés.

An. 1501.

Le 16 de Janvier 1501, il remit à la voile, & prit à bord un ambassadeur que le Roi envoyoit à Emmanuel. Près de Mélinde il s'empara d'un riche vaisseau, mais il lui rendit la liberté aussi-tôt qu'il eut appris qu'il appartenoit à un Marchand Arabe du Royaume de Cambaye, & il dit au Commandant qu'Emmanuel n'étoit en guerre avec aucune puissance des Indes, excepté avec le Samorin de Calécut & avec les Arabes de la Mecque, dont il avoit reçu les plus sensibles injures. Aussi-tôt après, la flotte fut battue d'une horrible tempête, qui jetta le vaisseau de Sancius Tovar sur un banc de sable. L'Amiral le fit brûler, pour qu'il ne pût être d'aucun service à ses ennemis; mais malgré cette précaution, le Roi de Mombaze réussit à en retirer le canon. L'intention de Cabral étoit de toucher à Mélinde: mais le vent ne répondant pas à ses desseins, il continua son cours vers Mozambique, où il radouba sa flotte & la

renouvella de vivres : enſuite il donna à Tovar le commandement d'un autre vaiſſeau, qu'il envoya pour examiner la côte de Zofala, pendant que lui-même avec les autres retourneroit en Portugal. Enfin après avoir beaucoup ſouffert des temps contraires, il arriva à Liſbonne le 31 de Juillet 1501.

Fin des Découvertes de Cabral.



HISTOIRE
DE LA DÉCOUVERTE ET DE LA CONQUÊTE *DU MÉXIQUE*, PAR FERNAND CORTEZ.

CHAPITRE PREMIER.

Diégo de Velasquez, Gouverneur de Cuba, équipe une flotte, qui met à la voile pour faire des Découvertes, sous les ordres de Jean de Grijalva. Il découvre l'Isle de Cozumel; touche la terre de Yucatan; entre dans la riviere Tabasco; trafique avec les Indiens; s'avance à la riviere des Canots, où il est attaqué par les naturels du pays; il les met en déroute, & retourne à Cuba.

LA Conquête du Méxique est un événement de si grande importance, & rempli d'incidents si intéressants, qu'il

est inutile d'en faire aucun éloge pour prévenir favorablement le Lecteur. CORTEZ, Chap. I.

Plusieurs Auteurs ont écrit le récit de cette Expédition : mais comme le savant Antonio de Solis a pris les plus grands soins pour rassembler & comparer les différents détails, & consulté les papiers originaux qui l'ont mis en état de lever & écarter les doutes & les difficultés, & d'accorder les contradictions qu'on trouve dans les différentes Histoires de ce mémorable Evénement, nous nous sommes déterminés à le prendre pour guide, non-seulement comme l'Historien le plus sûr, mais encore comme celui qui a écrit le plus élégamment sur cette matiere.

En l'année 1517, où Charles V. prit possession de l'Espagne, la conquête & les Etablissements qui appartenoient à cette Monarchie dans les Indes Occidentales, étoient bornés aux Isles d'Hispaniola, (Saint-Domingue,) Saint-Jean de Porto-Rico, Cuba & la Jamaïque, avec une petite partie du Continent dans la Province de Darien, à l'entrée du Golphe d'Uraka. L'Isle de Cuba étoit alors gouvernée par Diego Velasquez, qui An. 1517.

CORTEZ, Chap. I.

An. 1517.

en qualité de Lieutenant de Dom Diego Colomb, second Amiral des Indes, avoit soumis les naturels du pays & formé des Etablissements considérables. La Province de Yucatan, dans le Continent avoit été découverte par Francisco Fernandez de Cordova, qui fût tué par les Indiens avec la plus grande partie de ses gens: Cependant ceux qui revinrent à Cuba firent les plus grands éloges de la fertilité & de la richesse de ce nouveau Continent: Ils montrerent des échantillons de l'or qu'ils en avoient apporté, ce qui excita la curiosité & l'esperance de gens de tous états, & inspira au Gouverneur l'ambition d'augmenter sa fortune, & de se rendre indépendant de Colomb, dont la supériorité, quoiqu'elle ne fût presque qu'un vain titre, causoit cependant beaucoup de chagrin à cet esprit impérieux.

Départ de Grijalva.

An. 1518.

Avec ces sentimens, Velasquez résolut de recommencer à faire des découvertes; il enrôla des soldats, & fit équiper trois vaisseaux, qu'il mit sous les ordres de Jean de Grijalva son parent, aidé des avis & des services de Pedro de Alvarado, de Fran-

cisco de Montejo, & d'Alonzo Davila, Officiers distingués par leur valeur, par leur humanité & par leur prudence. Le 8 d'Avril 1518, ils mirent à la voile de Cuba, & découvrirent l'Isle de Cozumel, où ils se rafraîchirent sans trouver aucune opposition de la part des habitants. Quelques jours après ils joignirent la terre de Yucatan, doublerent la pointe de Cotoche, rangerent la côte en faisant cours à l'Ouest, & arriverent à Potonchan ou Champoton, où Francisco Fernandez avoit été mis en déroute & tué. Ils débarquerent pour venger sa mort, & après avoir vaincu les Indiens, ils retournerent à bord pour continuer leurs Découvertes. Suivant toujours la côte à l'Ouest, ils découvrirent plusieurs villes, avec des édifices de pierre, & l'un des soldats remarquant que ce pays ressembloit à l'Espagne, la comparaison parut si juste que depuis ce temps, ce Continent a toujours été nommé Nouvelle Espagne.

CORTEZ, Chap. I.

An. 1518.

Conférence avec les Indiens.

En continuant leur cours, ils arriverent à l'endroit où la riviere Tabasco se décharge par deux bouches dans le Golphe du Méxique; Jean de

Grijalva, qui donna son nom à cette riviere, trouvant que l'eau n'y étoit pas profonde, embarqua tous ses soldats sur les deux vaisseaux de moindre charge pour la remonter, & laissa les deux autres à l'ancre vers son embouchure. Après avoir eu quelques difficultés à surmonter le courant, ils se trouverent entre un grand nombre de beaux villages, & apperçurent à quelque distance une flotte de canots remplis d'Indiens armés, avec un gros Corps des mêmes sur le rivage: par leurs cris & leurs gestes, qui faisoient connoître leur frayeur, ils s'efforçoient d'intimider les Espagnols, pour les empêcher de débarquer. Grijalva qui les vit frappés d'étonnement & de terreur à la vue des vaisseaux & de ses hommes, prit ce temps pour descendre à terre; mit ses gens en ordre, & éleva l'Etendard royal pour prise de possession. Ensuite il envoya deux jeunes Indiens, qu'on avoit pris dans l'expédition précédente de Yucatan, pour déclarer aux habitants que les Espagnols venoient avec un esprit de paix, sans avoir dessein de leur faire aucune offense. Après cette déclaration, ils s'approcherent dans

quatre canots, & quand on eût fait les complimens de salutation, Grijalva leur dit par la bouche de ses Interprétes, que lui & ses gens étoient sujets d'un puissant Monarque, qui possédoit un Empire dans le lieu où le soleil se leve, & qu'il venoit en son nom leur offrir la paix & de grands avantages s'ils vouloient aussi se reconnoître pour ses sujets. Cette proposition ne fut nullement agréable aux Indiens, & l'un d'eux répondit qu'on ne pouvoit établir une bonne paix, quand l'assujetissement étoit une des conditions; que pour ce qui étoit de faire la paix ou la guerre ils consulteroient leurs Chefs, & viendroient dans peu faire savoir leur réponse. Ils revinrent en effet avec des signes de paix, & furent suivis de leur Chef ou Cacique, qui après avoir fait sa soumission avec beaucoup de gravité, présenta à Grijalva une grande quantité de fruits & de provisions, des plumes de différentes couleurs, des robes d'un coton très fin, & des figures d'animaux faites avec des plaques d'or fort minces. Grijalva par reconnoissance de cette liberalité donna au Cacique & à ceux qui l'accompagnoient

CORTEZ, Chap. I. An. 1518.

quelques bagatelles d'Eſpagne, qui leur furent très agréables. Enſuite il ſe rembarqua, remit à la voile & continua le même cours juſqu'à une autre riviere, qu'il nomma des Drapeaux, parce qu'il vit ſur le rivage voiſin un grand nombre d'Indiens, qui portoient des drapeaux blancs en ſigne de paix, & qui par leurs cris, & par d'autres ſignaux invitoient les Chrétiens à deſcendre. Pour ſatisfaire à leurs déſirs les Eſpagnols débarquerent, & furent reçus avec grande hoſpitalité par trois des principaux du pays, qui leur donnerent un repas, après lequel ils ordonnerent à leurs gens d'apporter quelques pieces d'or, pour les échanger avec des marchandiſes d'Europe. Les échanges commencerent auſſi-tôt, on leur donna des chapelets, des peignes, des couteaux & d'autres inſtrumens de fer, pour leſquels Grijalva reçut en ſix jours environ quinze mille pezos d'or. (*a*) Ces trois Chefs firent connoître aux Eſpagnols qu'ils étoient ſoumis à Montézuma, dont l'Empire s'étendoit ſur divers pays abondants en

(*a*) Le pezos eſt du poids de quatre-vingt-dix grains.

or

or & en autres richesses, & qu'ils étoient venus par son ordre, pour examiner les intentions des Chrétiens.

Il découvre l'Isle des Sacrifices.

Grijalva se sépara d'eux avec de nouvelles démonstrations d'amitié, & continuant à suivre la côte, il descendit dans une petite Isle qu'il nomma l'Isle des Sacrifices, parce qu'étant entré dans une maison de pierre d'où la vue s'étendoit sur tout le reste, il y trouva plusieurs Idoles d'une figure horrible, & auprès d'elles les corps déchirés de six ou sept hommes nouvellement sacrifiés. Il passa ensuite dans une autre Isle, qu'il nomma Saint-Jean d'Ulua, parce qu'il y arriva le jour de Saint Jean-Baptiste : & qu'on entendit un Indien, qui répéta plusieurs fois avec de grands cris le mot *Culua*. Ils y demeurerent plusieurs jours, y échangerent des bagatelles pour des plaques d'or, que les habitants apporterent des Contrées voisines, & ce fût de cet endroit, qu'on envoya Pedro de Alvarado dans un des vaisseaux à Cuba, avec tout l'or qu'on avoit ramassé. Il porta aussi la relation des Découvertes qu'on avoit faites, & fut chargé de demander avec de vives instances que Velasquez

CORTEZ, Chap. I.

An. 1518.

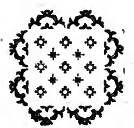
envoyât un renfort d'hommes & les provisions nécessaires pour mettre Grijalva en état de former un Etablissement. Aussi-tôt après le départ d'Alvarado, les trois autres vaisseaux quitterent Saint-Jean d'Ulua: suivirent toujours la côte jusqu'à Panuco, & jetterent l'ancre dans la riviere des canots. On lui donna ce nom, parce que les Espagnols furent attaqués à leur arrivée par seize canots remplis d'Indiens armés, qui couperent le cable d'un des vaisseaux: mais ils furent chargés, défaits & mis en fuite. En continuant leur cours, Grijalva & ses gens arrivérent à une pointe de terre qui avançoit très loin dans la mer: ils ne la doublerent qu'avec beaucoup de peine, & les Pilotes firent une protestation pour ne pas aller plus loin, en quoi ils furent secondés par les hommes d'équipage, ennuyés d'une navigation aussi longue & aussi difficile.

Il retourne à Cuba.

Grijalva assembla un Conseil de ses Officiers, pour délibérer sur ce qu'ils avoient à faire. On observa qu'un des vaisseaux étoit endommagé; que les provisions commençoient à se gâter; que les gens étoient mécontens, & que

An. 1518.

ſuivant les inſtructions du Gouverneur Velaſquez, ils ne devoient former aucun Etabliſſement. En conſéquence il fut réſolu de ne pas entreprendre d'aller plus loin : mais de retourner à Cuba, où ils ſeroient fournis de tout ce qui leur ſeroit néceſſaire pour une autre expédition. Suivant cette déciſion ils changerent de cours, & le 15 de Novembre 1518 ils arriverent dans le port de Saint-Jago où ils furent très-mal reçus de Velaſquez, qui leur reprocha avec beaucoup d'aigreur d'avoir manqué à former un Etabliſſement, quoiqu'ils lui produiſiſſent ſes propres ordres, qui le leur défendoit expréſſement.



An. 1518.

CHAPITRE II.

Caractere de Cortez : Il reçoit une commission de Velasquez, & dispose une flotte, qui met à la voile pour la Havane : Velasquez le persécute.

Commencements de Cortez.

ALVARADO étant arrivé quelques jours avant Grijalva, le Gouverneur fut transporté de joie à la vue de l'or qu'il apportoit. Enflammé par ce succès, Velasquez plein d'impatience fit aussi-tôt partir un Exprès pour la Cour d'Espagne, avec une relation des nouvelles Découvertes, & un détail de ses propres services. Il demanda en conséquence le titre de Lieutenant pour le Roi dans les pays dont il feroit la conquête, & il commença à faire armer une Flotte pour une nouvelle expédition, dans le dessein d'en donner le commandement à un homme d'une activité & d'une résolution éprouvée. La voix du peuple étoit en faveur de Grijalva, qui avoit déja donné des preuves de ses sentiments d'honneur & de son habi-

leté : il avoit pour Compétiteur Antonio, & Bernardino Velasquez, proches parents du Gouverneur, ainsi que plusieurs autres Gentilshommes bien appuyés & d'un grand crédit dans l'Isle. Le Gouverneur demeuroit irrésolu, craignant l'ambition de ceux dont la capacité étoit reconnue; mais il fut décidé par Amador de Lariz, Trésorier Royal, & par André de Duero, son propre Secrétaire qui lui proposerent leur ami Fernand Cortez, comme un homme très propre pour ce commandement. Ce célébre Conquérant étoit né à Medelin, Ville de l'Estramadoure, d'une très bonne famille, & avoit reçu l'éducation militaire. Le dessein de ses parens avoit été de l'envoyer en Italie, pour qu'il y servît sous le grand Capitaine Gonsalve de Cordoue : mais quand il avoit été prêt à s'embarquer, il étoit tombé dangereusement malade, ce qui lui avoit fait perdre cette occasion. Il avoit ensuite résolu de tenter la fortune aux Indes Occidentales, où il étoit passé en 1504, avec des Lettres de recommandation pour Dom Nicolas de Obando, alors Gouverneur de Saint-Domingue, qui étoit aussi son

CORTEZ, Chap. II. An. 1518.

parent. Malgré la réception favorable que lui fit ce Seigneur, Cortez s'ennuya bientôt de demeurer dans l'inaction, d'autant que l'Isle d'Hispaniola étoit alors totalement réduite, & ayant appris que la guerre étoit ouverte dans l'Isle de Cuba, il obtint la permission d'y passer, & se signala de façon qu'il acquit la réputation d'un vaillant Soldat & d'un habile Officier. Il se faisoit également remarquer par ses autres qualités : sa personne & son esprit insinuant prévenoient favorablement, son caractere étoit des plus aimables, sa conversation charmante, & sa générosité sans bornes. Ses grandes qualités toucherent le cœur d'une Demoiselle de haute naissance nommée Dona Catherine Suarez Pacheco, que le Gouverneur Velasquez recherchoit lui-même en mariage : mais instruit des progrès du jeune Gentilhomme il en fut tellement irrité qu'il le fit mettre en prison. Cependant l'affaire s'arrangea, & même Velasquez servit de père à la Dame lors de son mariage. Il fut ensuite très lié avec Cortez, auquel il donna la place d'Alcalde, ou de premier Magistrat dans la ville de Saint-Jago,

emploi que l'on ne confioit jamais qu'à des sujets qui s'étoient distingués dans les conquêtes de ces pays.

CORTEZ, Chap. II. An. 1518.

Il reçoit une Commission de Velasquez, & part de Saint-Jago.

Fernand Cortez étoit dans cette situation quand ses amis le recommanderent à Velasquez, comme un homme propre à conduire l'entreprise que ce Gouverneur projettoit. Il approuva leur choix, & l'on expédia immédiatement une commission, pour le nommer Capitaine-Général de la flotte, & des pays qu'il pourroit découvrir & soumettre.

Tous les Compétiteurs de Cortez furent excessivement irrités de sa promotion, particulierement les parents de Velasquez, qui censurerent ouvertement la conduite que tenoit le Gouverneur, en confiant une place aussi importante à un homme auquel il avoit fait une injure attroce, & qui disoient-ils, cachoit les dispositions les plus vindicatives sous le masque de la douceur & de la politesse, pendant qu'il employoit l'adresse la plus insinuante à gagner une popularité qui deviendroit certainement dangereuse pour ceux qui auroient encouru son indignation. On rapporte qu'un jour le Gouverneur fût joint par un Bouf-

CORTEZ, Chap. II.

An. 1518.

son, qui lui dit « tu as bien fait, ami » Diego, mais il faudra dans peu » une nouvelle flotte pour poursuivre » Cortez : » raillerie dictée sans doute par ceux qui portoient envie à la fortune du nouveau Général. Tous ces discours ne firent d'abord aucun effet sur Velasquez, & il persista dans sa résolution, pendant que Cortez fit les préparatifs pour son départ. Il employa sa propre fortune & tout ce qu'il pût emprunter pour acheter des provisions, des armes, & des munitions : & il engagea des soldats avec tant de diligence & de succès, qu'en peu de jours, il y en eût plus de trois cents qui prirent parti, attirés par le renom de cette entreprise, & par la réputation de celui qui la commandoit. De ce nombre fut Diego de Ordaz, créature & confident de Velasquez. Il furent embarqués avec les matelots & toutes les provisions nécessaires en dix vaisseaux du port de quatre-vingt tonneaux jusqu'à cent, & le 18 de Novembre 1518 ils mirent à la voile de Saint-Jago de Cuba. En suivant la côte septentrionale de cette Isle, tournant à l'Est, ils arriverent en peu de jours au port de la

Trinité, où Cortez ayant publié son dessein, fut joint par Jean de Escalante, par Pedro Sanchez Farfan, par Gonzalo Mexia, & par d'autres personnes importantes de cet Etablissement, qui furent suivies quelque temps après de Pedro Alvarado, avec quatre de ses frères, & d'Alonzo Davila. Il lui vint aussi de la ville du Saint-Esprit, peu éloignée de la Trinité Alonzo Hernandez Portocarrero, Gonzalo de Sandoval, Rodrigue Rangel, Jean Velasquez de Léon, parent du Gouverneur, & plusieurs autres personnes de distinction, qui résolurent de suivre la fortune de Cortez. Cependant il étoit à peine parti de Saint-Jago, que ses ennemis renouvellerent leurs batteries contre lui, & par le secours d'un prétendu Astrologue, ils réussirent enfin à exciter la jalousie de Velasquez, qui envoya immédiatement des couriers à la Trinité, avec ordre à son cousin Francisco Verdugo Alcalde de cette Place, de déposséder juridiquement Cortez de son commandement, ayant révoqué sa commission. Fernand instruit de son dessein consulta ses amis & ses partisans; ils lui déclarerent avec feu

Velasquez revoque sa commission.

P v

qu'ils demeureroient avec lui jusqu'à la derniere extrêmité, & comptant sur leur fidelité, il se rendit auprès de l'Alcalde, auquel il se plaignit de la conduite injurieuse du Gouverneur, l'assurant que ses compagnons étoient si vivement irrités de cet affront qu'il avoit eu beaucoup de peine à les empêcher de commettre quelque acte de violence. Il lui représenta la foiblesse & l'injustice du procédé de Velasquez, qui marquoit une basse jalousie contre un homme qu'il n'avoit aucun sujet de soupçonner; enfin il employa des raisons si fortes pour faire voir le préjudice que causoient l'exécution des ordres du Gouverneur, non-seulement à lui, & à ses compagnons, mais encore aux intérêts de Sa Majesté, que l'Alcalde convaincu, bien loin de faire aucune démarche pour retarder l'expédition, écrivit à Velasquez, pour l'engager à changer de résolution. Son avis fut soutenu des lettres de Diego de Ordaz, ainsi que des autres qui avoient quelque crédit auprès du Gouverneur, & Cortez profita de la même occasion pour se justifier, en lui reprochant avec douceur de s'être laissé gagner par les

fuggeftions de fes ennemis particuliers.

An. 1518.

Il pourfuit fon voyage malgré le Gouverneur.

Cependant il réfolut de pourfuivre fon voyage : envoya Pedro de Alvarado par terre avec un parti de foldats pour prendre foin des chevaux & pour lever des recrues dans les Etabliffements par lefquels il pafferoit, & mit à la voile avec fa flotte pour la Havane. La même nuit le refte des vaiffeaux furent féparés de celui qu'il montoit; mais les pilotes ne s'apperçurent de leur erreur qu'au point du jour, & ils fe trouverent obligés de continuer leur cours jufqu'à la Havane, où ils furent très bien reçus par Pedro de Barba, qui en étoit Gouverneur fous Velafquez. Ils y demeurerent plufieurs jours à attendre Cortez, jugerent qu'il avoit péri, & commencerent à délibérer fur le choix d'un autre conducteur : mais l'élection fut heureufement prévenue par l'arrivée de leur premier Capitaine. Son vaiffeau avoit donné fur quelques bas fonds près l'Ifle Pinos, où il s'étoit tellement enfoncé qu'on avoit été obligé de le décharger fur une petite Ifle fabloneufe voifine de l'endroit où il avoit touché, & il s'étoit paffé fept

CORTEZ, Chap. II.

jours avant qu'on eût pu le radouber & le recharger.

An. 1518.

Velasquez donne des ordres pour l'arrêter.

Cortez fut reçu à la Havane aux acclamations de ses gens, & avec autant de politesse que de respect de la part du Gouverneur. Il y fut joint par Francisco de Montejo, qui devint par la suite Lieutenant pour le Roi dans la Province de Yucatan, & par plusieurs autres personnes de marque, ce qui augmenta encore la réputation de son entreprise. Pendant le peu de jours que Cortez fut obligé de demeurer en cet endroit pour completer son armement, il fit nettoyer & éprouver son artillerie, donna ordre de faire des especes de casaques de coton, semblables à des cottes de maille pour défendre ses gens contre les fleches des Indiens : exerça ses soldats à l'usage des armes à feu & des arcs, ainsi qu'à l'exercice de la pique, & les instruisit à se former en Bataillon, à défiler, à attaquer & à se retirer suivant les methodes les plus en usage dans l'art de la guerre. Au milieu de ces préparatifs, arriva Gaspar de Garnica avec des dépêches pour Pedro de Barba, qui contenoient des ordres exprès pour dépouiller Cortez du

commandement, & pour l'envoyer prisonnier à Saint-Jago sous bonne garde. En même temps il apporta des lettres à Diego de Ordaz, & à Jean Velasquez de Léon, pour qu'ils aidassent le Gouverneur à exécuter ces ordres.

CORTEZ, Chap. II.

An. 1518.

Ils ne sont pas exécutés.

Cortez excessivement irrité de cette nouvelle preuve d'extravagance de Velasquez, qui tendoit évidemment à détruire une entreprise pour laquelle lui & ses amis avoient employé toute leur fortune, résolut de se tenir sur ses gardes, & de faire usage s'il étoit nécessaire des forces qu'il avoit à son commandement. Avant que Pedro de Barba se fût déterminé à publier ses ordres, Cortez qui soupçonnoit la fidélité de Diego de Ordaz, à cause des efforts qu'il avoit faits pour être élu Commandant en son absence, le fit embarquer immédiatement sur un des vaisseaux, & lui ordonna de se rendre sans perdre de temps à Guanicanico, Etablissement au-delà du Cap Saint-Antoine, pour y amasser des provisions, & l'attendre en ce lieu, où il se rendroit avec le reste de sa flotte. Ensuite il fit une visite à Jean de Velasquez qu'il attira bientôt

dans ses intérêts ; & après avoir pris ces précautions il déclara tout ce qui se passoit à ses gens. Ils furent si indignés contre ses ennemis, & marquerent tant de fureur, que le tumulte ne pût être appaisé jusqu'à ce que Pedro de Barba, qui en craignoit les suites parut avec Cortez, & déclara publiquement qu'il n'avoit nulle intention d'exécuter l'ordre de Velasquez, & qu'il le regardoit comme une injustice évidente. En même temps il renvoya Garnica avec des lettres au Gouverneur, pour lui représenter dans les termes les plus forts la fermentation que cet ordre avoit produite, au danger manifeste de la ville, & pour lui conseiller de regagner Cortez par des actes d'amitié.

Ces mouvements étant appaisés, on ajouta un brigantin à la flotte, & Cortez partagea ses gens en onze compagnies dont il en mit une sur chaque vaisseau: Il nomma pour leurs Capitaines, Jean Velasquez de Léon, Alonzo Hernandez Portocarrero, Francisco de Montejo, Christophe d'Olid, Jean d'Escalante, François de Morla, Pedro de Alvarado, François Saucedo, & Diego de Ordaz, qu'il ne

vouloit pas désobliger. Il se reserva le commandement du vaisseau Amiral, & confia celui du brigantin à Ginez de Nortes. Il donna le commandement de l'artillerie à François de Orosco, qui s'étoit signalé dans les guerres d'Italie, & il choisit pour son premier pilote Antoine de Alaminos, qui avoit déja exercé le même emploi dans les voyages de Fernandez & de Jean de Grijalva. Il donna ensuite les instructions à ses Officiers, & le jour de l'embarquement étant arrivé, après une Messe solemnelle, à laquelle tous les soldats assisterent, il donna pour Mot *Saint Pierre*, prenant cet Apôtre pour Patron de son expédition. Pierre de Alvarado fut envoyé à Guanicanico pour y joindre Ordaz, avec ordre de se rendre ensemble au Cap Saint Antoine & d'y attendre la flotte. Les autres navires devoient suivre le vaisseau Amiral, & en cas de séparation Cortez donna pour rendez-vous l'Isle de Cozumel, où il se proposoit de concerter le plan de ses opérations.

CHAPITRE III.

Cortez part de Cuba : Descend dans l'Isle de Cozumel : Fait un Traité d'alliance avec le Cacique : Détruit les idoles des Indiens, & délivre un Captif Espagnol, nommé Jérôme d'Aguilar.

Cortez part de la Havane.

An. 1519.

APRÈS avoir pris toutes ces mesures, la flotte partit de la Havane le 10 de Février 1519, avec un vent favorable : mais au coucher du soleil il s'éleva une furieuse tempête, qui mit tous les vaisseaux en désordre. Pierre de Alvarado qui étoit parti pour joindre Diego de Ordaz, voyant au point du jour que la tempête l'avoit chassé si avant dans le Golphe qu'il lui seroit très difficile de regagner le Cap Saint-Antoine, se rendit directement d'accord avec son pilote à l'Isle de Cozumel, où ils trouverent près de la côte une petite ville abandonnée des Indiens, qui avoient pris la fuite à leur approche. Alvarado jeune homme d'un esprit entreprenant qui n'étoit

An. 1519.

pas encore guidé par l'expérience & par la prudence, pensa que l'inaction ne convenoit nullement à un Officier, & donna ordre à ses gens d'entrer plus avant dans l'Isle, pour aller à la découverte. A la distance d'une lieue ils trouverent une autre ville abandonnée comme la premiere, les soldats y prirent quelques provisions, & y pillerent un Temple d'Idoles, d'où ils enleverent des ornements, & des instruments pour les sacrifices, composés d'un mélange d'or & de cuivre : mais de peu de valeur. Cette expedition bien loin dêtre profitable, le mit dans l'impossibilité de gagner l'amitié & le secours des Indiens & Alvarado fut bientôt convaincu lui-même qu'il avoit manqué de prudence dans sa conduite.

Il arrive à Cozumel.

Cortez arriva le lendemain avec la flotte, après avoir envoyé un autre vaisseau porter les ordres à Ordaz, jugeant bien que la tempête avoit empêché Alvarado de gagner le Cap Saint Antoine. Il fut très content de voir que ce jeune Capitaine étoit arrivé en fureté à Cozumel, mais il le réprimanda publiquement de sa conduite indiscréte, renvoya les trois Indiens qu'il avoit fait prisonniers,

CORTEZ, Chap. III. An. 1519.

après avoir donné ordre de leur remettre leurs effets, & les chargea de quelques présents pour leurs Caciques en signe de paix & d'amitié.

Les Espagnols resterent trois jours sans camper sur les bords de la mer; on passa les hommes en revue, & l'on trouva qu'ils étoient au nombre de cinq cents huit soldats, cent neuf matelots & ouvriers, outre deux Chapelains, dont l'un étoit le licentié Jean Diaz & l'autre le Père Barthelemi de Olmedo, & cette petite Armée étoit renforcée de seize chevaux. Cette occasion ayant rassemblé tout son monde, Cortez en profita pour faire une harangue publique, dans laquelle après avoir enflammé leur courage & excité leur cupidité par des promesses d'honneur & de richesses, il leur parla des dangers auxquels ils pourroient être exposés, & leur représenta dans les termes les plus forts la nécessité d'agir avec la plus grande unanimité & avec une fermeté inébranlable.

Cette harangue fut interrompue par la vue de quelques Indiens : ils étoient sans armes par petits pelottons séparés, cependant Cortez ran-

gea ses troupes, sans faire battre le tambour, & leur ordonna de rester couverts sous leurs lignes préparés à tout événement. Les Indiens ne voyant aucun signe d'hostilité de la part des Espagnols, s'approcherent peu-à-peu; les plus hardis entrerent dans le camp & ils y furent si bien reçus qu'ils appellerent leurs compagnons qui suivirent leur exemple, & marquerent tant de confiance & de familiarité en se mêlant avec les soldats qu'on jugea qu'ils étoient accoutumés à converser avec les étrangers. Il est vrai qu'il y avoit dans cette Isle une Idole très réverée des Barbares, qui y venoient en grande troupe de différentes Provinces du Continent, ce qui avoit accoutumé les habitants de Cozumel à la vue des Nations différentes les unes des autres, tant par les mœurs que par le langage & par les habits. Le lendemain, le principal Cacique de l'Isle visita Cortez, qui le reçut très gracieusement, & pendant qu'on s'entretenoit avec lui par le secours d'un Interpréte, on entendit un Indien prononcer le mot Castilla: Cortez en demanda l'explication, & il apprit que le Sauvage disoit que les Espa-

CORTEZ, Chap. III.

An. 1519.

gnols ressembloient à certains prisonniers dans le Yucatan, qui étoient nés dans un pays nommé Castille. Il jugea aussi-tôt que ces prisonniers étoient ses compatriotes, & résolut de leur rendre la liberté. Ayant consulté ses hôtes à ce sujet, le Cacique lui dit avec beaucoup de candeur, qu'ils étoient en la puissance de quelques Indiens du premier rang, qui faisoient leur séjour dans le cœur du Yucatan, & que la methode la plus sure & la plus prompte de leur procurer la liberté seroit d'offrir une rançon, d'autant que si l'on avoit recours aux armes, on courroit risque de les faire massacrer par leurs maîtres. Conformément à cet avis Cortez donna ordre à Diego de Ordaz de faire voile pour la côte de Yucatan suivant les instructions du Cacique; il le chargea d'une lettre pour les prisonniers, & de quelques bagatelles pour les racheter, avec ordre de rester huit jours à attendre les Indiens que le Cacique lui donna pour porter la lettre & pour en rapporter la réponse. Cependant Cortez fit le tour de l'Isle avec ses gens, tant pour connoître le pays, que pour les tenir en action, empê-

cher la licence, & faire voir ses forces & la discipline de ses troupes aux Pélerins, afin qu'ils en parlassent dans leurs différentes nations. Il fut toujours accompagné dans ce voyage par le Cacique, & par un grand nombre d'Indiens, qui lui fournirent des provisions & échangerent de l'or pour des grains de verre, qu'ils croyoient ne pouvoir acheter trop cher.

Il fait détruire les idoles.

Le Temple de l'Idole, si reverée par les Sauvages étoit à une petite distance de la côte. Le bâtiment étoit de pierre, quarré, d'une assés belle architecture, & l'Idole, nommée Cozumel avoit la figure d'un homme dont l'aspect étoit des plus horribles. On y trouva un grand concours de peuple, qui écoutoit un prêtre distingué par son habillement & qui paroissoit prêcher avec beaucoup de gravité & d'emphase. Cortez, choqué de l'absurdité de ce Culte, dit au Cacique que pour entretenir l'amitié qui subsistoit entr'eux, il falloit nécessairement qu'il renonçât à une Religion aussi diabolique, & qu'il engageât ses sujets à suivre son exemple. Il accompagna ce discours d'argu-

ments si forts en faveur de la Religion Chrétienne, que le Chef confus & intimidé lui demanda la permission d'en communiquer avec ses Prêtres, auxquels il laissoit l'autorité absolue de décider en matiere de Religion. Ils parurent aussi-tôt devant Cortez : mais informés du sujet pour lequel on les avoit mandés, ils commençerent avec de grands cris à faire des imprécations contre ceux qui auroient l'audace de troubler le culte de leurs Dieux, & dénoncerent la vengeance immédiate du Ciel contre ces novateurs impies. Cortez, sans écouter leurs menaces, donna ordre à ses soldats de démolir l'Autel sur le champ, & de mettre en pieces leur Idole. Les Barbares furent saisis d'étonnement & de frayeur : mais elle se changea bientôt en mépris pour leurs Dieux, quand ils virent que les Chrétiens exécutoient leurs ordres sans qu'il leur en arrivât aucun malheur. Les autres Temples eurent le même sort, à l'exception du lieu principal de leur culte, qu'on purifia de tout ce qu'il avoit d'immonde, & l'on en fit une Chapelle Chrétienne. Le lendemain on y dit la Messe sur le nouvel

Autel, en présence du Cacique & de son peuple, qui assisterent à cette cérémonie avec beaucoup de respect, & de grandes marques de dévotion.

CORTEZ, Chap. III.

An. 1519.

Il délivre un Espagnol d'esclavage.

Après les huit jours écoulés, Diego de Ordaz revint de Yucatan, sans les prisonniers, & sans les Indiens, qui n'étoient pas retournés dans le temps où ils l'avoient promis. Cortez fut très mécontent du Cacique, jugeant qu'il l'avoit trompé par un faux rapport, pour s'approprier les présents qu'on avoit envoyés pour la rançon. Cependant il ne voulut point faire paroître son ressentiment, ni marquer aucun soupçon: mais il prit congé du Cacique avec beaucoup de politesse & d'apparence de satisfaction, après quoi il se remit en mer, dans l'intention de suivre la même route que Grijalva avoit tenue. Quoiqu'il eût mis à la voile avec un bon vent, il fut obligé le même jour de revenir mouiller à l'Isle, à cause d'un accident arrivé au vaisseau commandé par Jean de Escalante, où il se fit une voie d'eau qui le mit presque à fond avant qu'il pût toucher au rivage. Ce délai, qui parut d'abord un malheur devint un incident très heu-

reux, & qui contribua beaucoup à la conquête de la Nouvelle Espagne. Après être restés quatre jours à réparer le dommage, on apperçut un canot qui traversoit le Golphe de Yucatan, & qui venoit directement à l'Isle. Cortez, voyant qu'il étoit plein d'Indiens armés, donna ordre à André de Tapia de se mettre en embuscade près du lieu vers lequel ils ramoient, & de se jetter entre les Indiens & le canot, aussi-tôt qu'ils seroient débarqués, afin de leur couper la retraite. Les Sauvages prirent d'abord la fuite; mais un homme qui étoit avec eux, s'avançant de quelques pas vers les Espagnols, cria à haute voix en langage Castillan: » Je suis » un Chrétien. » Tapia le reçut avec autant de joie que de surprise, & le conduisit au Général avec les Indiens, qui n'étoient autres que les messagers envoyés par Diego de Ordaz sur la côte de Yucatan. Il n'avoit d'habillement que ce qui étoit nécessaire pour la pudeur, & portoit son arc & son carquois sur une épaule. Cortez lui fit beaucoup de caresses; donna des ordres pour l'habiller & le bien traiter, & s'informa ensuite qui il étoit, &

& par quel accident il se trouvoit réduit à un état aussi misérable. Cet homme répondit qu'il se nommoit Jerôme d'Aguilar; qu'il étoit né à Ecéja, où il avoit reçu l'Ordre de Diacre : que huit ans avant sa délivrance, il avoit fait naufrage sur les bas-fonds nommés *Los Alacranes*, dans son passage de Darien à Saint Domingue : qu'il s'étoit sauvé avec vingt autres dans la chaloupe : qu'ils avoient gagné le rivage de Yucatan, où ils avoient été pris & emmenés dans le pays par les Caraïbes Indiens, dont le Cacique avoit choisi aussitôt les plus gras d'entr'eux pour les sacrifier à ses idoles. Que lui d'Aguilar étoit alors si maigre & si décharné qu'on l'avoit réservé pour un autre festin, & que pour l'engraisser, on lui donnoit une grande abondance de nourriture dans une cage de bois, d'où il avoit eu le bonheur de s'échaper : qu'après être demeuré plusieurs jours dans les champs, sans autre nourriture que celle qui lui étoit fournie par les herbes & par les arbres, il étoit tombé entre les mains de quelques Indiens, qui l'avoient présenté à leur Cacique, qui

CORTEZ, Chap. III.

An. 1519.

CORTEZ, Chap. III.

An. 1519.

étoit en guerre avec celui auquel il avoit échapé : que pendant plusieurs années il avoit servi ce maître, beaucoup moins barbare que le premier ; qu'il avoit acquis sa faveur & sa confiance, ensorte qu'il lui avoit donné un emploi honorable auprès de sa personne : que le Cacique près de mourir l'avoit recommandé à son fils sous lequel il avoit joui de la même place : que dans une guerre avec les Caciques voisins, il avoit signalé sa valeur & sa conduite de façon à se faire également chérir du Prince & des sujets, ensorte que lorsqu'il avoit reçu la lettre de Cortez, il avoit obtenu sa liberté pour récompense de ses services, & avoit donné en son propre nom les présents envoyés pour sa rançon.



CHAPITRE IV.

An. 1519.

Cortez part de Cozumel : Il entre dans la riviere de Grijalva : Défait les Indiens : Prend la ville de Tabasco, & remporte une grande Victoire.

Cortez part de Cozumel.

LES Espagnols ayant radoubé leurs vaisseaux, & fait une acquisition aussi importante, partirent pour la seconde fois de l'Isle le 4 de Mars 1519; doublerent la pointe de Catoche qui est la partie la plus orientale de Yucatan, & arriverent dans la rade de Champatan. Cortez avoit dessein d'y faire une descente pour châtier les habitants de l'opposition qu'ils avoient faite à Fernandez de Cordoue & à Grijalva : mais il en fut détourné par les Pilotes, qui lui représenterent que le vent qui étoit favorable pour la poursuite de son voyage, étoit directement contraire au débarquement. Il suivit donc son même cours & gagna la riviere de Grijalva, où il n'y avoit plus lieu de délibérer, puisque le bon traite-

CORTEZ, Chap. IV. An. 1519.

ment que les Espagnols avoient reçu précédemment des Indiens de Tabasco, & l'or qu'on en avoit apporté étoient des motifs auxquels on ne pouvoit résister. On se disposa à entrer dans la riviere; Cortez laissa les gros vaisseaux à l'ancre près de l'embouchure, & embarqua ses soldats tant sur les plus petits que dans plusieurs chaloupes; ensuite dans le même ordre qu'avoit marché Grijalva, il commença à voguer contre le courant, quand il apperçut que les deux côtés de la riviere étoient garnis de canots chargés d'Indiens armés, & soutenus par différents corps qu'on voyoit sur le rivage. Jugeant par leurs cris & par leurs gestes qu'ils venoient en ennemis, il envoya Aguilar dans un canot, comme interprete leur offrir la paix. Ils la refuserent avec insolence, & le Général résolut de châtier leur audace, quoique cette vengeance retardât son grand projet de pénétrer dans les Etats de Montézuma.

Il remporte plusieurs victoires sur les Indiens.

Comme on étoit près de la nuit, il jugea à propos d'attendre au lendemain matin pour l'attaque, & cependant ordonna à ses soldats de mettre

leur piquure de coton, de transporter l'artillerie dans les petits bâtiments, & de faire tous les préparatifs nécessaires pour le combat. Aussi-tôt que le jour parut, les bâtiments rangés en demi-lune, s'avancerent en diligence contre les Indiens, qui attendirent leur approche dans le même ordre. Cependant Cortez qui avoit de la répugnance à répandre le sang de ces Sauvages ignorants, envoya une seconde fois Aguilar leur faire des propositions de paix & d'amitié. Ils ne firent aucune réponse; donnerent le signal pour l'attaque, & ramerent avec ardeur étant encore favorisés par le courant, jusqu'à ce qu'ils fussent assés proches pour tirer leurs fléches. Ils en envoyerent un si grand nombre de leurs canots & des deux rivages, que les Espagnols furent dans un grand embarras pour s'en garantir. Cependant après avoir essuyé cette décharge, on y répondit avec tant de succès, que les canots laisserent bien-tôt le passage libre, & que plusieurs Indiens intimidés par la mort de leurs compagnons, se jetterent dans la riviere. Les Espagnols approcherent du rivage, dans un en-

CORTEZ, Chap. IV.

An. 1519.

droit marécageux, couvert de ronces; & les Indiens, qui y étoient en embuscade, renouvellerent leur attaque avec fureur; ce qui n'empêcha pas Cortez de faire sa descente, & de former son bataillon à la vue des ennemis, quoique leur nombre augmentât continuellement. Il donna ordre à Alonzo d'Avila de marcher avec cent soldats au travers du bois, & de s'emparer de la ville de Tabasco, qui n'étoit pas éloignée du champ de bataille, suivant ce qu'il en avoit appris par ceux qui avoient eu part aux expéditions précédentes. Lorsque cet Officier eut été détaché, Cortez à la tête de ses troupes attaqua cette multitude, & quoiqu'il fût jusqu'aux genoux dans la boue, où il perdit même un de ses souliers, il mit en fuite les Sauvages. Ils disparurent en un instant, dans l'intention de défendre leur ville, ayant découvert la marche de Davila : mais avant qu'ils y arrivassent, Cortez étoit devant la place. Tabasco étoit fortifié par de gros troncs d'arbres enfoncés en terre comme des palissades, avec des intervalles pour donner passage aux fléches. Ces pieux for-

moient une espece de cercle ; mais les deux extrémités au lieu de se rejoindre se couvroient de façon à laisser entre-deux un passage étroit pour l'entrée, qui étoit encore défendue par deux ou trois redoutes de bois. Cortez ayant joint Davila, dont la marche avoit été retardée par les marais & par les lacs, distribua à ses gens des instruments propres à renverser les palissades, & mettant l'épée à la main, il les conduisit à l'attaque. Après avoir reçu une décharge de fléches sur leurs boucliers, ils marcherent aux fortifications, tirerent leurs armes à feu & leurs fléches par les intervalles, & obligerent bien-tôt les ennemis de reculer, ce qui laissa la liberté de détruire les palissades. Les Espagnols étant ensuite entrés sans difficulté, trouverent les Indiens formés dans les rues, derriere des barricades : mais ils étoient si embarrassés de leur propre nombre, que leur résistance ne fit presque aucun effet. Ils firent leurs derniers efforts dans un espace ouvert, vers le centre de la ville ; mais ils en furent bien-tôt chassés, & ils se retirerent dans leurs bois en grand dé-

CORTEZ, Chap. IV.

An. 1519.

fordre. Cortez ne voulut pas les pourfuivre, pour laiffer à fes gens le temps de fe repofer, & aux Indiens celui de demander la paix. Ce fut ainfi que les Efpagnols fe rendirent maîtres de Tabafco, qu'ils trouverent bien muni de provifions, quoique les Indiens en euffent enlevé leurs familles & leurs effets. Cette conquête ne couta pas la vie à un feul Chrétien, cependant il y en eut quatorze ou quinze de bleffés : mais les Indiens perdirent un grand nombre d'hommes. Les troupes furent logées cette nuit dans trois temples, & le lendemain le pays parut totalement abandonné, fans aucune apparence d'ennemis. Cortez voyant que tout étoit dans le filence & ne préfentoit qu'une vafte folitude, commença à concevoir des foupçons fur cette tranquillité. Ses craintes furent confirmées quand il apprit que fon interpréte Melchior, qu'il avoit amené de Cuba avoit déferté, & il jugea qu'il découvriroit bien-tôt aux barbares le petit nombre des Efpagnols. Cortez envoya par différentes routes Pedro de Alvarado, & François de Lugo, chacun à la tête de cent hommes pour reconnoître

le pays, avec ordre de se retirer, s'ils trouvoient quelque armée en campagne. Le dernier après une heure de marche tomba dans une embuscade, où il fut attaqué de toutes parts avec tant de furie, qu'après avoir formé son petit corps en un bataillon quarré trés serré, il auroit immanquablement été accablé par le nombre, si Alvarado qui entendit le bruit des armes à feu, ne fût accouru à son secours, après avoir détaché un Indien de Cuba, pour instruire Cortez de ce qui se passoit. Voyant à mesure qu'il avançoit l'embarras de Lugo, dont les hommes étoient excédés de fatigue, Alvarado tomba sur les Indiens avec tant de résolution, qu'ils prirent la fuite dans la plus grande consternation à cette attaque imprévue. Quand ils furent revenus de leur surprise, ils se reformerent, pour couper la retraite aux deux Capitaines, qui après s'être joints, & avoir fait un peu reposer leurs gens pour les rafraîchir, furent obligés de s'ouvrir un passage au travers d'une multitude de barbares, qui avançoient & reculoient comme les flots de la mer, jusqu'à ce que

CORTEZ, Chap. IV.

An. 1519.

Cortez parut à quelque distance, marchant au secours de ses gens. Alors les Indiens se disperserent & laisserent le champ libre aux Espagnols, qui dans cette action eurent onze hommes de blessés : il n'en mourut que deux ; mais dans la circonstance où ils se trouvoient, cette perte étoit regardée comme considérable.

Quelques prisonniers qu'on avoit faits, ayant été interrogés séparément par Jérôme d'Aguilar, dirent unanimement que les Caciques des cantons voisins avoient été sommés de venir au secours de Tabasco, & que le lendemain il y auroit une forte armée en campagne, pour détruire les Espagnols d'un seul coup. Sur cette information, Cortez assembla un Conseil de ses Capitaines, leur fit part de ce qu'il avoit appris, & demanda leur avis, en leur représentant la foiblesse & l'ignorance des ennemis, ainsi que les suites fâcheuses de tourner le dos devant ces Barbares, qui ne manqueroient pas de publier cette honteuse démarche, ce qui rendroit les Espagnols méprisables dans les pays où ils avoient dessein d'aller. Tous les Officiers convinrent qu'il

falloit néceſſairement s'arrêter, & ſoumettre ce peuple. Cortez fit porter les bleſſés à bord, ordonna de débarquer les chevaux, de mettre l'artillerie en état, & de tenir tout en bon ordre pour le lendemain, qui étoit la Fête de l'Annonciation. Au point du jour ſes gens entendirent la Meſſe; enſuite ayant donné le commandement de l'Infanterie à Diego de Ordaz; Cortez & les autres Commandants monterent à cheval, & marcherent avec l'artillerie, qu'on ne pouvoit faire aller que très lentement, parce que le terrein étoit plein de fondrieres & inégal. Ils arriverent ainſi dans un endroit nommé Cinthla, environ à une lieue de leur quartier, & découvrirent de loin l'armée des Indiens, ſi nombreuſe & ſi étendue, que les yeux ne pouvoient en voir l'extrêmité. Comme la maniere de faire la guerre eſt preſque la même chez toutes les nations de la Nouvelle-Eſpagne, nous allons décrire leur façon de marcher & de combattre; ce qui en donnera une idée générale au Lecteur pour toute la ſuite de la Conquête.

Leurs principales armes ſont des Deſcription.

CORTEZ, Chap. IV.

An 1519.

des armées Indiennes.

arcs & des fleches ; leurs cordes sont faites de nerfs d'animaux, ou de bandes de cuir de bêtes fauves tortillées ; faute de fer leurs fleches sont garnies d'os : ils se servent aussi d'une espece de javeline qu'ils lancent quelquefois, & dont ils se servent d'autrefois comme de piques, avec de longues épées de bois garnies de pierres à feu, qu'ils tiennent à deux mains ; & quelques-uns des plus forts portent des massues garnies de même, ainsi que des frondes, dont ils lancent des pierres avec autant de force que d'adresse. Leurs armes défensives, qui ne sont portées que par leurs Commandants & par des personnes distinguées, sont des casaques de coton piquées, des especes de cuirasses mal construites pour garantir leur poitrine, & des boucliers de bois ou d'écaille de tortue, ornés de plaques de métail. En général tous leurs combattants étoient entiérement nuds, le visage & le corps peints de diverses couleurs pour effrayer leurs ennemis, & leurs têtes étoient ornées de plumes, qui s'élevoient en forme de couronnes ; ce qui les faisoit paroître plus grands qu'ils ne

l'étoient réellement. Ils avoient pour inſtruments militaires de gros tuyaux de bois, des cornets, & des tambours de troncs d'arbres creuſés qu'on frappoit avec un bâton ; ce qui rendoit un ſon très déſagréable. Leurs bataillons ſont formés ſans aucun ordre : ils ont un corps de réſerve pour s'en ſervir en cas de néceſſité ; & ils attaquent avec autant de fureur que de promptitude, jettant de grands cris pour épouvanter leurs adverſaires. Cependant ils ſont partagés en compagnies, commandées par des Officiers, qui ne peuvent les guider dans le combat, où ils ne ſuivent que les mouvements de la férocité ou de la terreur ; ce qui les rend également diſpoſés à charger ou à prendre la fuite.

Telle étoit l'armée, ou plutôt l'inondation d'Indiens qui menaçoit alors les Eſpagnols. Cortez mit ſes troupes devant un terrein élevé, qui couvroit leur arriere-garde ; plaça ſon artillerie dans la ſituation la plus avantageuſe, & s'avança avec ſes quinze chevaux au centre d'un bois, d'où il pouvoit ſe porter aiſément de tous côtés, & tomber ſur

CORTEZ, Chap. IV.

An. 1519.

Grande Bataille où les Indiens sont défaits.

l'ennemi, selon que les circonstances le demanderoient.

Les Indiens s'étant avancés à la portée du trait, tirerent leurs fleches, & ensuite attaquerent avec tant de fureur & d'activité, que les Espagnols ne pouvant les arrêter avec leurs armes à feu & leurs arbaletres, eurent recours à leurs épées, qui furent bien-tôt fumantes du sang de leurs ennemis; & comme les Barbares pressoient vivement, l'artillerie en détruisit des compagnies entieres. Cependant ils continuerent leur attaque avec une opiniâtreté qui tenoit du désespoir, cacherent leur perte, en se serrant aussi-tôt que les balles avoient fait leur effet, & étoufferent les plaintes & les lamentations des blessés par les cris affreux qu'ils ne cesserent de faire entendre. Diego de Ordaz, qu'on voyoit partout où sa présence étoit nécessaire, se conduisit en vaillant soldat, & en Capitaine expérimenté; mais le nombre des ennemis étoit si prodigieux, que ses gens avoient beaucoup de peine à conserver leur terrein, lorsque tout-à-coup Cortez sortit du bois, tomba sur le plus épais des

bataillons Indiens, & fit un effet terrible avec sa cavalerie, dont la vue seule jetta l'épouvante parmi les Barbares, qui se trouvant blessés & foulés aux pieds des chevaux, qu'ils regardoient comme des monstres terribles, jetterent leurs armes & prirent la fuite avec la plus grande précipitation. Diego de Ordaz, jugeant de ce qui se passoit par la foible résistance de leur avant-garde, qui commençoit à reculer, s'avança à la tête de son infanterie, & chargea ce grand corps avec tant de résolution, qu'il se fit bientôt jour jusqu'à l'endroit d'où Cortez & ses Capitaines avoient chassé les ennemis. Ils commencerent leur retraite en bon ordre, sans cesser de combattre ; mais les Espagnols les poussant avec une nouvelle ardeur, ils prirent enfin la fuite dans la plus grande confusion, laissant plus de huit cents hommes tués sur le champ de bataille. En remportant cette victoire sur quarante mille Indiens, les Espagnols n'eurent que deux hommes de tués & soixante-dix blessés. Quelques efforts que l'envie ait pu faire pour diminuer la gloire de cette action, elle mérita certainement l'hon-

CORTEZ, Chap. V.

An. 1519.

neur qu'on lui fit, en bâtissant dans le même endroit où elle se passa, une Eglise dédiée à Notre-Dame de la Victoire; & ce fut aussi le nom de la premiere ville que les Espagnols bâtirent dans cette Province.

CHAPITRE V.

Cortez fait la paix avec le Cacique. Il reçoit Dona-Marina en présent: Il se rembarque sur la côte occidentale, & arrive à Saint Jean d'Ulua.

Les Indiens demandent & obtiennent la paix. Ils donnent des femmes en présent.

LE lendemain Cortez se fit amener deux ou trois Officiers Indiens, qui étoient prisonniers, & les trouvant saisis de frayeur, il les traita avec bonté, les remit en liberté, & leur fit présent de quelques bagatelles. Cette marque d'humanité fit tant d'effet, que quelques heures après plusieurs Indiens vinrent au quartier, chargés de vivres du pays, d'oiseaux & d'autres provisions envoyées par le principal Cacique de Tabasco, qui faisoit des propositions de paix par le ministere de ces Ambassadeurs. Je-

rôme d'Aguilar fit remarquer que c'étoit des gens de basse condition, & que l'usage en semblables occasions, étoit d'envoyer des personnes d'un rang distingué, sur quoi Cortez, malgré le désir qu'il avoit de conclure la paix, ne voulut pas les admettre en sa présence ; mais il les renvoya à leur Cacique, & lui fit dire que s'il désiroit son amitié, il devoit la faire demander par des personnes plus convenables. Le Chef Indien, reconnoissant sa faute, envoya le lendemain trente de ses principaux Officiers, ornés de leurs plumes & de leurs joyaux, & accompagnés d'une suite d'Indiens, qui apporterent un autre présent au général des Chrétiens. Cortez, jugeant qu'il étoit nécessaire en cette occasion de cacher son affabilité, prit une contenance grave & sévere ; & accompagné de ses Officiers donna audience aux Ambassadeurs. Ils commencerent par le parfumer avec beaucoup de soumission, s'excuserent de la guerre qu'ils avoient entreprise, & demanderent la paix avec les plus vives instances. Après les avoir écoutés avec une réserve affectée, Cortez leur dit les raisons

qu'il avoit d'être mécontent de leur conduite; cependant il accorda l'effet de leurs demandes, & leur fit présent de quelques bagatelles; ensorte qu'ils retournerent auprès du Cacique, très contents du succès de leur négociation. Cortez reçut ensuite la visite du Cacique en personne, accompagné de tous ses Officiers & de ses parents, & suivi d'un présent d'habillements de coton, de plumes & de quelques pieces d'or à bas titre d'un travail admirable. Il fut reçu à bras ouverts: la paix fut parfaitement rétablie, & pour marquer sa confiance en Cortez, il donna ordre à ses sujets de retourner à Tabasco, & d'obéir aux Chrétiens en tout ce qu'ils leur commanderoient. Il revint le lendemain avec un présent de femmes Indiennes pour servir les Chrétiens, en leur préparant des vivres de toutes sortes, & en leur faisant du pain avec les grains du pays. Il y en avoit une entr'autres d'une beauté extraordinaire, qui fut depuis baptisée sous le nom de Marina, & servit beaucoup dans la conquête du Méxique, comme nous le verrons par la suite. Cortez dit

alors au Cacique & à ses Chefs qu'il étoit sujet & Officier d'un Prince très puissant; que s'ils vouloient aussi devenir ses sujets, il les rendroit très heureux, & les convertiroit à la Religion Chrétienne, dont ils n'avoient encore aucune connoissance. Les Indiens répondirent qu'ils s'estimeroient heureux d'obéir à un Monarque, dont la grandeur & la puissance paroissoient si évidemment dans la valeur de ses sujets; mais ils garderent plus de réserve sur l'article de la Religion, & parurent plutôt disposés à recevoir un nouveau Dieu, qu'à en abandonner aucun de leurs anciens.

CORTEZ, Chap. V.

An. 1519.

Les Pilotes pressoient pour le départ de la flotte, qui auroit pû souffrir d'un plus long séjour en cet endroit; & l'on décida que l'embarquement se feroit le Dimanche des Rameaux. Cortez donna ordre d'élever un Autel, & de le couvrir de branchages en forme de chapelle, voulant y célébrer cette fête avant de remonter sur ses vaisseaux. Les Indiens aiderent ses gens avec la diligence la plus officieuse, le Cacique & ses Officiers accompagnant tou-

Cortez arrive à S. Jean d'Ulua. Histoire de Dona Marina.

jours le Général Espagnol; le Dimanche matin, on bénit les rameaux aves les cérémonies ordinaires, & on les distribua aux soldats. Ils marcherent en procession avec tant de marques de modestie & de dévotion, que les spectateurs Indiens frappés de leur piété s'écrierent dans leur langue : «il faut que ce Dieu soit » Grand, puisque de si vaillants hom» mes lui rendent tant de respect ». Après la messe, Cortez prit congé des Indiens devenus ses amis, ayant confirmé la paix de la maniere la plus solemnelle : le lendemain il mit à la voile, & suivit la côte occidentale jusqu'à ce qu'il fût à la vue de la Province de Guazacoalco, & qu'il eût découvert l'Isle-des-Sacrifices : il vit aussi, sans s'y arrêter, Rio de Banderas; continua son cours; & le Jeudi-saint à midi, il arriva à Saint-Jean d'Ulua. Aussi-tôt qu'il eut jetté l'ancre entre l'Isle & le continent, il vit deux grands canots, de ceux qu'on appelle Pyrogues, chargés d'Indiens de la côte voisine, qui s'avançoient vers ses vaisseaux. Lorsqu'ils furent à une petite distance du vaisseau Amiral, ils commen-

cerent à parler dans une langue que d'Aguilar ne put entendre ; ce qui chagrina beaucoup Cortez, parce qu'il jugea que le défaut d'un interprete seroit un grand obstacle au succès de son entreprise. La femme, que nous nommerons à l'avenir Donna-Marina, jugeant de sa peine par ses regards, dit à d'Aguilar en langue de Yucatan, que ce peuple parloit le langage du Méxique, & qu'il demandoit une audience au Général, de la part du Gouverneur de cette Province. Cortez, très content de voir qu'elle les entendoit, ordonna qu'ils vinssent à bord pour remplir leur commission. Cette femme, suivant ce qu'on en apprit, étoit fille d'un Cacique : s'étant trouvée dans sa jeunesse en une place sur les frontieres de Yucatan, elle y avoit été prise par la garnison des Méxicains ; ce qui lui avoit donné occasion d'apprendre la langue de ce peuple : ensuite, soit qu'elle eût été vendue, soit par les événements de la guerre, elle étoit devenue esclave du Cacique de Tabasco, qui en fit présent à Cortez ; & ce Général l'attacha à ses intérêts en la prenant pour con-

cubine. Elle avoit de grandes qualités, apprit en peu de temps la langue Castillane, & donna au vainqueur du Méxique un fils, qui fut nommé Dom Martin Cortez, & créé Chevalier de Saint Jacques à cause de l'illustre naissance de sa mere. N'étant pas encore assez instruite dans la langue Espagnole, elle expliqua à d'Aguilar dans celle de Yucatan, ce que disoient les Méxicains; & cet interprete le rendit en Castillan à Cortez. Au moyen de cette double interprétation, ils firent entendre que Pilpatoe, Gouverneur, & Teutile, Capitaine Général de cette Province pour l'Empereur Montézuma, les avoient envoyés, pour savoir à quel dessein les Espagnols étoient venus sur cette côte, & pour leur offrir tout ce qui pouvoit leur être nécessaire dans la suite de leur voyage. Cortez, après leur avoir fait présent de quelques bagatelles, & leur avoir fait servir une collation Espagnole, leur répondit qu'il venoit comme ami, & qu'il verroit les deux Gouverneurs, dont il espéroit recevoir autant de politesse qu'ils en avoient marqué l'année précédente à quelques-uns de sa nation.

An. 1519.

CHAPITRE VI.

Cortez descend à terre, & fait faire des retranchements pour mettre ses hommes à couvert : Il donne audience à deux Officiers de México : envoie un présent à Montézuma, & reçoit un message de ce Prince.

Cortez fait faire des huttes pour ses gens.

LE lendemain, jour du Vendredi-saint, les Espagnols étant descendus le matin avec leurs chevaux & leur artillerie, Cortez donna ordre aux soldats de couper des fascines, & de fortifier leur camp, dans lequel il fit faire un nombre suffisant de huttes, ou de barraques pour les garantir de l'ardeur excessive du soleil. Ils furent tous à couvert en très peu de temps, parce que Teutile envoya, pour les aider, un grand nombre d'Indiens, qui furent d'un grand service pour couper des pieux avec leurs instruments garnis de pierres tranchantes, & ensuite pour les enfoncer & les entrelacer de branches & de feuilles de palmier. Ils apporte-

rent aussi un grand nombre de provisions, & des couvertures de coton pour mettre sur les barraques où logerent les Officiers. Ces attentions de la part de Teutile, qui, avec un gros corps de troupes, étoit occupé à établir la domination de Montézuma sur quelques endroits nouvellement conquis, venoient en grande partie de la terreur occasionnée chez les Indiens par les succès des Espagnols à Tabasco, contre une armée si considérable de leurs compatriotes.

Malgré ces liaisons d'amitié avec les naturels du pays, Cortez se tint toujours sur ses gardes; & il n'y eut rien de nouveau jusqu'au jour de Pâques; il fut alors visité par Teutile & Pilpatoe accompagnés d'une suite nombreuse, & il les reçut avec autant d'apparat, entouré de ses Officiers & de ses soldats. Après les premiers complimens, Cortez les conduisit à une grande baraque qui servoit de chapelle, parce que c'étoit l'heure du Service Divin; & la Messe y fut célébrée avec toute la solemnité possible, au grand étonnement des Indiens, qui tous marquoient dans leur contenance la plus grande apparence

de

de dévotion. Après l'Office ils retournerent aux quartiers du Général, où ils furent traités avec autant d'abondance, que de ſplendeur; & à la fin du repas, Cortez leur dit par ſon interprete, qu'il étoit chargé de traiter avec l'Empereur Montézuma, de la part de Dom Charles d'Autriche, Monarque de l'Orient, ſur des affaires de grande importance, non-ſeulement pour ſa propre perſonne & pour ſon état; mais auſſi pour le bonheur de ſes ſujets; que par cette raiſon il étoit néceſſaire que lui Cortez ſe rendît auprès de l'Empereur, & qu'il eſpéroit qu'il y ſeroit reçu avec la civilité & la conſidération dues à la grandeur du Monarque, dont il étoit le Miniſtre.

Il demande que Montézuma lui donne une audience.

Les Chefs, entendant cette déclaration, changerent de contenance; & avant de lui répondre, ils donnerent ordre à leurs Indiens d'apporter un préſent de proviſions, de belles étoffes, de plumes de diverſes couleurs, & une grande boëte, qui contenoit pluſieurs pieces d'or curieuſement travaillées. Teutile ſe tournant vers Cortez, le pria d'accepter ce petit préſent de deux eſclaves

CORTEZ, Chap. VI. An. 1519.

de Montézuma, qui avoient ordre de recevoir les Etrangers qui viendroient sur la côte; mais il ajouta qu'il le prioit de ne pas songer à exécuter son dessein, d'autant qu'il étoit très difficile de parler à leur Prince, & qu'il lui conseilloit en ami de s'en désister; avant que l'expérience lui eût appris le danger d'une telle entreprise. Cortez repliqua avec quelque chaleur, que les Ministres ne devoient pas prendre sur eux-mêmes de donner des conseils en semblables occasions, sans en avoir reçu des ordres exprès; qu'il étoit de leur devoir d'informer Montézuma de son arrivée, de son Ambassade, & de la résolution où il étoit de le voir, d'autant qu'il ne quitteroit pas le pays sans remplir les intentions du Roi qu'il représentoit.

Les Chefs Indiens, confondus par sa fermeté, le prierent instamment de demeurer dans ses quartiers jusqu'au retour d'un messager envoyé à Montézuma, l'assurant qu'ils auroient soin de fournir tout ce qui étoit nécessaire pour l'entretien de ses soldats. Pendant cette conférence, quelques peintres Méxicains s'occupoient

à tracer sur des toiles de coton qu'ils avoient préparées à cet effet, les vaisseaux, les soldats, les armes, les chevaux & l'artillerie pour l'envoyer à Montézuma. Ces peuples n'avoient pas l'usage des Lettres; & cette méthode étoit la seule dont ils se servoient pour transmettre leurs idées sans le secours de la parole. Pour rendre leurs descriptions plus intelligibles, ils y joignoient d'endroits en endroits certains caracteres, qui paroissoient destinés à expliquer ces peintures, qui n'étoient nullement méprisables, ni pour le dessin, ni pour le coloris. C'est ainsi qu'ils conservoient le souvenir des faits anciens, & qu'ils faisoient passer à la postérité les annales de leurs Rois.

Cortez envoye des présents à l'Empereur.

Cortez voyant leur ouvrage, & informé de leur intention, remarqua que ces images tranquilles n'exprimoient pas la valeur de ses soldats; il ordonna aussi-tôt à ses gens de faire l'exercice, & de charger l'artillerie, pendant que lui & ses Capitaines étant montés à cheval, commencerent à escarmoucher, & à faire tous les mouvements militaires. Les Indiens, voyant des animaux

Cortez, Chap. VI.

An. 1519.

qu'ils croyoient très féroces, obéir avec autant de soupleſſe à leurs cavaliers, marquerent le plus grand étonnement, & jugerent qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel dans ceux qui les faiſoient agir avec tant d'aiſance & de dextérité: mais quand ſur le ſignal on fit une décharge des armes à feu, & enſuite de l'artillerie, ils furent tellement confondus & épouvantés du bruit, du feu & de la fumée, que quelques-uns tomberent à terre, que d'autres prirent la fuite avec la plus grande frayeur; & que ceux qui demeurerent ſembloient attachés à leurs places, tant ils étoient ſaiſis de terreur & d'admiration. Cortez diſſipa leurs craintes, en les aſſurant que ce n'étoit que des divertiſſements, dont ils ne recevroient aucun dommage. Alors les peintres commencerent à repréſenter les Eſpagnols en ordre de bataille, les chevaux dans les différentes attitudes qu'ils avoient remarquées pendant l'exercice, & l'artillerie jettant le feu & la fumée. Enſuite Cortez conduiſit les deux Gouverneurs dans ſa barraque, leur donna quelques joyaux d'Eſpagne, & pré-

para pour Montézuma un présent composé de plusieurs miroirs polis, d'une chemise de toile de Hollande, d'un bonnet de velours cramoisi orné d'une médaille d'or, & d'une chaise de tapisserie; ce que les Indiens regarderent comme un présent digne d'un Empereur.

Montézuma refuse de lui accorder la permission d'aller à México.

Teutile & Pilpatoe paroissant très satisfaits de la magnificence des Espagnols, prirent congé d'eux, se retirerent à quelque distance; & tinrent une consultation, dans laquelle ils convinrent que Pilpatoe demeureroit en ce lieu pour observer les actions de ces Etrangers. Aussi-tôt ses gens commencerent à bâtir des barraques, & l'on vit en peu d'heures un village considérable dans la plaine : mais pour que les Espagnols n'en prissent aucun ombrage, il envoya dire à Cortez, que la raison qui les faisoit demeurer étoit pour prendre soin de ce qu'ils pouvoient avoir besoin, & pour fournir des provisions à ses troupes. Fernand jugea bien de la vérité de leurs intentions; mais il résolut aussi de dissimuler, ce qui lui procura de grands avantages, parce que la crainte d'être découverts les

CORTEZ, Chap. VI.

An. 1519.

rendit très exacts à fournir tout ce qui lui étoit nécessaire. Teutile retourna dans ses quartiers, d'où il fit partir des messagers pour apprendre à Montézuma ce qui se passoit; il lui envoya en même temps les peintures qu'il avoit fait faire, & les présents de Cortez, en priant l'Empereur de lui donner ses ordres avec la plus grande diligence. Le Souverain du Méxique avoit un grand nombre de couriers, distribués sur les principales routes, & choisis entre les plus legers des Indiens qu'on formoit à cet état dès leur enfance. On donnoit des récompenses tirées du trésor public à ceux qui arrivoient les premiers en un lieu marqué; leur principale école étoit dans le grand Temple de México, où il y avoit une idole au sommet avec cent vingt marches de pierre pour y monter, & on adjugeoit le prix à celui qui arrivoit le premier aux pieds de cette figure. Ces couriers étoient relevés à chaque ville, comme nos chevaux de poste; & ils faisoient la plus grande diligence, parce que chacun étoit succédé par un autre avant d'avoir eu le temps d'être fatigué, de façon

que rien n'arrêtoit la vîtesse de ces sortes de courses. On en vit bien la preuve par le retour de la réponse de México, qui arriva en sept jours, quoique la distance de cette ville à Saint-Jean-d'Ulua fût de soixante lieues par le chemin le plus court. Le message de Montézuma fut apporté aux quartiers par Teutile avec le présent de ce Prince, sur les épaules de cent Indiens. Il étoit composé de robes de cotton très fines, d'une grande quantité de plumes & de curiosités aussi de plumes, disposées avec tant d'art, qu'elles représentoient des figures naturelles, imitées dans la plus grande perfection, d'un grand nombre d'arcs, de fleches & de boucliers, d'une grande plaque d'or représentant le soleil relevée en bosse, d'une autre d'argent qui représentoit la lune, de quantité de pierres précieuses, des colliers d'or, des anneaux, des pendants d'oreille, avec d'autres ornements du même métail, qui représentoient des bêtes & des oiseaux d'un travail admirable. Lorsque toutes ces pieces eurent été arrangées par ordre sur des nattes de feuilles de palmier, Teutile se tour-

nant vers Cortez, lui dit par les interpretes, que le Grand Empereur Montézuma lui envoyoit ces choses par reconnoissance de son présent, & comme une marque de sa considération pour son Monarque; mais qu'il n'étoit ni convenable ni possible qu'il pût alors le recevoir à sa Cour. Teutile fit ses efforts pour adoucir ce refus, en lui représentant la difficulté des chemins, & le caractere sauvage des Indiens, qui ne manqueroient pas de prendre les armes pour s'opposer à sa marche. Cortez qui ne vouloit pas céder si facilement, reçut le présent avec le plus profond respect; & répondit d'un ton ferme, que malgré tout le désir qu'il pouvoit avoir de marquer sa déférence aux volontés de Montézuma, il croiroit manquer à ce qu'il devoit à l'honneur de son Roi, s'il retournoit sans avoir exécuté ses ordres, & qu'il insistoit toujours pour être admis à l'audience de l'Empereur. Après cette déclaration, il congédia les Indiens avec un nouveau présent, leur promit d'attendre quelque temps au même endroit pour recevoir une seconde réponse de Montézuma à sa

demande, & il les assura en même temps qu'il seroit très fâché d'être obligé d'avancer plus loin sans sa permission. Cependant il donna ordre à François de Montéjo de parcourir la côte pendant dix jours avec deux vaisseaux, en suivant le même cours qu'il avoit tenu l'année précédente avec Grijalva, afin de reconoître les villes sans débarquer; de chercher quelque port ou baye où les vaisseaux pussent être plus en sureté contre le vent de Nord qui souffloit alors, & de chercher aussi quelque endroit où ses gens pussent être mieux que dans leurs premiers quartiers, dont le terrein sabloneux les exposoit à la chaleur excessive des rayons refléchis du Soleil, & à la persécution des Mosquites ou Cousins qui les incommodoient excessivement.

Embarras & consternation de Montézuma.

La persévérance de Cortez irrita Montézuma, qui dans le premier mouvement de sa colère se proposa de détruire d'un seul coup ces insolents étrangers, qui osoient disputer contre ses volontés; mais quand les premiers transports furent passés, il changea de résolution, & sa fureur se tourna en chagrin & en conster-

An. 1519.

nation. Il tint des conseils particuliers avec ses Ministres & ses parents; fit faire des sacrifices publics dans les temples, & marqua dans toute sa conduite, tant de trouble & de confusion, que ses sujets commencerent à parler sans aucune réserve de la ruine prochaine de son empire, des signes & des présages qu'on prétendoit avoir eu de sa destruction.

CHAPITRE VII.

Montézuma est embarrassé par la persévérance de Cortez : il lui envoye un second présent, & lui fait donner ordre de quitter ses côtes : Cortez appaise adroitement les murmures de ses gens.

Etat du Méxique à l'arrivée de Cortez.

L'EMPIRE du Méxique étoit alors dans le zénith de sa gloire : il comprenoit toutes les provinces & les pays connus de l'Amérique septentrionale, & plusieurs petits Rois ou Caciques étoient tributaires de Montézuma, dont la domination avoit d'étendue plus de cinq cents

An. 1519.

lieues de l'orient à l'occident, & en quelques endroits environ deux cents du midi au nord, dans un pays très peuplé, riche & fertile. Cet empire, dont les commencements avoient été très foibles, s'étoit élevé à ce haut dégré de puissance & de grandeur dans l'espace de cent trente ans, que les Méxicains avoient employé à soumettre tous leurs voisins. Ils furent d'abord gouvernés par un chef militaire ; mais dans la suite de leurs conquêtes, ils se choisirent un Roi, & ce choix tomba toujours sur celui qui étoit le plus estimé pour sa valeur, sans autre égard à la succession héréditaire que de donner la préférence au sang royal ; quand il ne se trouvoit pas de compétiteurs d'un mérite plus distingué. Dans les commencements, la conduite des Monarques étoit réglée par la justice : mais à mesure que leur puissance & leur domination s'étoient accrues, elle avoit dégéneré en tyrannie & en oppression.

Histoire de Montézuma.

Montézuma, second du nom, & onzieme Empereur du Méxique étoit né du sang royal ; il s'étoit signalé dans sa jeunesse en plusieurs guerres,

ce qui lui avoit acquis la réputation d'un vaillant Capitaine, & lui avoit inspiré l'ambition de monter sur le trône. Pour y parvenir, il revint à la cour; & quoiqu'il fût naturellement d'un caractere sombre, ainsi que son nom le marquoit dans la langue du pays: il eut l'art de gagner la popularité, & de faire paroître un grand zéle pour sa religion, ce qui eut tant de succès, que le trône étant devenu vacant, il fut unanimement élu pour y succéder. Après avoir ainsi rempli son projet, il renonça à son affabilité; changea tous les usages de la cour; força les nobles de lui rendre les services les plus bas, & imprima tant de terreur & de crainte à ses sujets, qu'ils n'osoient lever les yeux en sa présence, & qu'ils regardoient sa personne comme sacrée, & au-dessus de la nature humaine. Sa tyrannie & son orgueil occasionnerent plusieurs revoltes: mais aucune des provinces rebelles ne put résister à la force de ses armes, excepté celles de Michoacan, Tlascala & Tebeaca, & même il déclara qu'il ne vouloit pas les soumettre parce qu'elles lui fournissoient des

prisonniers pour les sacrifier à ses Dieux. Lorsque Cortez arriva sur la côte, il y avoit quatorze ans que ce Prince portoit la couronne : mais il avoit passé la derniere année dans le trouble & la consternation, causés par des prodiges prétendus qui avoient suivi la derniere expédition de Grijalva, & qu'on disoit qui présageoient la ruine de l'empire. On avoit vu pendant la nuit une cométe *que la frayeur rendoit* affreuse ; il parut dans le jour des exhalaisons enflammées, le lac de México se déborda avec la plus grande impétuosité, quoique le temps fût calme & sec, & le peuple s'imagina avoir entendu des voix lamentables en l'air, qui prédisoient la fin de la Monarchie. Les Indiens rapportoient diverses circonstances encore plus étonnantes : mais il paroît qu'elles n'avoient d'autre fondement que leur propre crainte & leur superstition. Cependant ces signes & ces présages, dont quelques-uns pouvoient avoir été inventés ou augmentés par les mécontents, firent une impression très profonde dans l'esprit de Montézuma, & découragerent tellement ses Conseillers, que lorsqu'il vint

CORTEZ, Chap. VII. An. 1519.

un second message de Cortez, ils se jugerent perdus, sans savoir à quelle opinion s'arrêter. Les uns prétendoient qu'il falloit traiter ces étrangers comme des ennemis de leurs Dieux & de leurs patries, disant que les présages avoient été envoyés pour les avertir de prévenir leur ruine, & de se tenir sur leurs gardes : d'autres par crainte ou par modération croyoient qu'on devoit recevoir les Espagnols avec respect & vénération, comme des créatures d'une espece supérieure, qui avoient déja donné des preuves fatales d'un courage étonnant, & d'une puissance invincible, soutenue par les tonnères & la foudre du ciel. Montézuma après avoir écouté tous leurs débats, résolut de prendre un parti moyen, & envoya un nouveau présent à Cortez avec un message pour lui ordonner de quitter la côte ; mais il se détermina en cas de refus à lever une puissante armée, & à agir contre lui avec toutes ses forces.

Second présent de Montézuma : nouveau refus de recevoir Cortez.

Pendant que la cour de México étoit occupée de ces délibérations, François de Montéjo, que Cortez avoit envoyé visiter la côte, revint

de sa course, & lui rapporta qu'il avoit trouvé à quelques lieues au Nord une ville, nommée Quiabislan, située dans un terrein fertile, & bien cultivé, près d'une grande baye, où les vaisseaux seroient en sureté. Cortez songeoit à transporter ses quartiers en cet endroit, quand sa résolution fut suspendue, par l'arrivée de Teutile & de ses Capitaines, qui vinrent comme la premiere fois avec leurs petites cassolettes, où ils faisoient bruler de la gomme-Copal. Après la cérémonie du parfum, ils lui offrirent le second présent de Montézuma, semblable au premier, mais en plus petite quantité, & ils y joignirent quatre pierres vertes qui paroissoient des émeraudes, pour être présentées au Roi d'Espagne, comme des joyaux d'une valeur inestimable. Lorsque les présents eurent été reçus, on fit à Cortez une injonction expresse, pour que lui & ses compagnons quittassent le pays sans délai, & comme il insistoit toujours à faire de nouveaux efforts pour voir le Monarque en personne, Teutile faisant un mouvement de colere & de confusion, lui dit que jusqu'alors Montézuma l'avoit traité

CORTEZ, Chap. VII.

An. 1519.

comme son hôte, mais qu'il ne devoit attribuer qu'à lui-même s'il le regardoit à l'avenir en ennemi : après quoi il tourna le dos, & se retira brusquement sans vouloir attendre de réponse. Cortez voyant ce départ précipité, donna ordre de doubler les gardes, & le lendemain il trouva un changement considérable, qui commença à causer quelque inquiétude à ses gens. Les Indiens qui avoient coutume de leur apporter des provisions s'étoient retirés, & il n'en paroissoit plus un seul dans tout le pays.

Mécontentement des Espagnols. Adresse de Cortez.

La crainte de la disette fit naître le mécontentement entre les soldats, & il fut fomenté par quelques amis de Diego de Velasquez, qui leur insinuerent que Cortez suivoit avec une ambition déméſurée un projet pernicieux, qui se termineroit immanquablement par sa destruction & par celle de ses compagnons, à moins qu'il ne retournât à Cuba pour rétablir sa flotte, & pour renforcer son armée, trop foible pour une entreprise aussi importante. Cortez n'ignoroit pas leurs murmures : mais ayant appris par ses amis que le plus

grand nombre étoit pour lui, il se montra aux mécontents. Diego de Ordaz qui parloit en leur nom lui dit avec quelque chaleur, & en s'écartant des bornes du respect, que leurs forces n'étant nullement proportionnées au dessein de soumettre un aussi puissant empire, il étoit temps de retourner à Cuba, où il pourroit être renforcé par Diego de Velasquez, qui par le devoir de sa place étoit autorisé à prendre des mesures convenables pour le succès d'une aussi grande entreprise.

Cortez, quoique très irrité de l'insolence de ce discours, répondit avec la plus grande modération; que ceux qui se plaignoient s'ennuyoient sans doute de la bonne fortune, puisqu'on avoit jusqu'alors éprouvé une suite non interrompue de succès, au-delà de ce que les espérances les plus flatteuses pouvoient promettre, & prouva ce qu'il avançoit par leur bonheur à Cozumel, & par leur victoire de Tabasco. Cependant il leur dit qu'il n'avoit aucune envie de contraindre ses soldats; & que puisqu'ils refusoient de marcher, il feroit immédiatement les préparatifs nécessaires

pour ſon retour à Cuba. Après cette déclaration, qui ne pouvoit manquer d'impoſer ſilence à Diego de Ordaz & à ſon parti, Cortez publia ſon deſſein de retourner, & donna ordre aux Capitaines de s'embarquer avec leurs compagnies reſpectives, pour être prêts à mettre à la voile le lendemain matin. Pendant qu'il amuſoit le public par cette prétendue réſolution, ſes émiſſaires, ſuivant les inſtructions qu'il en avoit données, commencerent à exercer leur éloquence parmi les ſoldats, leur faiſant remarquer avec une feinte colere, qu'ils avoient été trompés par Fernand Cortez, qui, contre ſa promeſſe de former un établiſſement dans ce païs, étoit prêt à l'abandonner, malgré leurs ſuccès ineſpérés. Ils ajouterent que s'il étoit dans la réſolution de renoncer à cette entrepriſe, il pouvoit ſe retirer avec ſes amis, & qu'ils trouveroient quelque autre Gentilhomme qui prendroit le commandement. Ces inſinuations furent répandues avec tant d'art, qu'elles ramenerent un grand nombre de ceux qui avoient ſuivi le parti contraire, & les clameurs s'éleverent à un tel dégré,

que quelques-uns des amis de Cortez furent obligés de s'entremettre pour appaiser le trouble qu'ils avoient eux-mêmes excité. Voyant qu'ils étoient les maîtres des esprits, ils ne leur laisserent pas le temps de se refroidir, & ils les conduisirent directement à Cortez, auquel ils représenterent : que les soldats étoient prêts à se mutiner sur l'ordre qu'il avoit donné de se rembarquer, parce qu'ils le jugeoient contraire au sentiment des autres Capitaines, & absolument indigne du courage Espagnol, qui ne peut être ébranlé par aucun danger, ni par aucunes difficultés. Cortez, transporté de joie de la réussite de cet expédient répondit, qu'il avoit sans doute été mal informé par quelques-uns de ceux qui avoient le principal intérêt aux succès de son entreprise, puisqu'ils l'avoient assuré que tous ses gens jettoient de grands cris contre la poursuite de son projet : que n'ayant pris la résolution de retourner que par complaisance pour ses soldats, il resteroit avec d'autant plus de satisfaction qu'il les trouvoit également bien disposés pour le service de leur Roi & de leur patrie : mais

CORTEZ, Chap. VII. An. 1519.

que la guerre convenant peu à des gens qui s'y engageoient contre leur propre inclination, il auroit soin de fournir inceſſamment des vaiſſeaux pour tranſporter à Cuba tous ceux qui ne voudroient pas s'attacher à ſa fortune. Cette réponſe fut reçue avec des acclamations & des applaudiſſements univerſels, & ceux qui n'en furent pas ſatisfaits ſe trouverent obligés de renoncer à leur mécontentement, ou au moins de le diſſimuler.

CHAPITRE VIII.

Cortez forme un établiſſement, auquel il donne le nom de Villa-rica de la Vera-Cruz: Il reçoit une nouvelle Commiſſion de ſes gens; envoye tous ſes vaiſſeaux à Quiabiſlan, & s'avance par terre vers cette place: Il entre dans Zempoalla, & fait alliance avec le Cacique.

Le Cacique de Zempoalla envoye une députation à Cortez.

CE fut dans ces circonſtances que Cortez reçut cinq députés du Cacique de Zempoalla, dont le pays étoit voiſin, avec des offres

d'alliance & d'amitié, qu'il accepta volontiers comme une faveur particuliere du Ciel, puisqu'elle arrivoit dans le temps où il étoit abandonné par les Méxicains. Sa satisfaction fut d'autant plus grande qu'il apprit que ce Cacique étoit sur le chemin du lieu où il avoit résolu de transférer ses quartiers, & il fut informé avec autant de joie que ce Prince, quoique tributaire de Montézuma, détestoit ce Monarque à cause de son orgueil & de sa cruauté, ce qui fit juger à Cortez qu'il pourroit former un parti des mécontents qui serviroit beaucoup à faciliter ses succès. Il renvoya les députés avec des présents, & des assurances d'amitié pour le Cacique, qu'il promit de visiter en allant à Quiabislan.

On établit une jurisdiction.

Cependant ayant résolu de concert avec ses amis, d'établir une forme de gouvernement dans le nouveau Continent, Alonzo Fernandez Porto-carrero, & François de Montéjo furent choisis pour Alcaldes; Alonzo Davila, Pierre & Alonzo de Alvarado, & Gonzalo de Sandoval furent établis Corrégidors; Jean de Escalante & François Alvarez Chico eurent les

CORTEZ, Chap. VIII. An. 1519.

places de Lieutenant Criminel & de Procureur Général. Ceux-ci choisirent un Secrétaire du Conseil & d'autres bas Officiers; firent le serment ordinaire de se conduire suivant les regles de la justice, & conformément à leur devoir envers Dieu & le Roi; commencerent l'exercice de leurs fonctions avec les solemnités ordinaires; & donnerent à leur établissement le nom de Villa-rica de la Vera-cruz, nom qui demeura à l'endroit où ils se fixerent par la suite, ce premier établissement ayant d'abord été ambulant.

Cortez remet la Commission de Velasquez au nouveau Conseil.

L'intention de Cortez, en établissant ce Conseil, fut de se soustraire à la dépendance incommode de Vélasquez, à laquelle il avoit jusqu'alors été soumis. Le lendemain de cette institution, les Membres s'étant assemblés, sous prétexte de régler ce qui étoit nécessaire pour l'augmentation & le soutien de ce nouvel établissement, Cortez demanda à y être admis; & après avoir rendu ses respects aux Magistrats il leur dit, qu'avant d'entrer dans la considération d'aucune autre affaire, il étoit nécessaire de donner la sanction à l'au-

torité du Commandant sur lequel toutes leurs espérances étoient fondées. Il leur déclara avec franchise, qu'il n'avoit point d'autre titre que celui qui venoit de Vélasquez; leur dit qu'ils savoient que depuis long-temps il s'étoit soustrait aux ordres de ce Gouverneur; qu'il ne prétendoit pas cacher la foiblesse de son titre, & qu'il étoit résolu de mettre le Commandement entre leurs mains, afin qu'ils pussent en qualité de représentants de Sa Majesté, procéder à l'élection d'un Général; ajoutant que de son côté il n'avoit d'autre désir que de voir la réussite de cette entreprise, & qu'il prendroit, avec la résignation la plus parfaite, la pique d'un soldat de la même main dont il avoit tenu le bâton de Général. Il jetta ensuite sa commission sur la table, baisa son bâton, le remit aux Alcaldes, & se retira dans sa barraque, comme un simple particulier.

Il en reçoit une nouvelle du Conseil.

Cette affaire ayant été concertée, le Conseil reçut unanimement sa démission; mais avec la même unanimité, il fut décidé que Cortez seroit déclaré Général de l'armée, avec une nouvelle

CORTEZ, Chap. VIII

An. 1519.

commission qui lui seroit expédiée au nom du Roi, pour demeurer dans toute sa force jusqu'à ce que la volonté de Sa Majesté fût connue. Le peuple ayant été assemblé par le Crieur public, on lui fit part de la résignation de Cortez, & de la résolution du Conseil: tous en marquerent la plus grande joie, & ils se rendirent aussi-tôt aux quartiers de Fernand avec les Alcaldes & les Corregidors, où ils lui déclarerent que la ville de Villa-rica, au nom du Roi Dom Charles, du consentement & avec l'approbation des habitants, l'avoit choisi & nommé en plein Conseil, pour Général de l'armée de la Nouvelle-Espagne, & qu'on le requeroit & lui ordonnoit dans tous les cas où il seroit nécessaire, d'exercer les fonctions de cette place pour le bien public & le service de Sa Majesté.

Il fait mettre les mutins aux fers.

Cortez accepta le commandement avec les marques du plus profond respect, & il commença alors à régler toutes choses avec une satisfaction intérieure, & une sécurité qui fit le plus grand effet pour la discipline des troupes. Cependant les amis de Vélasquez en marquerent leur mécontentement

mécontentement avec un éclat indiscret : ils firent leurs efforts pour invalider l'autorité du Conseil ; déclamerent ouvertement contre l'ambition de Cortez ; parlerent avec mépris de ceux qui étoient attachés à ses intérêts ; & avec le souffle de la calomnie, ils commencerent à allumer le feu de la dissension, qui auroit eu bientôt les suites les plus funestes pour l'expédition, si Cortez, voyant que les moyens de modération étoient infructueux, ne l'eût éteint d'un seul coup, par une démarche qui prouva la grandeur de son courage & de sa pénétration. Il ordonna que Diégo de Ordaz, Pierre Escudero, & Jean Vélasquez de Leon fussent arrêtés publiquement, conduits à bord du vaisseau & mis aux fers ; & voyant que cet emprisonnement imprimoit la terreur aux troupes, il déclara d'un ton absolu, qu'il poursuivroit contre eux la procédure, même jusqu'à les punir de mort, comme des séditieux & des perturbateurs de la paix publique. Il continua cette affectation de sévérité, durant quelques jours, pendant lesquels il ne voulut pas per-

CORTEZ, Chap. VIII.

An. 1519.

mettre qu'ils vissent personne; mais ensuite il leur permit la communication avec leurs amis, & donna aussi ordre à quelques-uns de ses confidents de leur parler. Ils réussirent à les amener à la raison; Cortez parut s'appaiser, & il se concilia si bien leur affection, que par la suite ils lui furent attachés avec une fidélité, & même avec une amitié inaltérable.

Il se met en route pour Quiabislan.

Après avoir fait toutes ces dispositions & pris toutes ces mesures, Cortez donna ordre aux vaisseaux de faire voile pour la baye de Quiabislan, où il résolut de se rendre lui-même par terre. Après quelques heures de marche, il arriva à la riviere de Zempoalla, que les soldats passerent dans des canots, les chevaux étant obligés de nager. Ensuite l'armée trouva quelques maisons entierement abandonnées & dégarnies de tous leurs effets, quoique les habitants eussent laissé dans les Temples plusieurs idoles, avec leurs instruments garnis de pierres à feu, & les déplorables restes des victimes humaines, qui excitoient en même tems l'horreur & la compassion. Les Espagnols y trouverent aussi trois ou

quatre livres Mexicains faits de longues peaux, ou toiles vernies partagées en feuillets, sur lesquels étoient peints des hieroglyphes & des caracteres qui exprimoient les mysteres de leur religion.

Il arrive à Zempoalla, où il est très bien reçu.

Les Européens, après avoir placé des corps-de-garde & des sentinelles, passerent la nuit dans ces maisons vuides: le lendemain ils continuerent leur marche par un chemin battu qui tournoit du côté du couchant, en les éloignant du rivage. Ils ne rencontrerent personne pendant toute la matinée; mais étant entrés dans quelques prairies très agréables, ils y trouverent douze indiens, chargés de poules & de pains que le Cacique de Zempoalla envoyoit en présent à Cortez en l'invitant de venir dans sa ville, où il avoit fait préparer des quartiers pour les Chrétiens. Le Général renvoya six de ces Indiens pour marquer sa reconnoissance de l'hospitalité de leur Chef, & il retint les autres pour lui servir de guides jusqu'à la ville, dont ils lui dirent qu'ils étoient éloignés d'une journée de chemin. On fit halte la nuit dans un petit village, où les Espagnols furent très bien re-

cus par les habitants, qui étoient très pauvres; & le lendemain ils reprirent la route de Zempoalla, suivant la direction de leurs guides. Cependant ils marcherent avec la plus grande précaution, parce que Cortez doutoit toujours de la sincérité des Indiens. Le soir ils approcherent de la ville, d'où vingt habitants bien habillés à leur maniere sortirent pour recevoir Cortez, & lui firent des excuses de leur Cacique, que des infirmités naturelles empêchoient de sortir de sa maison. La ville située entre deux rivieres étoit grande, d'une très belle apparence, & bâtie de pierre, avec les maisons enduites d'une espece de ciment fort éclatant, qui paroissoit si brillant à quelque distance, qu'un des coureurs de l'armée retourna en criant que les murs en étoient d'argent. Les places & les rues étoient remplies d'une grande multitude de peuple que la curiosité y avoit attiré; & lorsque les Espagnols entrerent, le Cacique parut à la porte de son palais, soutenu par quelques-uns de sa noblesse; car il étoit si excessivement gras, qu'il ne pouvoit se tenir debout, ni marcher.

Il avoit pour habillement un manteau de très beau cotton, orné de différents joyaux ; portoit des pendants aux oreilles & aux levres ; & quand on l'apporta pour saluer Cortez, sa figure parut si pesante & si ridicule, que les Espagnols eurent beaucoup de peine à garder la gravité, qui fait le caractere de leur nation. Cependant il parloit très bien ; & après avoir salué son hôte sur son arrivée, avec des compliments, où l'on trouva autant d'élégance, que de marques de considération, il l'engagea à se reposer de son voyage ; & lui dit qu'il iroit le voir dans sa maison, où ils traiteroient à loisir de leurs communs intérêts. Les troupes se retirerent dans les quartiers qu'on leur avoit préparés : c'étoient des cours quarrées, où il y avoit un grand nombre d'appartements ; & elles y trouverent des vivres en abondance, avec tout ce qui leur étoit nécessaire. Le Cacique envoya au Général un présent en or, & diverses curiosités, qui pouvoit valoir deux mille pezos ; ensuite il se rendit en personne à son quartier porté dans une chaise sur les épaules des principaux de sa famille.

Cortez alla au devant de lui, accompagné de ses Capitaines; & après s'être retiré dans un appartement particulier avec ce Prince, & ses interpretes, il commença à lui parler de la grandeur du Roi d'Espagne, dont il étoit Ambassadeur, & lui dit; que l'objet de son voyage étoit de réparer les injustices, de punir la violence, & d'embrasser la cause de la justice & de la raison. Il toucha adroitement ce sujet pour exciter le ressentiment de l'Indien contre Montézuma, afin de connoître peu-à-peu quels avantages il pourroit retirer de son indignation. A peine eut-il prononcé ces mots que le Cacique changea de couleur, & commença à soupirer, comme un homme qui craint de découvrir le sujet de son affliction: mais bientôt son ressentiment l'emportant sur toute autre considération, il éclata par les lamentations les plus animées, disant; que lui & tous les Caciques voisins gémissoient sous la tyrannie de Montézuma, qui opprimoit ses tributaires, & se faisoit adorer de ses sujets, comme s'il eût été un de leurs dieux. Ce n'étoit pas, ajouta-t-il, pour engager Cortez

dans une querelle avec un auſſi puiſſant Monarque, dont les forces étoient ſi grandes, qu'il étoit impoſſible de leur réſiſter; mais il dit qu'il ne pouvoit s'empêcher de ſe plaindre avec ſes amis de l'oppreſſion fâcheuſe qu'il étoit forcé de ſouffrir. Cortez lui répondit, que dans une cauſe juſte les Eſpagnols feroient peu d'attention à la puiſſance de Montézuma; mais que pour le préſent, il étoit en marche pour ſe rendre à Quiabiſlan, où tous ceux qui recevroient quelque injuſtice, ou ſouffriroient quelque oppreſſion le trouveroient toujours prêt à faire ceſſer le ſujet de leurs plaintes, & qu'il pouvoit, en attendant, aſſurer ſes amis & ſes confédérés qu'il entreprendroit volontiers leur défenſe. Tel fut le ſujet de leur converſation, après laquelle le Cacique ſe retira très ſatisfait, & Cortez ne le fut pas moins, dans l'eſpérance d'une puiſſante alliance, qui fortifieroit ſes intérêts pour l'exécution de ſon projet.

An. 1519.

CHAPITRE IX.

Cortez arrive à Quiabiſlan : Il arrête les Commiſſaires de Montézuma : Etablit une étroite alliance avec les Caciques Indiens : Bâtit la Ville de la Vera-cruz ; & reçoit une Ambaſſade de l'Empereur du Méxique.

Cortez arrive à Quiabiſlan.

LORSQUE l'Armée fut prête à marcher, on trouva quatre cents Indiens de charge, nommés en langage du pays *Tamenes*, pour porter le bagage & les proviſions, & pour aider à conduire l'artillerie. Le pays eſt agréable & fertile, en partie couvert d'arbres, & en partie cultivé en champs de grains. Les Eſpagnols paſſerent la nuit dans un petit village abandonné des habitants, le lendemain ils arriverent à Quiabiſlan. Cette ville étoit forte par ſa ſituation ſur une éminence de roc, qui la rendoit d'un accès très difficile : cependant les Eſpagnols y entrerent ſans trouver aucune oppoſition : ils ne rencontrerent d'abord perſonne dans les

rues : mais quand ils furent arrivés à une place où étoient les Temples, quinze Indiens bien équipés se présenterent avec leurs cassolettes de parfums, marquant leur frayeur par les signes de la plus basse soumission. Cortez donna ordre de les bien traiter, & leur fit présent de quelques grains de verre ; alors reprenant leurs esprits, ils lui dirent que leur Cacique s'étoit retiré pour éviter la guerre : qu'il n'avoit voulu ni refuser de le recevoir, ni confier sa personne à des gens armés qu'il ne connoissoit pas, & que rien n'avoit pu empêcher les habitants de suivre son exemple ; que pour eux ils étoient demeurés pour savoir les intentions de ces étrangers : mais que présentement qu'ils étoient convaincus de leurs dispositions honorables & pacifiques, ils en feroient part aux fugitifs, qui reviendroient tranquillement dans leurs demeures, & les serviroient avec autant de fidélité que d'obéissance. En effet quelques familles revinrent dès la même nuit, & en peu de temps la ville fut remplie de tous ses habitants. Peu de jours après le Cacique revint lui-même, & fut introduit par celui

CORTEZ, Chap. IX. An. 1519.

de Zempoalla, qui fit de magnifiques excuses pour son ami : la conversation tomba sur le despotisme de Montézuma, contre lequel le Cacique de Quiabislan déclama avec beaucoup d'aigreur, le traitant de monstre, qui non-seulement les appauvrissoit par les taxes qu'il leur imposoit : mais encore leur enlevoit leurs femmes & leurs filles, dont il faisoit ruisseler le sang sur les autels de ses Dieux, après avoir sacrifié leur honneur par toutes sortes d'abominations. Son discours fut interrompu par la vue de trois Indiens qui leur dirent quelque chose à l'oreille d'un air effrayé : alors les deux Caciques changerent de couleur, & se retirerent promptement avec des marques de crainte & de confusion. Cette inquiétude étoit causée par l'arrivée de six Commissaires de Montézuma, qui passerent par les quartiers des Espagnols en grande pompe, ornés de plumes & de pendants, & accompagnés d'un grand nombre de Domestiques ou Officiers inférieurs, qui les rafraîchissoient avec des éventails de plumes. Cortez alla à sa porte pour les voir, & ils passerent avec tant d'insolence & de regards

méprisants, que les soldats irrités les en auroient chatiés à l'instant, si leur Général ne les en avoit empêchés, se contentant d'envoyer Donna Marina, bien accompagnée, pour savoir le sujet de leur arrivée. Il apprit par son rapport qu'après avoir établi leur demeure dans une maison de la ville, ils avoient fait citer les Caciques à comparoître devant eux ; qu'ils les avoient réprimandés fort durement d'avoir reçu des étrangers ennemis de leur Roi, & qu'ils leur avoient demandé outre le tribut ordinaire, vingt Indiens pour être sacrifiés à leurs Dieux, en expiation du crime qu'ils avoient commis.

Il fait arrêter les Commissaires de Montezuma.

Cortez sur cette information, donna ordre à quelques soldats d'amener les Caciques en sa présence, leur dit qu'il savoit la demande inhumaine des Commissaires, & qu'il ne souffriroit pas qu'ils y obéissent. Ensuite il leur ordonna d'assembler dans le moment leurs troupes, d'arrêter les Mexicains & de laisser le reste à sa conduite & à sa prudence. Ils furent d'abord effrayés de cette proposition, & refuserent absolument d'y obéir : mais Cortez ayant renouvellé ses ordres

CORTEZ, Chap. IX.

An. 1519.

d'un ton absolu & sans replique, ils les exécuterent aussi-tôt sur les Ministres de Montézuma, qui furent attachés par le col dans une espece de Pilori de bois, qui leur causoit autant de douleur que de chagrin, à la joie infinie du peuple, qui demandoit qu'on leur fit souffrir la mort des traîtres, ou qu'ils fussent sans perdre de temps sacrifiés à leurs Dieux. Cortez ne voulut pas accorder leur demande, quoiqu'il en fût pressé par les Caciques; mais après s'être assuré des Méxicains par une forte garde de soldats Espagnols, il se retira dans ses quartiers, pour refléchir sur quelque moyen de sortir de l'embarras où il se trouvoit plongé. Il ne vouloit pas rompre ouvertement avec Montézuma; & d'un autre côté, il regardoit comme un point de la plus grande importance de soutenir & augmenter le parti qu'il avoit déja formé contre ce Prince: enfin il résolut de se conduire de façon à s'en faire un mérite auprès de l'Empereur du Méxique, sans que les Caciques pussent avoir lieu de croire qu'il étoit froid ou lent à soutenir leurs intérêts. En conséquence de ses refléxions, il fit venir

ſecrettement à minuit deux des priſonniers ; les traita avec bonté ; leur dit qu'ils étoient en liberté, & que comme ils ne la recevoient que de lui ſeul, ils pouvoient aſſurer leur Prince qu'il feroit ſes efforts pour la rendre également à leurs compagnons, & pour faire ſentir aux Caciques l'imprudence de leur conduite : qu'il ne déſiroit que la paix, & qu'il vouloit mériter par ſes égards & ſes reſpects pour leur Empereur, que ce Prince répondît à ſes vues par les attentions dues à l'Ambaſſadeur d'un Monarque auſſi puiſſant que l'étoit le Roi d'Eſpagne. Les Méxicains entendirent cette déclaration avec autant d'étonnement que de plaiſir : mais n'oſant ſe mettre en chemin, dans la crainte d'être tués ou pris, les ſoldats Eſpagnols les conduiſirent juſqu'à la baye, & une des barques les tranſporta hors du diſtrict de Zempoalla. Le matin les Caciques vinrent trouver Cortez, fort troublés de l'évaſion des deux priſonniers : il marqua beaucoup de ſurpriſe & de chagrin à cette nouvelle ; les blâma de leur peu d'attention & de vigilance ; mais pour qu'un ſemblable accident n'arrivât

CORTEZ, Chap. IX.

An. 1519.

pas à l'avenir, il leur dit qu'il vouloit prendre sur lui-même le soin de garder les autres, & il les fit aussitôt transporter sur ses vaisseaux, où par ses ordres secrets ils furent très bien traités. Ainsi sans perdre la confiance des Caciques, il obligea Montézuma, dont la puissance étoit si grande qu'il ne vouloit pas s'attirer imprudemment son ressentiment.

Il forme une ligue avec les Caciques voisins.

La renommée de la modération & des bienfaits des Espagnols envers leurs alliés se répandit bien-tôt dans tous les districts voisins, & les Caciques de Zempoalla & de Quiabislan, firent part à tous leurs amis du bonheur dont ils jouissoient sous la protection de cette nation invincible, qui les avoit délivrés de l'esclavage & de l'oppression. Le peuple croyoit en général que les Dieux étoient venus pour lancer le tonnerre contre Montézuma, & le nom de liberté retentissoit de toutes parts avec tant de charmes pour des cœurs oppressés, qu'en peu de jours, Cortez reçut à Quiabislan plus de trente Caciques des montagnes qu'on voyoit de loin, & qui étoient habitées par des Hordes nombreuses d'un peuple rustique,

nommé *Totonaques*. Ils lui firent leur soumission; jurerent fidélité au Roi d'Espagne; & promirent d'aider Cortez avec une armée nombreuse d'Indiens contre la tyrannie de Montézuma.

Il fonde la ville de la Vera-cruz.

Après avoir formé cette confédération, qui fut confirmée de la maniere la plus solemnelle, ces chefs se retirerent chacun dans le lieu de sa demeure. Fernand Cortez résolut alors d'établir sa communauté de Villa-rica de la Vera-cruz, qui jusqu'alors avoit suivi son armée, quoique c'eût été avec tous les réglements qui conviennent à une République. Dans cette vue, il choisit une plaine entre Quiabislan & la mer, dans un terrein fertile, bien arrosé & abondant en bois nécessaires pour les bâtiments. On commença par fonder une Eglise, & les plus habiles Ouvriers Espagnols, aidés de l'industrie & de l'habileté des Indiens, éleverent en peu de temps des maisons pour former une ville entourée d'un mur de terre, assés fort pour la défendre contre toutes les méthodes d'attaquer en usage dans ce pays.

Montézuma informé que le Cacique

CORTEZ, Chap. IX.

An. 1519.

de Zempoalla, qui étoit un homme suspect, avoit reçu les étrangers dans sa ville, résolut d'assembler ses troupes, non-seulement pour châtier ce tributaire rebelle; mais aussi pour marcher en personne contre les Espagnols, dans le dessein de les sacrifier à ses Dieux. Ses préparatifs pour cette entreprise furent prévenus par l'arrivée des deux Indiens que Cortez avoit mis en liberté. Ils rendirent compte de leur emprisonnement, du traitement favorable que leur avoit fait le Général Espagnol, & du message dont il les avoit chargés. La colere de Montézuma s'appaisa; il résolut d'avoir encore recours à la négociation, pour détourner Cortez de son dessein, & de lui envoyer une nouvelle ambassade & un nouveau présent, d'autant que malgré son orgueil, il se rappelloit toujours avec frayeur les présages sinistres du Ciel, & les réponses fâcheuses des oracles qu'il avoit consultés.

Nouvelle ambassade de Montézuma.

L'établissement & la forteresse de la Vera-cruz étoient presque totalement achevés quand son ambassade y arriva. Elle étoit composée de deux neveux de l'Empereur, accompagnés

de quatre anciens Caciques pour servir de conseil à leur jeunesse & pour suppléer à leur défaut d'expérience. Leur suite étoit magnifique : les présents consistoient en or, en plumes & en cotton, qui pouvoient valoir deux mille pieces de huit, & le message adressé à Cortez portoit : Que Montézuma, informé de l'insolence des deux Caciques qui avoient commis un si grand outrage contre ses Officiers, étoit résolu de venir en personne les châtier : mais que ne voulant pas rompre avec les Espagnols, parce qu'il avoit l'obligation à leur Capitaine de la liberté de ses deux Officiers, il demandoit qu'ils quittassent les territoires de ces chefs rebelles, afin de ne pas courir le risque d'être enveloppés dans leur châtiment ; que leur Général mît en liberté ceux qui étoient encore prisonniers, & qu'il renonçât au dessein d'aller à México, d'autant que les dangers & les obstacles qui accompagneroient un tel voyage étoient absolument insurmontables. Cortez reçut avec respect les Ambassadeurs & les présents : ordonna de mettre à terre les quatre Officiers

emprisonnés, & les rendit aux ambassadeurs. Il leur dit en même temps qu'il étoit très satisfait d'avoir cette occasion de marquer ses égards pour l'Empereur; que sans vouloir soutenir l'insolence des Caciques, il la croyoit en quelque sorte excusable à cause de l'extravagance des Officiers, qui, non contents d'exiger le tribut ordinaire, avoient de leur propre autorité demandé vingt Indiens pour leurs sacrifices, proposition d'une cruauté si diabolique, qu'elle n'avoit pu manquer de choquer les Espagnols, instruits dans une autre religion, qui enseigne la plus grande piété & les plus grands égards pour la nature humaine: que se trouvant obligés aux Caciques qui l'avoient reçu, & lui avoient fourni les choses nécessaires dans leurs territoires, après que Teutile & Pilpatoe l'avoient abandonné d'une façon si désobligeante, il ne pouvoit s'empêcher d'intercéder en leur faveur auprès de Montézuma, d'autant plus que ces Caciques ainsi que les Totonaques montagnards étoient alors d'une maniere particuliere sous sa protection. Il ajouta que lorsqu'il auroit le bonheur

de paroître en la présence de l'Empereur, il lui communiqueroit l'objet important de son ambassade, & qu'il ne faisoit aucune attention aux obstacles & aux dangers, qui servoient seulement à enflammer la résolution des Espagnols, accoutumés à trouver leur gloire au milieu des plus grandes difficultés. Ce fut avec cette réponse ferme, & quelques présents de bagatelles Castillanes, que Cortez renvoya les ambassadeurs, fort peu satisfaits de son opiniâtreté : mais cette même raison augmentoit sa réputation parmi les Indiens, & ils étoient pleinement persuadés que ce Commandant étoit quelque divinité puissante, puisque l'orgueilleux Montézuma sollicitoit son amitié par tant de présents & de marques de soumission.



An. 1519.

CHAPITRE X.

Cortez fait une expédition à Zempazingo : Il réconcilie les habitants de cette ville avec ceux de Zempoalla : Il détruit les idoles de ces derniers, & change leur temple en une Eglise de Chrétiens : Il retourne à la Vera-cruz, & envoye des dépêches en Espagne.

Cortez marche à Zempazingo, trompé par les Zempoalles. Il détruit les idoles de ces derniers.

QUELQUE temps après, le Cacique de Zempoalla se rendit à la Vera-cruz, & dit à Cortez, que le temps étoit venu de défendre le pays contre les Méxicains, dont quelques troupes étoient arrivées à Zempazingo, place forte, éloignée de deux journées : qu'ils avoient déja fait des excursions dans son district, où ils avoient détruit des champs de grains, & commis plusieurs autres actes d'hostilité. Cortez jugea qu'il devoit protéger ses nouveaux alliés, & qu'il étoit nécessaire de jetter la terreur dans l'armée de Montézuma, dont il pensoit que c'étoit quelques partis

avancés ; il demanda au Cacique de lui donner des Indiens de charge pour le bagage & l'artillerie, & après avoir fait toutes les dispositions nécessaires, il se mit aussi-tôt en marche, à la tête de quatre cents Espagnols. En passant par Zempoalla, il fut joint par deux mille Indiens armés, que le Cacique avoit assemblés pour servir sous lui dans cette expédition. La même nuit, il mit ses troupes en quartier dans quelques maisons à trois lieues de Zempazingo, & le lendemain après midi, il découvrit la ville, située sur le penchant d'une petite colline, entre des rochers escarpés, qui cachoient une partie des bâtiments, & en rendoient l'accès très difficile. Cependant les Espagnols surmonterent cette difficulté sans trouver aucune résistance, & ils se préparoient à attaquer la place de plusieurs côtés en même temps, quand ils furent prévenus par une députation composée de huit anciens prêtres, couverts de manteaux noirs, plissés & fourés autour du col avec une espece de Capuchon pendant, qui servoit dans l'occasion à garantir leur tête du froid. Ces vénérables

CORTEZ, Chap. X.

An. 1519.

ambaſſadeurs dont les longs cheveux étoient exceſſivement mêlés par le ſang coagulé des victimes humaines, & qui en avoient également le viſage & les mains couverts, s'approcherent du Général, avec les marques de la plus baſſe ſoumiſſion. Ils demanderent d'un ton lamentable & ſuppliant par quelle offenſe ces pauvres habitants s'étoient attiré l'indignation d'un peuple ſi fameux par ſa clémence & par ſa bonté ? Cortez répondit, qu'il n'avoit aucun deſſein de nuire aux habitants ; mais qu'il étoit venu châtier les ſoldats Méxicains en quartier dans leur ville, parce qu'ils avoient infeſté les territoires de ſes amis. Sur cette déclaration les prêtres repliquerent, que les troupes Méxicaines qui étoient en garniſon à Zempazingo, s'étoient retirées dans leur pays, auſſitôt qu'elles avoient appris l'empriſonnement des Officiers de Montézuma à Quiabiſlan : qu'il avoit été trompé par les fauſſes ſuggeſtions des Zempoalles leurs anciens ennemis, qui avoient inventé cette fable pour le rendre l'inſtrument de leur vengeance. Cortez reconnut auſſi-tôt la vérité de ce qu'ils lui diſoient, par la con-

fusion & par les excuses frivoles des Officiers de Zempoalla : piqué de cette tromperie, qui faisoit tort à sa pénétration, il envoya après les Indiens, qui avoient déja commencé à piller, & à faire des prisonniers : on les amena en sa présence chargés de butin, & suivis des misérables habitants, qui par leurs cris demandoient justice. Il ordonna aux Zempoalles de délier leurs Captifs, & de rendre ce qu'ils avoient pris à ceux qui en étoient les vrais propriétaires, après quoi il dit publiquement aux Capitaines en termes fort durs, qu'ils avoient mérité la mort en osant l'engager par tromperie à être l'instrument de leur vengeance. Cependant il se laissa appaiser par les instances de ses propres Officiers, qu'il avoit eu soin de prévenir, quoique dans la vérité, il n'eût pas osé agir, pour ne pas perdre l'amitié de ses nouveaux alliés. Après avoir ainsi réprimandé les Zempoalles, il leur donna ordre d'aller loger hors de la ville, où il entra luimême avec ses Espagnols, & il y fut reçu comme libérateur. Il fut visité par le Cacique, accompagné de quelques autres du voisinage, & ils se recon-

CORTEZ, Chap. X. An. 1519.

nurent volontiers pour ſujets du Roi d'Eſpagne. Il s'appliqua enſuite à appaiſer les différents de ces Indiens & de ceux de Zempoalla, qui avoient commencé par les diſputes ſur le partage de leurs diſtricts, & qui étoient depuis montés au plus haut dégré d'animoſité. Il réſolut de les réconcilier, & s'étant ainſi acquis de nouveaux amis, il retourna à la Vera-cruz, après avoir beaucoup augmenté ſon crédit & ſa réputation par la réuſſite de cette expédition, qu'il avoit entrepriſe avec trop de crédulité, en quoi il fit voir qu'il étoit un très habile politique, puiſqu'il ſavoit tourner ſes propres fautes à l'avantage de ſes deſſeins.

A ſon retour, il trouva le Cacique de Zempoalla, qui l'attendoit à quelque diſtance de ſa ville, avec une grande abondance de proviſions pour rafraîchir ſon armée : Cortez reconnut par la confuſion de la harangue & de la contenance de ce chef qu'il étoit honteux de la conduite qu'il avoit tenue : mais le Général Eſpagnol l'aſſura qu'il n'en conſervoit aucun reſſentiment. Ils ſe rendirent enſemble à la ville, où le Cacique lui avoit

avoit préparé un présent de huit jeunes Vierges très parées, entre lesquelles étoit sa propre niéce, & il pria Cortez de la prendre pour femme, afin de cimenter leur amitié par les liens du sang. Le Général le remercia avec de nouvelles marques d'affection de cette preuve de sa sincérité & de son attachement : mais il lui dit qu'il n'étoit pas permis à un Espagnol d'épouser une femme d'une religion différente de la sienne, & il saisit cette occasion de déclamer contre l'idolâtrie & la superstition avec plus de zèle que de prudence. Vers le même temps les Zempoalles s'étoient assemblés pour une de leurs fêtes les plus solemnelles, afin de la célébrer par un sacrifice de sang humain. Ils l'avoient exécuté avec les cérémonies les plus horribles, les malheureuses victimes avoient été coupées en piéces, & on en avoit vendu les morceaux au peuple comme une nourriture sacrée. Cortez informé de cette inhumanité, fut tellement transporté d'indignation, qu'oubliant tout autre motif, il donna ordre à ses soldats de prendre les armes, & de lui amener le Cacique avec tous ceux qui

avoient coutume de l'accompagner. Il se rendit avec eux au temple, suivi de ses troupes; mais les prêtres informés de son approche se jetterent aux portes, d'où ils appellerent le peuple à la défense de leurs Dieux, en jettant des cris épouvantables. Quelques troupes d'Indiens armés, dont ils s'étoient pourvus en cas de trouble, occuperent aussi-tôt les avenues du temple; mais Cortez voyant les habitants assemblés en grand nombre, leur fit crier à haute voix par Donna Marina, qu'à la premiere fléche qu'on tireroit, il feroit égorger le Cacique, ainsi que les principaux Indiens qui étoient en son pouvoir, & qu'il permettroit ensuite à ses soldats de punir leur audace par le fer & par le feu. Le Caçique effrayé d'un discours aussi terrible, leur commanda de mettre bas les armes & de se retirer, & ils lui obéirent avec la plus grande diligence. Cortez commença à déclamer contre les absurdités barbares de leur religion, & employa toute la force de son éloquence, jusqu'à ce qu'enflammé peu à peu par une ferveur d'enthousiaste, il dit aux Indiens de monter les dégrés, & de

CORTEZ, Chap. X.

An. 1519.

renverser leurs idoles de leurs propres mains. Ils se prosternerent le visage contre terre, & protesterent au milieu de leurs pleurs & de leurs lamentations, qu'ils souffriroient toutes les rigueurs de la torture plutôt que de commettre un sacrilege aussi impie. Alors il ordonna à ses soldats d'en prendre le soin, & en un moment les idoles furent renversées & mises en piéces, pendant que les Indiens saisis d'horreur demeuroient immobiles, dans l'attente de la vengeance du Ciel; mais voyant que leurs Dieux ne pouvoient se défendre euxmêmes, leur superstition se changea en mépris, & ils aiderent enfin les Espagnols à brûler les restes de leurs Divinités. On nettoya ensuite les murs: le temple fut purifié & changé en une Eglise Chrétienne, dédiée à la Vierge Marie, où l'on célébra la Messe le lendemain avec grande solemnité.

Il reçoit du secours de Cuba, & envoye un vaisseau en Espagne.

Les Espagnols, après avoir ainsi travaillé à la conversion de leurs alliés, retournerent à la Vera-cruz, où ils furent renforcés de dix soldats & de deux chevaux, qui arriverent de Cuba dans un vaisseau commandé par François de Saucedo, accom-

pagné de Louis Marin, & cette petite recrue, dans les circonſtances actuelles étoit un ſecours conſidérable. Le Général apprit par ces Gentilshommes, que Velaſquez avoit obtenu le titre de Lieutenant pour le Roi dans toute l'Iſle, avec pouvoir de faire de nouvelles découvertes, & de former des établiſſements : que ces nouveaux honneurs avoient encore augmenté ſon orgueil & ſa haine contre Cortez, & qu'il étoit réſolu de le pourſuivre de tout ſon pouvoir. Cette nouvelle hâta la réſolution que le Général avoit déja priſe d'expoſer toute ſa conduite au Roi : le Conſeil de la Vera-cruz écrivit une lettre, qui contenoit un détail circonſtancié de l'expédition, avec un récit de la conduite injurieuſe de Velaſquez contre Fernand Cortez, & ſupplioit Sa Majeſté, en conſidération de ſon rare mérite, de lui accorder une commiſſion de Capitaine Général, afin qu'il pût agir pour le ſervice de ſa patrie, ſans être dépendant du Gouverneur de Cuba. Cortez n'oublia pas d'expoſer auſſi les fondements de l'eſpérance qu'il avoit conçue de réduire l'empire du Méxique à l'o-

béiſſance de Sa Majeſté, & les diſpoſitions qu'il avoit faites pour agir contre Montézuma, par le ſecours de ſes propres ſujets révoltés. Ces dépêches furent confiées aux ſoins d'Alonzo Fernand Porto-Carrero, & de François Montéjo, qui s'embarquerent pour l'Eſpagne le 16 de Juillet 1519, à bord du meilleur vaiſſeau de la flotte, conduit par le Pilote Antoine de Alaminos. Ils emporterent pour préſenter à Sa Majeſté tout l'or, les joyaux & les curioſités qu'on avoit acquis, & emmenerent auſſi quelques Indiens, qui entreprirent avec joie le voyage : Fernand y joignit en ſon particulier un préſent pour ſon pere Martin Cortez.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce premier Volume.

H

J

L

M

Fin de la Table du premier Volume.

ERRATA.

Page 155, *Ligne* 9, payer *mettez* paye.
Pag. 175, *lig.* 21, Cacao, *mettez* Coco.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit ayant pour titre, *Hiſtoire des Découvertes faites par les Européens, dans toutes les parties du monde*, traduite de l'Anglois, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris ce 3 Mai 1766.

l'Abbé GRAVES.

PRIVILEGE GENERAL.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le Sieur TARGE, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Abrégé Chronologique des Découvertes faites par les Européens dans les différentes parties du monde*, traduit de l'Anglois, S'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par

ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de douze années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens dommages & interêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément a la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contreſcel des préſentes: que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, qu'avant de l'expoſer en ven-

te, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde de Sceaux de France, le sieur de Maupeou ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desdites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers, Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le trente-uniéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent soixante-quatre & de notre Regne le quarante-neuvieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVI, de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 407, fol. 276, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, art. 41, à toutes perſonnes, de quelque qualités & conditions qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres, pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf exemplaires preſcrits par l'art. 108 du même Réglement. A Paris ce 22 Mars 1765.

LE BRETON, Syndic.



